

andrea
CAMILLERI



**L'Odeur
de la nuit**

roman

ANDREA CAMILLERI

L'ODEUR DE LA NUIT

(L'odore della notte)

Traduit de l'italien (Sicile) par Serge Quadruppani

avec l'aide de Maruzza Loria



Fleuve Noir

Avertissement du traducteur

L'œuvre littéraire d'Andréa Camilleri connaît dans son pays un succès tel, qu'on lui trouverait difficilement un équivalent dans le demi-siècle qui vient de s'écouler en Italie. Une bonne part de cette réussite tient à la langue si particulière qu'il emploie. En rendre la saveur est une entreprise délicate. Il faut d'abord faire percevoir les trois niveaux sur lesquels elle joue, chacun d'eux posant des problèmes spécifiques.

Le premier niveau est celui de l'italien « officiel », qui ne présente pas de difficulté particulière pour le traducteur : on le transpose dans un français le plus souvent situé, comme l'italien de l'auteur, dans un registre familier. Le troisième niveau est celui du dialecte pur : dans ces passages, toujours dialogués, soit le dialecte est suffisamment près de l'italien pour se passer de traduction, soit Camilleri en fournit une à la suite. À ce niveau-là, j'ai simplement traduit le dialecte en français en prenant la liberté de signaler dans le texte que le dialogue a lieu en sicilien – et en reproduisant parfois, pour la saveur, les phrases en dialecte, à côté du français.

La difficulté principale se présente au niveau intermédiaire, celui de l'italien sicilianisé, qui est à la fois celui du narrateur et de bon nombre de personnages. Il est truffé de termes qui ne sont pas du pur dialecte, mais plutôt des régionalismes – pour citer deux exemples très fréquents, *taliare* pour *guardare*, regarder, *spiare* pour *chiedere*, demander. Ces mots, Camilleri n'en fournit pas la traduction, car il les a placés de telle manière qu'on en saisisse le sens grâce au contexte – et aussi, souvent, grâce à la sonorité proche d'un mot connu. Voilà pourquoi les Italiens de bonne volonté – l'immense majorité, mais on en trouve encore qui prétendent ne rien comprendre à la langue « camillerienne » – n'ont pas besoin de glossaire, goûtent l'étrangeté de la langue et la comprennent pourtant.

Remplacer cette langue par un des parlers régionaux de la France ne m'a pas paru la bonne solution : soit ces parlers, tombés en désuétude, sont incompréhensibles à la plupart des lecteurs – et il semblerait bizarre de remplacer une langue bien vivante et ancrée dans les mots de la Sicile d'aujourd'hui, par une langue morte –, soit ce sont des modes de dire beaucoup trop éloignés des langues latines – un Camilleri en ch'timi aurait-il encore quelque chose de sicilien ? Il a donc fallu renoncer à chercher terme à terme des équivalents à la totalité des régionalismes. Le « camillerien » n'est pas la transcription pure et simple d'un idiome par un linguiste, mais la création personnelle d'un écrivain, à partir du parler de la région d'Agrigente. Et cependant, si toute vraie traduction comporte une part de création littéraire, le traducteur doit aussi éviter de disputer son rôle à l'auteur : il était hors de question d'inventer une langue artificielle.

Pour rendre le niveau de l'italien sicilianisé, j'ai donc placé en certains endroits, comme des bornes rappelant à quels niveaux on se trouve, des termes du français du Midi. D'abord, parce que le français occitanisé s'est assez répandu, par diverses voies culturelles, pour que jusqu'à Calais, on comprenne ce qu'est un « minot ». Ensuite, ces régionalismes apportent en français un parfum du Sud. J'ai par ailleurs choisi le parti de la littéralité, quand il s'est agi de rendre perceptibles certaines particularités de la construction des phrases – inversion sujet/verbe : « *Montalbano sono* » : « Montalbano, je suis » – ou ce curieux emploi du passé simple – « *chè fu ?* » « qu'est-ce qu'il fut ? », pour « qu'est-ce qui se passe ? » – par où passe l'emphase sicilienne, ou bien encore l'usage intempérant de la préposition « à » avec des verbes directs, et le recours très fréquent à des formes pronominales – « se faisait un rêve » pour « faisait un rêve », etc.

J'ai tenté aussi de transposer certaines des déformations qu'impose le maître de Porto Empedocle à l'italien classique, pour faire entendre la prononciation de sa terre : *pinsare* au heu de *pensare* (« penser », en italien classique) a été traduit par « pinser », *aricordarsi* au heu de *ricordarsi* (se rappeler) a été traduit par s'« arappeler », *vrazzi* pour *bracci* (les bras), a été

transposé en « vras », etc. Choix sûrement discutable, mais qui me paraît encore la moins mauvaise solution, car elle permet de suivre l'évolution du style de notre auteur. En effet, l'abondance des transpositions de déformations orales n'est pas la même dans les premiers Montalbano que dans les derniers – il semble que, son public désormais conquis et habitué, Camilleri hésite moins à faire entendre les singularités de sa musique –, et leur présence plus ou moins importante dans tel ou tel passage du même livre n'est pas dépourvue de significations, volontaires ou non.

L'ensemble de ces partis pris de traduction aboutit à une langue assez éloignée de ce qu'il est convenu d'appeler le « bon français » : ma traduction peut paraître peu fluide et s'éloigne souvent délibérément de la correction grammaticale. Mais depuis quelques dizaines d'années, le travail des traducteurs a été orienté par la tentative de mieux rendre la langue de leurs auteurs en échappant à la dictature de la « fluidité » et du « grammaticalement correct », qui avait imposé à des générations de lecteurs français une idée trop vague du style réel de bon nombre d'auteurs. Un tel mouvement rejoint aussi le travail des auteurs francophones qui s'emploient à libérer leur expression du carcan d'une langue sur laquelle on a beaucoup trop légiféré. À l'intérieur de ce cadre, à mon artisanal niveau, l'essentiel était, me semble-t-il, de tenter de restituer auprès du lecteur français la plus grande partie de ce que ressent le lecteur italien non-sicilien à la lecture de Camilleri. Ce sentiment d'étrange familiarité que procure sa langue, écho de ce qu'on éprouve en rencontrant, en même temps qu'une île, une très ancienne et très moderne civilisation.

Serge Quadruppani

Un

Le volet de la fenêtre ouverte battit si fort contre le mur qu'on aurait pu croire à un coup de pistolet et Montalbano qui, en cet instant précis, se faisait un rêve où il était plongé dans une fusillade, s'aréveilla d'un coup trempé de sueur et, en même temps, glacé de froidure. Il se leva en jurant et courut fermer. Il y avait une tramontane tellement gelée et obstinée qu'au lieu de raviver les couleurs de la matinée, cette fois, elle se les emportait, les effaçant à demi en ne laissant que les ocres ou plutôt des traces pâlies comme celles d'une aquarelle peinte par un amateur pendant sa sortie dominicale. À l'évidence, l'été qui, depuis quelques jours déjà était entré en agonie, avait décidé durant la nuit de se déclarer définitivement défunt pour laisser place à la saison qui venait après et qui aurait dû être l'automne. Qui aurait dû, parce que en réalité, à voir comme il s'annonçait, cet automne semblait déjà l'hiver, l'hiver bien profond.

En se remettant au lit, Montalbano s'accorda une élégie aux demi-saisons disparues. Où étaient-elles passées ? Bouleversées elles aussi par le rythme toujours plus rapide de l'existence humaine, elles s'étaient elles aussi adaptées : elles avaient compris qu'elles représentaient une pause et avaient donc disparu, parce que au jour d'aujourd'hui aucune pause ne peut être concédée dans cette course toujours plus délirante qui se nourrit de verbes à l'infinitif : naître, manger, étudier, baiser, produire, zapper, acheter, vendre, cager et mourir. Mais l'infini de cet infinitif durait juste un vire-tourne d'une nanoseconde. Il n'y avait donc pas eu une époque où existaient d'autres verbes ? Penser, méditer, écouter ou, pourquoi pas ? traîner, somnoler, divaguer ? Avec quasiment les larmes aux yeux, Montalbano se rappela les habits de demi-saisons et le cache-poussière de son père. Et cela lui fit aussi venir en tête que, pour aller au bureau, il lui faudrait se mettre un costume d'hiver. Il

prit son courage à deux mains, se leva et ouvrit la porte de l'*armuar*¹ où il tenait les affaires chaudes. La puanteur d'un quintal ou quasi de naphthaline l'assaillit à l'improviste. D'abord, il en eut le souffle coupé puis ses yeux pleurèrent et puis il se mit à éternuer. Des éternuements, il en aligna douze à la suite, avec la morve qui lui coulait du nez, la tête abasourdie et en ressentant toujours plus de douleur dans la cage thoracique. Il s'était oublié qu'Adelina, la bonne, menait depuis toujours une guerre personnelle sans merci aucune contre les mites, pour en sortir toujours implacablement battue. Le commissaire renonça. Il referma la porte et alla prendre un pull-over épais dans la commode. Là aussi, Adelina avait utilisé les gaz asphyxiants, mais Montalbano, cette fois, savait à quoi s'en tenir et il se préserva en retenant son souffle. Il alla exposer le pull-over sur la véranda pour lui faire évacuer un petit peu de sa puanteur à l'air libre. Quand, après s'être lavé, rasé et habillé, il revint le mettre, le pull-over n'était plus là. Justement celui-là, le tout neuf que Livia lui avait ramené de Londres ! Et maintenant, comment il allait faire, pour lui expliquer, à celle-là, qu'un quelconque fils de pute de passage n'avait pas résisté à la tentation, avait allongé la main et bien le bonjour chez vous ? Il se représenta au mot près comment allait se dérouler le dialogue avec sa fiancée.

— Tu parles ! C'était tout à fait prévisible !

— Mais pourquoi, si tu permets ?

— Parce que c'est moi qui te l'ai offert !

— Et quel rapport ?

— Il y en a un, de rapport ! Et comment ! Tu n'accordes jamais la moindre importance à ce que je t'offre ! Par exemple, la chemise que je t'ai apportée de...

— Celle-là, je l'ai encore.

— Je te parie que si tu l'as encore, tu ne l'as jamais mise ! Et puis : le célèbre commissaire Montalbano qui se fait dévaliser par un voleur de poules ! Le genre de choses à se cacher sous terre !

¹ Prononcer *armouar*. (N.d.T.)

Et à ce moment, il le vit, le pull-over. Emporté par la tramontane, il se roulait sur le sable et comme ça, à force de rouler, il approchait toujours plus du point où le sable se détrempait d'eau à chaque vague.

Montalbano sauta le parapet, courut, le sable lui remplit chaussettes et chaussures, il arriva juste à temps pour attraper le pull et le soustraire à une vague enragée qui semblait particulièrement affamée de cette pièce de vêtement.

Tandis qu'il revenait, à moitié aveuglé par le sable que le vent lui refilait dans les yeux, il dut se résigner, le pull s'était réduit à un amas de laine informe et pleine d'eau. À peine était-il entré, le téléphone sonnait.

— Bonjour, chéri, comment ça va ? Je voulais te dire qu'aujourd'hui, je ne suis pas à la maison. Je vais à la plage avec une amie.

— Tu ne vas pas au bureau ?

— Chez nous, c'est jour de congé, la fête du saint patron de Gênes.

— Le temps est beau, chez vous ?

— Une merveille.

— Beh, amuse-toi bien. À ce soir.

Il lui fallait celle-là aussi pour lui arranger la journée ! Lui qui tremblait de froid pendant que Livia était béate au soleil ! Voilà une autre preuve que le monde ne tournait plus comme avant. Maintenant au Nord, on mourait sous le cagnard et au Sud arrivaient les gelées, les ours, les pingouins.

Il se préparait à rouvrir l'*armuar* en apnée quand le téléphone sonna de nouveau. Il hésita un petit peu puis l'idée du dérangement d'estomac qu'allait lui provoquer la naphtaline le persuada de soulever le combiné.

— Allô ?

— Ah, *dottori, dottori* ! s'exclama la voix épuisée et haletante de Catarella. Vosseigneurie di pirsonne pirsonnellement, vous êtes ?

— Non.

— Alors, c'est avec qui c'est que je suis en train de parler ?

— Je suis Arturo, le frère jumeau du commissaire.

Pourquoi avait-il commencé à déconner avec ce pôvre type ? Peut-être pour se passer un peu la mauvaise humeur ?

— C'est vrai ? dit Catarella, émerveillé. Vous veuillez bien m'excuser, monsieur le jumeau Arturo, mais si le *dottori* est comme vous pareillement à la maison, vous lui dites que j'ai besoin de lui parlementer ?

Montalbano laissa passer quelques secondes. Peut-être que cette menterie inventée sur le moment pouvait lui être commode en quelque autre occasion. Il écrivit sur une feuille « mon frère jumeau s'appelle Arturo » et répondit à Catarella :

— Me voilà, qu'est-ce qu'il y a ?

— Ah, *dottori*, *dottori* ! Une arévolution, il est arrivé ! Vosseigneurie le connaît l'endroit où qu'il tenait son bureau, le comptable Gragano ?

— Tu veux dire Gargano ?

— Oui. Pourquoi, comment je dis ? Gragano, je dis.

— Laisse tomber, je sais où c'est. Eh bè ?

— Eh bè, y a qu'un bonhomme armé d'un revorber, il est entré. C'est Fazio qui s'en est aperçu, que le hasard a fait qu'il passait là par hasard. Il paraît que le type a le tention de tirer sur la segrétaire. Il dit comme ça qu'il veut qu'on lui arestitue des sous que Gragano lui vola, que sinon, il sassine la bonne femme.

Le commissaire jeta à terre le pull, d'un coup de pied il le rangea sous la table, rouvrit la porte de la maison. Le temps de monter en voiture suffit pour que la tramontane lui flanque quasi une attaque.

Le comptable Emanuele Gargano, quadragénaire de haute taille, élégant, beau qu'on aurait dit un héros de cinema méricain, toujours cuit à point par le soleil, appartenait à cette race de courte vie entrepreneuriale, dite des managers arrivistes, courte vie dans le sens où à cinquante ans, ils étaient déjà tellement usés, qu'il fallait les mettre à la casse, pour reprendre une expression qui leur plaisait beaucoup. Le comptable Gargano, à l'en croire, était né en Sicile mais avait longtemps besogné à Milan où, en peu de temps et toujours à l'en croire, il s'était fait connaître comme une espèce de mage de

la spéculation financière. Puis, estimant avoir atteint la renommée nécessaire, il avait adécidé de se mettre à son compte à Bologne où, toujours à l'en croire, il avait fait la fortune et le bonheur de dizaines et de dizaines d'épargnants. Il s'était appréSENTé à Vigàta à peine plus de deux ans auparavant pour promouvoir, disait-il, « le réveil économique de notre malheureuse et bien-aimée terre » et en quelques jours, avait ouvert des agences dans quatre bourgs de la province de Montelusa. C'était un type qui, certainement, savait causer et qui savait aussi persuader tous ceux qu'il rencontrait, toujours avec un grand sourire rassurant imprimé sur le visage. En une semaine employée à foncer d'un village à l'autre dans une superbe et éblouissante automobile de luxe, une espèce de miroir aux alouettes, il avait conquis une centaine de clients dont la moitié tournait autour de la soixantaine et au-delà, qui lui avaient confié leurs économies. Au bout de six mois, les vieux retraités avaient été convoqués et s'étaient vu remettre, au risque de mourir sur-le-champ d'infarctus, un intérêt de vingt pour cent. Puis le comptable convoqua à Vigàta tous les clients de la province pour un grand déjeuner, à la fin duquel il fit comprendre que, peut-être, avec le semestre qui venait, les intérêts seraient plus hauts, même si c'était de peu. La rumeur se répandit et les gens commencèrent à faire la queue aux guichets des diverses agences locales en suppliant Gargano de se prendre leurs sous. Et le comptable, magnanime, acceptait. À ce second tour, aux petits vieux s'ajoutèrent aussi des jeunes qui avaient envie de se faire des ronds le plus vite possible. À la fin du deuxième semestre, les intérêts des premiers clients se montèrent à vingt-trois pour cent. L'histoire continua vent en poupe, mais à la fin du quatrième semestre, Emanuele Gargano ne réapparut pas. Les employés des agences et les clients attendirent deux jours et ensuite, ils s'adécidèrent à téléphoner à Bologne, là où aurait dû se trouver la direction générale de « Roi Midas », comme s'appelait la société financière du comptable. Au téléphone, personne répondit. Après une rapide enquête, on vint à découvrir que les locaux du « Roi Midas », en location, avaient été rendus à leur légitime propriétaire, lequel, de son côté, était furieux parce que le loyer n'avait pas été payé

depuis de nombreux mois. Après une semaine d'inutiles recherches, et d'inutiles et turbulents assauts aux agences de la part des gens qui y avaient mis des sous, naquirent, à propos de la mystérieuse disparition du comptable, deux écoles de pensée.

La première soutenait qu'Emanuele Gargano, après avoir changé de nom, avait déménagé dans une île de l'Océanie où il se la coulait douce avec des nanas superbes à moitié nues, aux dépens de ceux qui lui avaient offert leur confiance et leurs économies.

La seconde opinait que le comptable, imprudemment, s'était fait sa pelote avec les sous de quelques mafieux et que maintenant, il était occupé à produire de l'engrais à deux mètres sous terre ou alors il servait de repas aux poissons.

Mais dans tout Montelusa et sa province, il y avait une femme qui était d'un avis différent. Une seule, une dénommée Cosentino Mariastella.

Quinquagénaire vilaine et trapue, Mariastella avait présenté une demande d'embauche auprès de l'agence de Vigàta et, après un entretien aussi bref qu'intense avec le comptable, elle avait été prise. C'est ce qu'on disait. Bref fut l'entretien, mais il suffit pour que la femme éperdument s'embéguine du directeur. Et pour Mariastella, si c'était bien son deuxième emploi, puisqu'elle avait été durant tant d'années ménagère –, après avoir passé son diplôme de comptabilité, pour aider d'abord le père et la mère, et puis le père seul toujours plus exigeant jusqu'à la mort, ce fut aussi son premier amour. Parce que, en conscience, Mariastella depuis, sa naissance avait été promise par la famille à un lointain cousin jamais vu sinon en photographie et jamais connu en personne parce que mort jeune d'une maladie inconnue. Mais maintenant, l'histoire était différente, étant donné que Mariastella, cette fois, son amour, elle avait pu le voir vivant et causant en de nombreuses occasions et de si près qu'un matin, elle avait senti le parfum de son après-rasage. Elle avait poussé alors l'audace jusqu'à faire une chose que jamais au grand jamais elle pinsait qu'elle en serait capable : ayant pris l'autobus, elle était allée à Fiacca chez une parente qui tenait une parfumerie et, reniflant un flacon après l'autre jusqu'à se faire venir le mal de tête, elle avait

retrouvé l'après-rasage utilisé par son amour. Elle s'en était acheté un flacon qu'elle gardait dans le tiroir de la table de chevet. Quand, certaines nuits, elle s'aréveillait seule dans son lit, seule dans la grande maison déserte et qu'elle se sentait assaillie par une grande vague de désarroi, alors, elle le débouchait, aspirait le parfum et comme ça, elle réussissait à reprendre le sommeil en murmurant : « Bonne nuit, *amuri mè*, mon amour. »

Mariastella s'était persuadée que le comptable Gargano ne s'était pas enfui en s'emportant tout l'argent déposé et qu'il n'avait pas non plus, certainement pas, été tué par la Mafia pour une quelconque blague. Interrogée par Mimì Augello – Montalbano n'avait pas voulu s'intéresser à cette enquête, car, soutenait-il, aux histoires de sous, il comprenait que dalle –, la demoiselle Cosentino avait affirmé qu'à son avis, le comptable avait été frappé d'une amnésie momentanée et qu'un jour ou l'autre, il réapparaîtrait, faisant taire toutes les mauvaises langues. Et elle avait prononcé ces paroles avec tant d'ardente ferveur que le même Augello avait failli se laisser convaincre lui aussi.

Forte de sa foi dans l'honnêteté du comptable, chaque matin Mariastella ouvrait le bureau pour attendre le retour de son amour. Tout le monde, au pays, riait d'elle. Tous ceux qui n'étaient pas en affaire avec le comptable, s'entend, parce que les autres, ceux qui y avaient perdu leurs sous, ils n'étaient pas encore capables de rire. La veille, Montalbano avait appris par Gallo que Mlle Cosentino était allée à la banque payer, de sa propre poche, la location du bureau. Et alors qu'est-ce qu'il avait pu se mettre en tête, ce bonhomme qui la menaçait avec un revorber, qu'est-ce qui lui avait pris de s'en prendre à elle, la pôvre, que dans toute l'histoire, elle n'y avait gagné rien de rien ? Et puis, pourquoi le créancier avait-il eu ce beau coup de génie tardif, une trentaine de jours après la disparition, c'est-à-dire quand toutes les victimes de Gargano s'étaient mis l'âme en paix ? À Montalbano, qui appartenait à la première école de pensée, celle qui soutenait que le comptable s'était fait la malle après les avoir tous baisés, Mariastella faisait peine. Chaque fois qu'il se trouvait à passer devant l'agence et qu'il la voyait, assise

bien digne derrière le guichet, au-delà de la glace de séparation, il lui venait un serrement de cœur qui ne le quittait plus du reste de la journée.

Devant le bureau du « Roi Midas », il y avait une trentaine de personnes qui parlaient avec animation et gesticulations, surexcitées, tenues à distance par trois gardes municipaux. Le commissaire fut reconnu et entouré.

— *E veru che c'è unu armatu ?* C'est vrai qu'il y a quelqu'un d'armé dans le bureau ?

— *Cu è, cu è ?* Qui est-ce ? Qui est-ce ?

À force de gueulantes et de coups de coude, il parvint à se frayer un chemin et enfin arriva sur le seuil de la porte d'entrée. Là, il s'arrêta, quelque peu abasourdi. À l'intérieur, il y avait, il les reconnut de dos, Mimì Augello, Fazio et Galluzzo qui semblaient lancés dans un curieux ballet : tantôt ils inclinaient le buste à droite, tantôt à gauche, ils faisaient un pas en avant puis un autre en arrière. Sans bruit, il ouvrit la contre-porte vitrée et mata la scène. Le bureau consistait en une seule pièce spacieuse coupée au milieu par un comptoir de bois sur lequel était disposée une vitre avec le guichet. Au-delà de cette barrière se trouvaient quatre bureaux vacants. Mariastella Cosentino était assise à sa place habituelle, derrière le guichet, très blême, mais immobile et digne. Les deux parties du bureau communiquaient par une petite porte ménagée dans le comptoir.

L'agresseur, ou ce qu'on voudra, Montalbano ne savait comment le définir, se tenait debout dans le passage de la petite porte, de manière à pouvoir tenir sous son tir en même temps l'employée et les trois policiers. C'était un octogénaire que le commissaire reconnut immédiatement, l'estimé géomètre Salvatore Garzullo. Un peu à cause de la tension nerveuse, un peu du fait de l'Alzheimer passablement avancé, le revorber que le géomètre tenait en main, manifestement de l'époque de Buffalo Bill et des Sioux, dansait tellement que, quand il le dirigeait vers un des hommes du commissariat, tous se prenaient la frousse parce qu'ils aréussissaient pas à comprendre où le coup éventuel allait finir.

— Je veux les sous que ce fils de radasse me vola. Que sinon, je tue l'employée !

Cela faisait plus d'une heure que le géomètre criait la même phrase, pas un mot de plus ni de moins, la même, et maintenant, il était épuisé, la voix rauque et plutôt que parler, il semblait se faire des gargarismes.

Montalbano fit trois pas décidés, franchit la ligne des siens et tendit la main au vieux avec un sourire en travers du visage.

— Très cher géomètre ! Quel plaisir de vous voir ! Comment allez-vous ?

— Pas mal, merci, dit Garzullo, ahuri. (Mais il se reprit bien vite en voyant que Montalbano allait faire un autre pas vers lui :) Ne bougez plus ou je tire !

— Commissaire, pour l'amour du ciel, ne vous exposez pas ! intervint Mlle Cosentino d'une voix ferme. Si quelqu'un doit se sacrifier pour le comptable Gargano, me voilà, je suis prête !

Au lieu d'éclater de rire devant cette réplique de mélodrame, Montalbano sentit la colère monter en lui. Si, à ce moment, il avait pu voir devant lui le comptable, il lui aurait cassé la gueule bien bien.

— Ne disons pas de bêtises ! Ici, personne ne va se sacrifier. (Et puis, tourné vers le géomètre, il se lança dans un numéro improvisé :) Excusez-moi, monsieur Garzullo, mais à hier au soir, où est-ce que vous étiez ?

— Et à vous, qu'est-ce que ça peut vous foutre ? rétorqua le vieux, batailleur.

— Dans votre propre intérêt, répondez-moi.

Le géomètre serra les lèvres puis enfin, se décida à rouvrir la bouche.

— Je venais juste de rentrer chez moi, ici. J'ai passé quatre mois au pital de Palerme où que j'ai su que le comptable s'était escampé avec mes sous, tout ce que j'avais après une vie de besogne !

— Donc à hier soir tard, vous n'avez pas allumé la télévision ?

— J'avais pas envie d'écouter des conneries.

— Voilà pourquoi vous ne savez rien ! dit Montalbano, triomphant.

— Et qu'est-ce que je devrais savoir ? demanda Garzullo, ensuqué.

— Que le comptable Gargano a été arrêté.

Du coin de l'œil, il mata Mariastella. Il s'attendait à un cri, une réaction quelconque mais la femme resta immobile, et sembla plus étonnée que convaincue.

— *Daveru ?* Vraiment ? demanda le géomètre.

— Ma parole d'honneur, dit le grand acteur Montalbano. On l'a arrêté et on lui a saisi douze valises pleines à ras bord d'argent. Ce matin même, à Montelusa, en préfecture, commence la restitution de l'argent aux ayants droit. Vous l'avez, le reçu de ce que vous avez donné à Gargano ?

— Pour sûr ! arépondit le vieux en claquant sa main libre sur la poche de la veste où on garde le portefeuille.

— Alors, il n'y a pas de problème, tout est réglé, dit Montalbano.

Il s'approcha du vieux, lui ôta le revorber de la main, le posa sur le comptoir.

— Je peux aller en préfecture demain ? demanda Garzullo. Mal, je me sens.

Et il se serait écroulé à terre si le commissaire n'avait pas été prêt à le soutenir.

— Fazio et Galluzzo, en vitesse, mettez-le en voiture et conduisez-le au pital.

Le vieux fut soulevé par les deux hommes. En passant devant Montalbano, il réussit à dire :

— Merci pour tout.

— De rien, je vous en prie, répliqua Montalbano qui se sentait le plus misérable des misérables.

Deux

Pendant ce temps, Mimì s'était précipité pour porter secours à Mlle Mariastella qui, quoique toujours assise, avait commencé à vaciller comme un arbre sous la bourrasque.

— Je vais vous prendre quelque chose au bar ?

— Un verre d'eau, merci.

À ce moment, on entendit venir du dehors un bruit d'applaudissements et des cris : « Bravo ! Vive le géomètre Garzullo ! » Manifestement, dans la foule, il y avait beaucoup de gens escroqués par Gargano.

— Mais pourquoi est-ce qu'ils lui veulent tant de mal ? demanda la femme tandis que Mimì sortait.

Elle se tortillait sans arrêt les mains, de blême, elle était devenue rouge tomate.

— Beh, des raisons, ils doivent bien en avoir, répondit diplomatiquement le commissaire. Vous savez mieux que moi que le comptable a disparu.

— D'accord, mais pourquoi doit-on tout de suite penser à mal ? Il peut avoir perdu la mémoire à cause d'un accident de la circulation, d'une chute, je ne sais pas... Je me suis permis de téléphoner...

Elle s'interrompit, secoua la tête d'un air inconsolable.

— Rien, fit-elle, comme concluant une pînée.

— Dites-moi à qui vous avez téléphoné.

— Vous la regardez, vous, la télévision ?

— Quelquefois. Pourquoi ?

— On m'avait dit qu'il y avait une émission qui s'appelle « Perdu de vue », qui s'occupe des personnes disparues. Je me suis fait donner le numéro et...

— J'ai compris. Qu'est-ce qu'on vous a répondu ?

— Qu'ils ne pouvaient rien faire parce que je n'étais pas en mesure de fournir les données indispensables, âge, lieu de disparition, photographie, ce genre de choses.

Le silence tomba. Les mains de Mariastella étaient devenues un unique nœud indémêlable. L'instinct mauvais de flic de Montalbano, qui se trouvait recroquevillé à somnoler, va à savoir pourquoi, s'aréveilla sans crier gare.

— Vous, mademoiselle, vous devez aussi considérer la question de la disparition de l'argent avec le comptable. Il s'agit de milliards et de milliards, vous savez ?

— Je le sais.

— Vous n'avez pas la plus petite idée d'où...

— Je sais que cet argent, il l'investissait. Dans quoi et où, je ne sais pas.

— Et lui, avec vous... ?

Le visage de Mariastella devint une bouffée de feu.

— Que... Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Il s'est manifesté, d'une manière ou d'une autre, depuis sa disparition ?

— S'il l'avait fait, je l'aurais signalé au *dottor* Augello. C'est lui qui m'a interrogée. Et je vous répète à vous aussi ce que j'ai dit à votre adjoint : Emanuele Gargano est un homme qui n'a qu'un but dans la vie, rendre les autres heureux.

— Je n'ai pas de mal à le croire, assura Montalbano.

Et il était sincère. En fait, il était convaincu que le comptable Gargano continuait à rendre heureux des radasses de haut vol, des barmans, des directeurs de casinos, des marchands de voitures de luxe dans quelque île polynésienne.

Mimì Augello revint avec une bouteille d'eau minérale, quelques verres de carton et le cellulaire collé à l'esgourde.

— Oh que si, monsieur, oh que si, monsieur, je vous le passe tout de suite.

Il tendit l'appareil au commissaire.

— C'est pour toi. Le Questeur².

² On choisit de traduire ainsi le *questore*, titre qui correspond à celui de préfet de police à Paris, Marseille ou en Corse : mais en

Bouh, quelle chierie ! Les rapports entre Montalbano et le Questeur Bonetti-Alderighi ne pouvaient se définir comme empreints d'estime et de sympathie réciproques.

S'il leur téléphonait, cela voulait dire qu'il y avait quelque affaire désagréable à discuter. Et lui, en ce moment précis, il n'en avait pas envie.

— À vos ordres, Monsieur le Questeur.

— Venez immédiatement.

— D'ici une petite heure au maximum, je serai...

— Montalbano, vous êtes sicilien, mais à l'école au moins, vous aurez étudié l'italien. Vous la connaissez, la signification de l'adverbe « immédiatement » ?

— Attendez un moment que je me la révise. Ah, oui. Ça signifie « sans délai d'aucune sorte ». J'ai tout bon, Monsieur le Questeur ?

— Ne faites pas le malin. Vous avez exactement un quart d'heure pour venir à Montelusa.

Et il mit fin à la communication.

— Mimì, je dois aller tout de suite chez le Questeur. Prends le revorber du géomètre et porte-le au commissariat. Mademoiselle Cosentino, permettez-moi un conseil : fermez à l'instant ce bureau et rentrez chez vous.

— Pourquoi ?

— Vous voyez, d'ici peu, au pays, tout le monde va savoir le beau coup de génie de M. Garzullo. On ne peut pas écarter l'idée que quelque imbécile veuille répéter l'entreprise et peut-être que cette fois, il s'agira de quelqu'un de plus jeune et de plus dangereux.

— Non, dit Mariastella, résolue. Moi, ce bureau, je ne l'abandonne pas. Et si par hasard, le comptable revient et ne trouve personne ?

— Vous imaginez, quelle déception ! dit Montalbano, furieux. Et autre chose : avez-vous l'intention de porter plainte comme M. Garzullo ?

— Certainement pas.

Italie, il existe une *questura* – traduit ici par « questure » – dans chaque province. (N.d.T.)

— C'est mieux comme ça.

Un gros trafic encombra la route pour Montelusa et l'humeur *nivura*, noire, de Montalbano augmenta en conséquence. En plus il était mal dans sa peau à cause de tout le sable qu'il y avait dessus et qui le démangeait entre les chaussettes et les pieds, entre le col de la chemise et le cou. À une centaine de mètres, à main gauche, et donc dans la direction opposée à la sienne, se trouvait le « Repos du Camionneur », où ils faisaient un café de premier ordre. Arrivé presque à la hauteur de l'établissement, il mit le clignotant et tourna. S'ensuivit un cataclysme, un bordel de coups de freins, coups de klaxon, gueulantes, insultes, jurons. Miraculeusement, il parvint indemne sur l'esplanade devant le restaurant, descendit, entra. La première chose qu'il vit, ce fut deux personnes qu'il reconnut aussitôt malgré qu'elles soient de dos. C'était Fabio et Galluzzo en train de s'envoyer un petit verre de cognac chacun, c'est du moins ce qu'il lui sembla. À cette heure de la matinée, un cognac ? Il se plaça entre eux deux et commanda un café au barman. En reconnaissant la voix, Fazio et Galluzzo se retournèrent d'un coup.

— À votre santé, dit Montalbano.

— Non... c'est que... commença à se justifier Galluzzo.

— On était pas mal diconcertés, dit Fazio.

— On avait besoin de quelque chose de fort, insista Galluzzo.

— Déconcertés ? Pourquoi ?

— Le pôvre géomètre Garzullo est mort. Il a eu un infarctus, dit Fazio. Quand on est arrivés au pital, il était toujours parti. On a appelé les infirmières et ils se le sont emmené à l'intérieur en courant. À peine on a garé la voiture, on est rentrés et ils nous ont dit que...

— Ça nous a fait 'mpression, conclut Galluzzo.

— À moi aussi, ça me fait 'mpression, commenta Montalbano. Faites une chose, voyez s'il avait des parents et s'il n'en avait pas, trouvez quelque ami proche. Informez-moi quand je suis de retour de Montelusa.

Fazio et Galluzzo saluèrent et s'en furent. Montalbano but calmement son café, puis il lui revint à l'esprit que le « Repos »

était connu aussi pour vendre de la *tumazzo*, de la petite tomme de chèvre, qu'on savait pas qui la produisait mais qui était de toute façon un régal. Il en eut immédiatement envie et il se déplaça vers cette partie du comptoir où, en plus de la *tumazzo*, étaient exposés des saucissons, *capocotte*, et autres *sosizze*. Le commissaire fut tenté de faire des commissions abondantes mais il réussit à se dominer, achetant seulement une tomme de chèvre de petite taille. Quand, de l'esplanade, il tenta de s'insérer sur la route, il comprit que ce ne serait pas une entreprise facile, la file de camions et d'automobiles était compacte, elle ne présentait aucun vide. Au bout de cinq minutes d'attente, il aperçut un espace et s'y glissa. Il voyagea en ayant sans arrêt en tête l'embryon d'une pensée à laquelle il ne parvenait pas à donner corps et cela l'irritait. Et ce fut ainsi que, sans même s'en être rendu compte, il se retrouva à Vigàta.

Et maintenant ? Reprendre la route pour Montelusa et se présenter à la Questure en retard ? Perdu pour perdu, autant aller à Marinella, se faire une douche, se changer de pied en cap, et frais et propre, affronter le Questeur la tête libre. Ce fut pendant qu'il se trouvait sous l'eau que sa pensée s'éclaircit. Une demi-heure plus tard, il arrêta l'auto devant le commissariat, descendit, entra. Et à peine entré, il fut assourdi par un hurlement de Catarella mais plus qu'un hurlement, c'était quelque chose entre l'aboïement et le hennissement.

— Aaaaaahhh, *dottori, dottori* ! Ccà è ? Là vous êtes ? Là vous êtes, *dottori* ?

— Oui, Catarè, là je suis. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que M. le Quisteur il est aux cent mille coups ! Toujours plus très fou de rage, il est !

— Dis-lui de se calmer.

— *Dottori*, jamais au très très grand jamais, j'oserais parler comme ça au M. le Quisteur ! Un acte grave de mécréance, ça serait ! Qu'esse je lui dis s'il tilifone de nouveau nouvellement ?

— Que je suis pas là.

— Jamais, monsieur ! J'y peux pas raconter une menterie, une couillonade à M. le Quisteur !

— Alors, passe-le au *dottore* Augello.

Il ouvrit la porte du bureau de Mimì.

— Qu'est-ce qu'il voulait, le Questeur ?

— Je ne sais pas, je n'y suis pas encore allé.

— Oh, *Madunuzza santa*, petite Madone sainte ! Et qui c'est qui se le fade, maintenant, à celui-là ?

— Toi, tu lui parles. Tu l'appelles et tu lui racontes que pendant que je me précipitais chez lui, je suis sorti de la route à cause d'un excès de vitesse. Rien de grave, trois points de suture au front. Dis-lui que je me sens mieux, après déjeuner je me ferai un devoir. Fais-lui une tête comme ça avec tes boniments. Après, tu viens me voir.

Il entra dans son bureau, où il fut aussitôt rejoint par Fazio.

— Je voulais vous dire que nous avons trouvé une petite-fille du géomètre Garzullo.

— Bravo. Comment avez-vous fait ?

— *Dottore*, on a rien fait. C'est elle qui s'est présentée. Elle était inquiète parce que ce matin, en allant le trouver, elle a vu qu'il n'était pas chez lui. Elle a attendu et puis s'est décidée à venir ici. J'ai dû lui communiquer la triple triste nouvelle.

— Pourquoi triple ?

— Mon cher *dottore*, premièrement, elle savait pas que le grand-père avait perdu toutes ses économies avec le comptable Gargano, deuxièmement, elle ne savait pas que le pépé s'était mis à faire des scènes de film de gangsters, troisièmement, elle savait pas qu'il était mort.

— Comment elle a réagi, la pauvre ?

— Mal, surtout quand elle a su que le grand-père s'était fait piquer tous les ronds qu'il avait mis de côté et qu'il lui restait plus rien en héritage.

Fazio sortit et entra Augello, qui se passait un mouchoir sur le cou.

— Suer, il m'a fait, M. le Questeur ! À la fin, il a dit de te dire que, si t'es pas tout à fait à l'article de la mort, il t'attend pour l'après-déjeuner.

— Mimì, assieds-toi et raconte-moi l'histoire du comptable Gargano.

— Maintenant ?

— Maintenant. Qu'est-ce que t'as ? T'es pressé ?

— Non, mais c'est une histoire emberlificotée.

— Et alors, tu me simplifies bien bien.

— Bon d'accord. Mais attention que moi, je peux juste te chanter la moitié de la messe, parce que nous nous en sommes occupés seulement pour la partie de notre ressort, comme l'a ordonné le Questeur, le gros de l'enquête, c'est le *dottor* Guarnotta qui s'en est chargé, le spécialiste des escroqueries.

Et, en croisant leurs regards, ils ne purent retenir un éclat de rire, parce qu'il était connu qu'Amelio Guarnotta, deux ans auparavant, s'était laissé convaincre d'acheter un bon paquet d'actions d'une société censée transformer le Colisée, après sa privatisation, en résidence de luxe.

— Donc, Emanuele Gargano est né à Fiaca en février 1960 et il a passé le diplôme de comptable à Milan.

— Pourquoi à Milan justement ? Ses parents y avaient déménagé ?

— Non, ils avaient déménagé au paradis dans un accident de la route. Alors, étant donné qu'il était fils unique, il a été, comment dire, adopté par un frère du père, célibataire et directeur de banque. Son diplôme passé, Gargano entre dans la banque de l'oncle, avec son aide. Au bout d'une dizaine d'années, resté seul du fait de la mort de son protecteur, il passe à une société financière où il se démontre très habile. Il y a trois ans, il la quitte et ouvre, à Bologne, le « Roi Midas », dont il est le directeur. Et là, premier point étrange. Du moins d'après ce qu'on m'a rapporté, étant donné que cette partie n'était pas de notre compétence.

— Qu'est-ce qu'il y avait d'étrange ?

— D'abord, que tout le personnel du « Roi Midas » de Bologne consistait en une seule employée, du même genre que Mlle Cosentino, et que le chiffre d'affaires de la société avait été en tout et pour tout de deux milliards en trois ans. Une misère.

— Une couverture.

— Bien sûr. Mais une couverture préventive, en vue de la grosse arnaque que le comptable devait venir faire de notre côté.

— Tu me l'expliques bien, cette arnaque ?

— C'est simple. Mettons que tu me confies un million pour le faire fructifier. Moi, au bout de six mois, je te donne deux cent

mille liras d'intérêt, soit vingt pour cent. C'est un taux très élevé et le bruit se répand. Arrive un autre ami à toi qui me confie son million. À la fin du deuxième semestre, moi je te donne encore deux cent mille liras et autant à ton ami. À ce point, je décide de disparaître. Et je me suis gagné un million quatre cent mille liras. Retires-en quatre cent mille de dépenses diverses, la conclusion est que je me mets en poche un million net. Bref, selon Guarnotta, Gargano aurait raflé une bonne vingtaine de milliards.

— Putain. Tout ça par la faute de la télévision, dit Montalbano.

— Quel rapport, la télévision ?

— Y en a un, de rapport. Y a pas de journal télé qui te bourre pas le crâne avec la Bourse, le Nasdaq, le Dow Jones, le Caca 40... Les gens se laissent impressionner, ils n'y comprennent rien, ils savent qu'on risque mais qu'il y a du fric à gagner et ils se jettent dans les bras du premier bonimenteur venu : fais-moi jouer, à moi aussi, fais-moi jouer à moi... Laissons tomber. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Mon idée, qui est aussi celle de Guarnotta, c'est que parmi les clients les plus gros, il y avait un mafieux, lequel, voyant l'arnaque, l'a zigouillé.

— Donc, Mimì, tu n'appartiens pas à cette école de pensée qui imagine Gargano les doigts de pied en éventail dans une île des mers du Sud ?

— Non, et toi, de ton côté, qu'est-ce que tu crois ?

— Moi je crois que Guarnotta et toi, vous êtes deux cons.

— Et pourquoi ?

— Bon, je vais t'expliquer. Pour commencer, il faudrait que tu me convainques qu'il existe un mafieux assez crétin pour ne pas comprendre que l'affaire de Gargano est une très vulgaire escroquerie. Au maximum, le mafieux aurait obligé Gargano à le prendre comme associé majoritaire. Et puis : cet hypothétique mafieux, comment il aurait fait pour deviner que Gargano allait l'arnaquer ?

— Je n'ai pas compris.

— Il se fait un peu tard, eh, Mimì ? Réfléchis. Comment le mafieux a fait pour deviner que Gargano ne se présenterait pas

pour payer les intérêts ? Quand est-ce qu'on l'a vu pour la dernière fois ?

— Là, je me rappelle pas précisément, il y a un mois, à Bologne. L'employée a dit que le lendemain il serait parti en Sicile.

— Comment ?

— Que le lendemain, il serait parti en Sicile, répéta Augello.

Montalbano flanqua une grande claque sur la table.

— Mais Catarella est devenu contagieux ? T'es en train de devenir crétin, toi aussi ? Je demandais par quel moyen il devait venir en Sicile. En avion ? En train ? À pied ?

— L'employée ne le savait pas. Mais chaque fois qu'il était à Vigàta, il tournait avec une Alfa 166 suréquipée, de celles qui ont l'ordinateur sur le tableau de bord.

— On l'a retrouvée ?

— Non.

— Il avait l'ordinateur dans la voiture mais au bureau, on n'en a pas vu un. Étrange.

— Il y en avait deux. Guarnotta les a saisis.

— Et qu'est-ce qu'il a découvert ?

— Ils y travaillent encore.

— Ils étaient combien, les employés de la filiale d'ici, à part Mlle Cosentino ?

— Deux jeunes, de ces gosses d'aujourd'hui qui savent tout d'Internet et du reste. L'un, Giacomo Pellegrino, est licencié en économie et commerce, l'autre, Michela Manganaro, elle aussi est en train de passer la licence d'économie et commerce. Ils habitent à Vigàta.

— Je veux leur parler. Écris-moi leurs numéros de téléphone. Quand je reviens à Montelusa, tu me les fais avoir.

Augello se prit les nerfs, il se leva et sortit de la pièce sans dire au revoir.

Montalbano le comprenait. Mimì avait peur qu'il lui pique l'enquête. Ou pire : il pensait que son supérieur avait eu peut-être une idée géniale qui pouvait mettre l'enquête sur la bonne voie. Mais ce n'était pas le cas. Pouvait-il dire à Augello qu'il était mû par une impression inconsistante, une ombre légère, un fil subtil prêt à se rompre au plus léger souffle de vent ?

À la trattoria San Calogero, il se bâfra deux portions de poisson au gril, l'une après l'autre, comme premier plat et comme second. Après quoi, il se fit une longue promenade digestive sur le môle, jusque sous le phare. Il hésita un moment pour savoir s'il allait s'asseoir sur le rocher habituel mais il y avait trop de vent froid et en outre, il pensa qu'il valait mieux s'ôter le Questeur de ses pensées. Arrivé à Montelusa, au lieu d'aller directement à la Questure, il se présenta à la rédaction de Retelibera. On lui dit que Zito, son ami journaliste, était en déplacement pour une émission. Mais Annalisa, la secrétaire à tout faire, se mit à sa disposition.

— Vous avez des émissions sur le comptable Gargano ?

— Sur sa disparition ?

— Avant aussi.

— Nous en avons tant que vous voulez.

— Vous pourriez m'enregistrer celles qui vous paraissent les plus significatives ? Je pourrais les avoir demain après-midi ?

Après avoir laissé la voiture dans le parking de la Questure, il franchit une porte latérale et attendit l'ascenseur. Trois personnes s'apprêtaient aussi à monter, dont une, un commissaire adjoint qu'il connaissait, et ils se saluèrent. On fit passer Montalbano en premier. Quand tout le monde fut entré, y compris un type arrivé en courant à la dernière minute, le commissaire adjoint pointa l'index pour presser le bouton et resta ainsi, paralysé par le hurlement de Montalbano.

— Arrêtez !

Tout le monde se retourna pour le regarder, avec un mélange d'étonnement et de frousse.

— Pardon ! Pardon ! continua-t-il en se frayant un chemin à coups de coude.

Hors de l'ascenseur, il courut vers sa voiture, démarra, partit en jurant. Il s'était complètement oublié que Mimì avait dû raconter au Questeur qu'on lui avait mis trois points de suture au front. La seule chose à faire était de retourner à Vigàta pour se faire mettre un pansement par un pharmacien de ses amis.

Trois

Il revint à la Questure avec un large pansement de gaze qui lui tournait autour de la tête, qu'on aurait dit un rescapé du Viêtnam. Dans l'antichambre du Questeur, il rencontra le chef de cabinet, le dottor Lactes, que tout le monde appelait « Lacté et miellé », à cause de ses manières onctueuses. Lactes remarqua, et il n'aurait absolument pas pu l'éviter, le pansement voyant.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Un petit accident de voiture. Pas grand-chose.

— Remerciez la Madone !

— Déjà fait, *dottore*.

— Et la famille, comment va-t-elle, très cher ? Tout le monde va bien ?

Montalbano était connu comme le loup blanc, tout le monde le savait qu'il était orphelin, pas marié et qu'il n'avait pas même fait d'enfants en cachette. Et pourtant, immanquablement, Lactes lui adressait chaque fois la même précise, 'ndentique demande. Le commissaire, avec une obstination spéculaire, ne le détrompait jamais.

— Tout le monde va bien, grâce à la Madone. Et votre famille ?

— La mienne aussi, grâce au ciel, répondit Lactes, ravi par la possibilité de variante que Montalbano lui avait offerte, et il poursuivit : Qu'est-ce que vous faites de beau, par ici ?

Comment ça ? Le Questeur n'avait dit mot de la convocation à son chef de cabinet ? C'était donc une chose tellement tellement réservée ?

— Le *dottor* Bonetti-Alderighi m'a téléphoné. Il veut me voir.

— Ah oui ? s'ébahit Lactes. Je préviens tout de suite M. le Questeur que vous êtes arrivé.

Il frappa discrètement à la porte de son supérieur, entra, referma l'huis au bout d'un moment, la porte se rouvrit, et Lactes reparut changé du tout au tout, il ne souriait plus.

— Je vous en prie, dit-il.

En lui passant devant, Montalbano essaya de le fixer dans les yeux mais il n'y parvint pas, le chef de cabinet gardait la tête basse. Merde, l'affaire devait être très grave. Et qu'est-ce qu'il avait fait de mal ? Il rentra, Lactes referma la porte dans son dos et Montalbano eut l'impression que le couvercle d'un cercueil était retombé sur lui.

Le Questeur qui, chaque fois qu'il le recevait, disposait une mise en scène adaptée, cette fois, avait recouru à des effets de lumière qu'on aurait dit un film en noir et blanc de Fritz Lang. Les volets étaient rigoureusement fermés, les lames baissées, à l'exception d'une qui laissait filtrer un mince rayon de soleil ayant pour tâche de couper la pièce en deux. La seule source de lumière était une lampe de table basse, en forme de champignon, mais qui maintenait son visage dans une obscurité complète. De tout cet appareil, Montalbano conclut aussitôt qu'il allait être soumis à un interrogatoire à mi-chemin entre ceux qu'exécutait la Sainte Inquisition et ceux qui, à une époque, étaient à la mode chez les SS.

— Approchez.

Le commissaire s'avança. Devant le bureau, deux sièges étaient disposés, mais Montalbano ne s'assit pas, du reste le Questeur ne l'y avait pas invité. Et il ne salua pas Bonetti-Alderighi, lequel, de son côté, ne l'avait pas salué. Le Questeur continua à lire les papiers placés devant lui.

Cinq bonnes minutes passèrent. À ce point, le commissaire adécida une contre-attaque ; s'il ne prenait pas l'initiative, Bonetti-Alderighi était capable de le laisser debout et dans le noir, au propre comme au figuré, pendant quelques heures. Il glissa une main dans sa poche, en tira le paquet de cigarettes, en prit une, se la glissa entre les lèvres, alluma le briquet. Le

Questeur bondit sur son siège, la flamme lui avait fait le même effet qu'une décharge de *lupara*³.

— Qu'est-ce que vous faites ? cria-t-il, atterré, en levant les yeux de ses papiers.

— Je m'allume une cigarette.

— Éteignez immédiatement cette chose ! Ici, il est absolument interdit de fumer !

Sans même rouvrir la bouche, le commissaire éteignit le briquet. Mais il continua à le tenir à la main comme il continuait à garder la cigarette entre les lèvres. Il avait obtenu le résultat qu'il voulait obtenir, car le Questeur, sous la menace du briquet prêt à se déclencher, entra dans le vif du sujet.

— Montalbano, j'ai été malheureusement contraint de mettre le nez dans quelques paperasses qui concernent une de vos enquêtes malodorantes d'il y a quelques années, quand je n'étais pas encore Questeur de Montelusa.

— Vous avez le nez trop sensible pour faire le métier que vous faites.

Le commentaire lui avait échappé, il n'avait pas réussi à le retenir. Et il s'en repentait immédiatement. Il vit les mains de Bonetti-Alderighi entrer dans le halo de lumière de la lampe, agripper le rebord du bureau, les jointures devenues livides dans l'effort de se contrôler. Montalbano craignit le pire, mais le Questeur se contint. Il se remit à parler d'une voix tendue.

— Il s'agit de l'enquête sur une prostituée tunisienne, retrouvée morte par la suite, qui avait un fils prénommé François⁴.

Le nom du minot le frappa comme un coup de poignard en plein cœur. Mon Dieu, François ! Depuis combien de temps il ne le voyait plus ? Mais il s'obligea à prêter attention aux propos du Questeur, il ne voulait pas que la vague de sentiments qui l'avait submergé le renverse au point de lui interdire la possibilité de se défendre, parce qu'il était clair que maintenant Bonetti-Alderighi allait passer aux accusations. Il essaya de se remettre

³ *Lupara* : fusil à canon scié utilisé par la Mafia à l'ancienne. (N.d.T.)

⁴ Voir *Le voleur de goûter*, même éditeur. (N.d.T.)

en mémoire tous les détails de cette lointaine enquête. Tu veux voir que Lohengrin Pera, ce cornard des Services, avait trouvé moyen de se venger à tant d'années de distance ? Mais les mots que le Questeur prononça ensuite le désorientèrent.

— Il paraît que vous, dans un premier temps, vous avez eu l'intention de vous marier et d'adopter cet enfant. C'est vrai, ou pas ?

— Oui, c'est vrai, arépondit le commissaire, abasourdi.

Putain, mais quel rapport, son histoire personnelle, avec l'enquête ? Et comment il faisait, Bonetti-Alderighi, pour connaître ces détails ?

— Bien. Par la suite, vous auriez changé d'opinion par rapport à l'adoption de l'enfant. Et donc, François a été en conséquence confié à une sœur de votre adjoint, le *dottor* Augello. C'est ça ?

Mais où est-ce qu'il voulait en venir, ce très grand cornard ?

— Oui, c'est ça.

Montalbano se sentait toujours plus inquiet. Il ne comprenait ni pourquoi cette vieille histoire intéressait le Questeur ni d'où partirait le coup inévitable.

— Tout en famille, hé ?

Le ton sardonique de Bonetti-Alderighi sous-entendait une claire autant qu'inexplicable insinuation. Mais qu'est-ce qui lui passait par la tête à cet imbécile ?

— Monsieur le Questeur, écoutez. Il me semble comprendre que vous vous êtes fait une idée précise sur une affaire dont je ne me souvenais plus. En tout cas, je vous prie de bien réfléchir sur les paroles que vous vous apprêtez à me dire.

— Vous, vous n'allez pas vous permettre de me menacer ! cria Bonetti-Alderighi en donnant un grand coup de poing sur le bureau, lequel réagit en faisant crac. Allez, dites-moi, où est passé le livret ?

— Quel livret ?

Sincèrement, il ne lui revenait en tête aucune histoire de livret.

— Ne jouez pas les vierges effarouchées, Montalbano !

Ce furent précisément ces mots, « ne jouez pas les vierges effarouchées », qui le déchaînèrent. Il détestait les expressions

toutes faites, les façons de parler, ça lui faisait venir les nerfs d'une manière irrépressible.

Cette fois, ce fut lui qui donna un grand coup de poing sur le bureau, lequel réagit en faisant crac crac.

— Mais de quelle connerie de livret vous déparlez ?

— Hé ! Hé ! ricana le Questeur. On se sent pas le nez propre, Montalbano ?

Il devina qu'après les vierges effarouchées et le nez propre, allait arriver une autre expression de ce type et qu'il prendrait Bonetti-Alderighi au collet et le ferai mourir étouffé. Miraculeusement, il réussit à ne pas réagir, à ne pas ouvrir la bouche.

— Avant le livret, reprit le Questeur, parlons de l'enfant, du fils de la prostituée. Vous, sans avertir personne, vous avez mené chez vous cet orphelin. Mais c'est un enlèvement de mineur, Montalbano ! Il y a un tribunal, vous le savez ou pas ? Il y a des juges exprès pour les mineurs, vous le savez ou pas ? Vous devez suivre la loi, pas l'esquiver ! On n'est pas au Far West !

Épuisé, il marqua une pause. Montalbano ne souffla mot.

— Et ce n'est pas tout ! Non content de cette belle prouesse, vous offrez ensuite l'enfant à la sœur de votre adjoint, comme un objet quelconque ! Des comportements de gens sans cœur ! Passibles du code pénal ! Mais de cette partie de l'histoire, on en reparlera. Il y a pire. La prostituée possédait un livret de caisse d'épargne avec un dépôt d'un demi-milliard. Ce livret, à un certain moment, il est passé entre vos mains. Et puis, il a disparu ! Où est-ce qu'il est passé ? Vous vous êtes partagé l'argent avec votre ami et complice Domenico Augello ?

Très très lentement, Montalbano posa les mains sur le bureau. Très très lentement, il pencha le buste en avant, très très lentement, sa tête entra dans le halo de la lumière de la lampe. Bonetti-Alderighi se prit la frousse. Le visage de Montalbano, à moitié éclairé, ressemblait comme deux gouttes d'eau à un masque africain, de ceux qu'on met juste avant les sacrifices humains. Et puis, entre la Sicile et l'Afrique, il n'y a pas tant de distance, pinsa, foudroyé, le Questeur qui se pétrifia.

Le commissaire fixa bien bien Bonetti-Alderighi et puis parla, très très lentement et très très bas.

— Je te le dis d'homme à homme. Laisse tomber le minot, laisse-le en dehors de cette histoire. Je me suis fait comprendre ? Il a été régulièrement adopté par la sœur d'Augello et par son mari. Laisse-le en dehors. Pour tes vengeances personnelles, pour tes conneries, contente-toi de moi. D'accord ?

Le Questeur n'arépondit pas, la trouille et la fureur lui rendaient difficile de parler.

— D'accord, finit-il par dire dans un filet de voix.

Montalbano se remit debout, son visage sortit dans la lumière.

— Est-ce que je peux vous demander, Monsieur le Questeur, comment vous avez eu ces informations ?

Le soudain changement de ton, formel et légèrement obséquieux, abasourdit le Questeur au point de lui faire dire ce qu'il s'était bien promis de ne pas dire.

— On m'a écrit.

Aussitôt, Montalbano comprit.

— Une lettre anonyme, pas vrai ?

— Beh, disons non fermée.

— Et vous n'avez pas honte ? lança le commissaire en lui tournant le dos et en se dirigeant vers la porte, sourd au hurlement du Questeur.

— Montalbano, revenez ici !

Il n'était pas un chien qui obéissait aux ordres. Furieux, il s'arracha de la tête le pansement inutile. Dans le couloir, il buta sur le *dottor* Lactes qui balbutia :

— Il... il... me semble que M. le Questeur vous appelle.

— Il me semble aussi.

À ce moment, Lactes s'aperçut que Montalbano ne portait plus le bandeau et que son front était intact.

— Vous êtes guéri ?

— Vous ne savez pas que le Questeur est thaumaturge ?

Le plus beau dans toute l'histoire – pensa-t-il en conduisant, les mains contractées sur le volant, en direction de Marinella –,

c'était qu'il n'en voulait pas à celui qui avait écrit la lettre anonyme, certainement une vengeance bien froide de Lohengrin Pera, le seul capable de reconstruire l'histoire de François et de sa mère. Et il n'en voulait pas davantage au Questeur. La fureur, il l'éprouvait contre lui-même. Comment avait-il pu oublier si complètement le livret avec les cinq cents millions ? Il l'avait confié à un ami notaire, ça, il se le rappelait parfaitement, pour qu'il administre l'argent et le verse à François dès qu'il serait majeur. Il se souvenait, mais de cela confusément, qu'une dizaine de jours après la visite au notaire, celui-ci lui avait expédié un reçu. Mais il ne savait plus où il l'avait fourré. Le pire, c'était que de ce livret, il n'avait jamais touché un mot ni à Mimì Augello ni à sa sœur. Et ça, oui, ça faisait que Mimì, complètement ignorant du fait, pouvait être mis en cause par la fertile imagination de Bonetti-Alderighi, alors qu'en réalité, il était 'nnocent comme un agneau.

En un peu moins d'une heure, il avait transformé sa maison en appartement visité par des voleurs habiles et consciencieux. Tous les tiroirs du bureau complètement sortis et les papiers qu'ils contenaient jetés à terre, où se trouvaient aussi les livres ouverts au milieu, feuilletés et mâlement traités. Dans la chambre à coucher, les tables de chevet étaient grandes ouvertes, et même l'*armuar* et la commode avec leur contenu retiré et posé sur le lit, sur les chaises. Il cherchait, Montalbano, et il cherchait en se persuadant chaque instant un peu plus que jamais au grand jamais, il aréussirait à faire apparaître ce qu'il cherchait. Au moment précis où il avait abandonné toute espérance, à l'intérieur d'une boîte dans le tiroir le plus bas de la commode, avec une photo de sa mère disparue avant qu'il ait pu en retenir dans sa mémoire une image de son vivant, en même temps qu'une photo de son père et quelques-unes de ses rares lettres, il trouva l'enveloppe à lui expédiée par le notaire, l'ouvrit, en retira le document, le lut, le relut, sortit de chez lui, monta en voiture, il se rappelait que, dans une des premières maisons de Vigàta, il y avait un tabac avec une photocopieuse, il photocopia le papier, remonta en voiture, se fit peur à lui-même avec le bordel qu'il avait mis dans la maison, commença à

chercher une feuille et une enveloppe en jurant, les trouva, s'assit au bureau et écrivit :

Illustre Monsieur le Questeur de Vigàta,

Étant donné que vous êtes enclin à prêter l'oreille aux lettres anonymes, je ne signerai pas la présente. Je vous remets la copie du reçu du notaire Giulio Carlentini qui éclaire la situation du commissaire Montalbano, dott. Salvo. L'original, naturellement, est entre les mains du rédacteur et peut être présenté sur simple et aimable demande.

Signé : un ami.

Il reprit la voiture, alla à la poste expédier une lettre recommandée avec accusé de réception, sortit, se baissa pour ouvrir la portière et resta paralysé dans cette position, comme quand on est pris d'un violent mal au dos, de ceux que, à peine un tout petit peu tu bouges, il t'arrive un coup de poignard féroce et que le seul espoir est de rester immobile comme ça comme tu te trouves, en espérant qu'un miracle quelconque s'accomplisse, au moins momentanément, pour que la douleur passe. Ce qui avait fait blêmir le commissaire était la vue d'une femme qui à ce moment passait, manifestement de retour de la charcuterie voisine. C'était Mlle Mariastella Cosentino, la vestale du temple du comptable Gargano, laquelle, après avoir fermé l'agence conformément à l'horaire de l'après-midi, était en train de faire ses courses avant de rentrer à la maison. La vue de Mariastella Cosentino lui avait fait venir une pînsée glaçante suivie d'une question tout aussi glaçante : le notaire est-ce qu'il aurait pas, par malheur, investi l'argent de François dans l'entreprise du comptable Gargano ? Si oui, à cette heure, l'argent s'était déjà volatilisé, prenant la route des mers du Sud et de cela il s'ensuivait non seulement que le minot n'aurait plus un sou de l'héritage maternel, mais que lui, Montalbano, après avoir à l'instant expédié sa lettre provocatrice au Questeur, allait avoir beaucoup de mal à justifier la disparition de l'argent, il aurait beau dire que lui, dans cette affaire, il n'y était pour rien, le Questeur ne le croirait jamais, au strict minimum, il pinserait

qu'il s'était entendu avec le notaire pour se partager les cinq cents millions du pâtre orphelin.

Il réussit à se secouer, à ouvrir la portière, à partir sur les chapeaux de roues dans un bruit que font en général la police et les imbéciles, vers l'étude du notaire Carlentini. Il grimpa en courant les deux étages, se faisant venir le souffle court. La porte de l'étude était fermée, au-dehors, il y avait un écriteau avec les horaires : l'heure de la fermeture était passée depuis soixante minutes, peut-être que dedans, il y avait encore quelqu'un. Il appuya sur la sonnette et pour plus de sécurité, frappa aussi du poing. La porte s'entrouvrit à peine et le commissaire l'ouvrit en grand avec une violence catarellienne. La petite qui était venue ouvrir se recula, effrayée.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que vous voulez ? Ne... ne me faites pas mal.

Elle s'était certainement convaincue de se trouver devant un braqueur. Elle était devenue blême.

— Excusez-moi si je vous ai fait peur, dit le commissaire. Je n'ai aucun motif de vous faire mal. Je suis Montalbano.

— Oh, mon Dieu, que je suis bête ! s'exclama la petite. Maintenant, je me souviens de vous avoir vu à la télévision. Entrez, je vous en prie.

— Le notaire est là ? demanda le commissaire en s'exécutant.

Le visage de la jeune fille devint sérieux, une tête de circonstance.

— Vous n'êtes pas au courant ?

— De quoi ? s'enquit Montalbano, qui sentit son inquiétude s'accroître.

— Le pauvre maître Carlentini...

— Il est mort ? hulula le commissaire, comme si cette fille lui avait communiqué la disparition de l'être le plus aimé au monde.

La petite lui jeta un regard passablement ahuri.

— Non, il n'est pas mort. Il a eu une attaque. Il se reprend.

— Mais il parle ? Il se rappelle ?

— Bien sûr.

— Comment je fais pour lui parler ?

— Maintenant ?

— Maintenant.

La petite regarda sa montre.

— Peut-être qu'on y arrive. Il est hospitalisé à la clinique Santa Maria de Montelusa.

Elle entra dans une pièce pleine de dossiers, liasses, chemises, classeurs, composa un numéro, se fit passer la chambre 114. Puis elle dit :

— Giulio...

Elle s'interrompt. C'était connu que le notaire se les draguait toutes. Et la petite qui téléphonait était une trentenaire grande, les cheveux noirs qui descendaient jusqu'au bas du dos, de très belles jambes.

— Maître, se reprit-elle. Il y a ici à l'étude le commissaire Montalbano qui aimerait vous parler... Oui ? Nous, on se rappelle plus tard.

Elle passa le téléphone à Montalbano et sortit discrètement de la pièce.

— Allô, maître ? Montalbano, je suis. Je voulais seulement vous demander un renseignement. Vous vous souvenez qu'il y a quelques années, je vous ai remis un livret avec cinquante millions qui... Ah, vous vous souvenez ? Je vous le demande parce qu'il m'était venu le doute que vous pourriez avoir investi cet argent auprès du comptable Gargano et alors... Non, non, ne vous vexez pas... non, je vous en prie, je n'entendais pas... Mais vous pensez bien que moi... Bien, bien, excusez-moi. Remettez-vous vite.

Il raccrocha. Le notaire, au seul nom de Gargano, s'était senti offensé.

— Et vous pensez que je suis assez couillon pour croire un bonimenteur comme Gargano ? lui avait-il rétorqué.

L'argent de François était en sûreté.

Mais, en montant en voiture pour aller au commissariat, Montalbano jura qu'au comptable Gargano, il la lui ferait payer, celle-là, et bien bien, pour la chocotte terrible qu'il lui avait fait prendre.

Quatre

Mais au commissariat, il n'y arriva pas car, en route, il décida qu'il avait eu une journée très lourde et qu'il se méritait donc une petite récompense. On lui avait vaguement fait allusion à une trattoria ouverte, depuis quelques mois, une dizaine de kilomètres après Montelusa, sur la provinciale pour Giardina, et où on mangeait bien. On lui en avait même dit le nom : « Giugiù 'u carritteri » (« Jojo le charretier »). Il se trompa quatre fois de route et juste quand il avait adécidé de rentrer et de se présenter à la trattoria San Calogero, peut-être parce que plus le temps, il passait, et plus il sentait un 'pétit de loup lui mordre l'estomac, il vit, à la lueur des phares, l'enseigne de l'établissement, écrite à la main sur un bout de planche accroché à un lampadaire. Il y arriva après cinq minutes de draille authentique, de celles qui n'existaient plus, toutes fosses et grosses pierres, et un instant il lui vint le soupçon d'une mise en scène de Giugiù pour jouer les charretiers alors qu'en fait, il conduisait une Formule 1... Sur cet élan de soupçon, la maisonnette solitaire, où il arriva, ne le convainquit pas : mal crépée, sans éclairage au néon, elle consistait en une pièce au rez-de-chaussée et une autre à l'étage. Des deux fenêtres du rez-de-chaussée, filtrait une lumière pâle qui rendait mélancolique. Sûrement la touche finale de la mise en scène. Sur l'esplanade, il y avait deux voitures. Il descendit de la sienne et s'arrêta, indécis. Il ne se sentait pas de finir intoxiqué. Il essaya de s'appeler qui lui avait conseillé cet endroit et enfin cela lui revint : l'adjoint Lindt, fils de Suisses – « Parent du chocolat ? » lui avait-il demandé quand il lui avait été présenté –, qui six mois plus tôt, travaillait encore à Bolzano.

— Tu parles, se dit-il. Celui-là, si ça se trouve, il distingue pas un poulet d'un saumon !

À ce moment, toute légère, lui arriva avec la brise du soir une odeur qui lui fit élargir les narines : odeur de cuisine authentique et savoureuse, odeur de plats cuits comme *u Signiruzzu*, le petit Seigneur, commande. Il n'eut plus d'hésitations, ouvrit la porte et entra. Dans la pièce, il y avait huit tables et une seule occupée par un couple entre deux âges. Il s'assit à la première table à sa portée.

— Vous m'excuserez, mais celle-là est réservée, dit le serveur-patron, un sexagénaire au crâne dégarni mais aux moustaches en guidon de vélo, grand et bedonnant.

Obéissant, le commissaire se releva. Il allait poser ses fesses sur le siège d'une table à côté quand le moustachu parla nouvellement.

— Là aussi.

Montalbano commença à se sentir venir les nerfs. Mais il se foutait de sa poire, celui-là ? Il le cherchait ou quoi ? Il voulait que ça finisse salement ?

— Elles sont toutes réservées. Si vous voulez, je peux mettre le couvert ici, dit le serveur-patron en voyant que les yeux du client s'étaient faits douteux.

Et il indiqua une petite table-desserte où s'entassaient couverts, verres, assiettes, juste à côté de la porte de la cuisine, d'où partait cette odeur qui te nourrissait avant même que t'aies commencé à manger.

— Ça va très bien, dit le commissaire.

Il se retrouva assis comme au coin, il avait le mur pratiquement sur le nez, pour regarder la salle, il lui faudrait se mettre de travers sur le siège et tordre le cou. Mais qu'est-ce qu'il en avait à foutre, de regarder la salle ?

— Si vous vous la sentez, dit le moustachu, j'aurais les *pirciati ch'abbrusciu*.

Il savait ce qu'était le *pirciato*, un type particulier de pâtes, mais « *ch'abbrusciu* », « qui brûlent » ? Qu'est-ce qui devrait brûler ? Mais il ne voulait pas donner à l'autre la satisfaction de lui demander comment étaient cuisinés les *pirciati*. Il se limita à une seule question :

— Qu'est-ce que ça veut dire, si je me le sens ?

— Précisément ce que je viens de dire : si vous vous la sentez, fut la réponse.

— Je me la sens, ne vous inquiétez pas, je me la sens.

L'autre haussa les épaules, disparut en cuisine, réapparut au bout d'un moment, se mit à observer le commissaire. Il fut appelé par le couple de clients qui demandaient leur addition. Le moustachu la leur remit, les deux payèrent et sortirent sans dire au revoir.

« Bonjour et au revoir, ça n'a pas l'air d'être le genre de la maison », pensa Montalbano, en se rappelant que lui, en entrant, n'avait salué personne.

Le moustachu revint de la cuisine et se remit dans la même 'dentique position qu'auparavant.

— Dans cinq minutes, c'est prêt, dit-il. Vous voulez que je vous allume la télévision pendant que vous attendez ?

— Non.

Enfin, de la cuisine lui parvint une voix féminine :

— Giugiù !

Et arrivèrent les *pirciati*. Ils répandaient des odeurs de paradis terrestre. Le moustachu s'appuya à l'embrasure de la porte, s'installant comme au spectacle.

Montalbano décida de se laisser pénétrer de ces odeurs jusqu'au fond des poumons.

Tandis qu'il aspirait avec avidité, l'autre parla :

— Vous la voulez, une bouteille de vin, à portée de la main, avant de commencer à manger ?

Le commissaire fit signe que oui de la tête, il n'avait pas envie de parler. Un flacon fut posé devant lui, un litre de vin rouge très dense. Montalbano s'en remplit un verre et se mit en bouche la première fourchetée. Il suffoqua, toussa, les larmes lui vinrent aux yeux. Il eut la nette sensation que toutes ses papilles gustatives avaient pris feu. Il s'envoya cul sec le verre de vin qui, de son côté, ne rigolait pas sur le degré.

— Allez-y doucement, doucement et légèrement, lui conseilla le serveur-propriétaire.

— Mais qu'est-ce que c'est ? demanda Montalbano, encore à moitié étouffé.

— Huile, une demi-*cipuddra* (un demi-oignon), deux gousses d'ail, deux anchois salés, une petite cuillerée de petites câpres, aouives noires, toumates, vasilic, un demi-piment, sel, fromage de brebis et *pipi nivuru*, poivre noir, énuméra le moustachu avec une note de sadisme dans la voix.

— Jésus, s'exclama Montalbano. Et qui est en cuisine ?

— *Mè mogliere*, ma femme, répondit le moustachu en allant au-devant de trois nouveaux clients.

En intercalant les coups de fourchette avec des gorgées de vin et des gémissements tantôt de souffrance infinie, tantôt de plaisir insoutenable — « existe-t-il un plat extrême comme le sexe extrême ? » se surprit-il à se demander à un certain moment —, Montalbano eut même le courage de se manger avec le pain la sauce restée au fond de l'assiette, en s'essuyant de temps à autre la sueur qui lui coulait du front.

— Qu'est-ce que vous voulez ensuite, monsieur ?

Le commissaire comprit qu'avec ce « monsieur », le patron lui rendait les honneurs des armes.

— Rien.

— Et vous faites bien. L'ennui, avec les *pirciati ch'abbruscianu* est qu'on retrouve leurs saveurs le lendemain.

Montalbano demanda l'addition, paya trois sous, se leva, se mit en marche pour sortir, sans saluer comme il se devait, et juste à côté de la porte, vit une grande photographie sous laquelle était écrite :

« RÉCOMPENSE D'UN MILLION DE LIRES À QUI ME DONNERA DES NOUVELLES DE CET HOMME. »

— Qui est-ce ? demanda-t-il, tourné vers le moustachu.

— Vous le connaissez pas ? C'est ce très grand cornard de comptable Gargano, celui qui...

— Pourquoi vous voulez de ses nouvelles ?

— Pour le choper et lui faire la peau.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

— À moi, rin. À *mè mogliere*, à ma femme, trente millions, il lui a baisés.

— Dites à votre dame qu'elle sera vengée, déclara solennellement le commissaire en se posant une main sur le cœur.

Et il comprit qu'il était soûl comme un cochon.

Il y avait une lune à faire peur, qu'on aurait dit le plein jour. Il conduisait gaiement, il s'en sentait capable : il prenait les virages en sortant de la chaussée, tantôt il se traînait à dix à l'heure, tantôt il fonçait à cent. À mi-chemin entre Montelusa et Vigàta, il vit au loin le grand panneau publicitaire derrière lequel se dissimulait le chemin menant à la baraque en ruine près de laquelle se dressait l'olivier sarrasin. Comme dans les derniers kilomètres, il avait évité à grand-peine le choc frontal avec deux voitures qui venaient en sens inverse, il s'adécida à tourner pour aller se faire passer sa soûlerie entre les branches de l'arbre, qu'il n'était pas allé voir depuis presque un an.

Il vira brusquement à droite pour s'engager dans le chemin et tout de suite, il eut l'impression de s'être trompé, car à la place de la piste de campagne, il y avait une large chaussée asphaltée. Peut-être avait-il pris un panneau pour un autre. Il revint en marche arrière et alla heurter un des piliers du panneau qui s'inclina dangereusement. MEUBLES FERRAGUTO-MONTELUSA. Pas de doute, c'était le bon panneau. Il revint sur l'ancien chemin et au bout d'une centaine de mètres, se retrouva devant le mur d'enceinte d'une villa à peine terminée. Il n'y avait plus de maisonnette rustique, il n'y avait plus d'olivier sarrasin. Il n'arrivait pas à reprendre ses repères, il ne reconnaissait plus rien du paysage auquel il était habitué.

Se pouvait-il qu'un litre de vin, même fort, l'eût défait à ce point ? Il descendit de la voiture et, tout en pissant, il continua à regarder autour de lui. La lumière de la lune offrait une bonne vue, ce qu'il voyait était étrange. Il prit une lampe de poche dans la boîte à gants et commença le tour du mur d'enceinte. La villa était terminée et manifestement pas encore habitée, les vitres des fenêtres avaient encore leur protection de bandes adhésives en croix. Le jardin à l'intérieur de l'enclos était grand, on y construisait une espèce de pavillon, entassés à côté on voyait les outils de la besogne, pelles, pioches, auges à ciment. Quand il arriva sur l'arrière de la villa, il buta contre ce qu'il prit d'abord pour une touffe de genévrier. Il pointa le halo de la lampe dans cette direction, accommoda son regard, poussa un hurlement. Il

avait vu un mort. Ou plutôt, un moribond. Le grand olivier sarrasin était devant lui, agonisant, après avoir été déraciné et jeté à terre. On lui avait coupé ses branches à la scie électrique, le tronc lui-même était déjà profondément blessé par la hache. Les feuilles s'étaient recroquevillées et étaient en train de sécher. Confusément, Montalbano s'aperçut qu'il avait fondu en larmes, il reniflait la morve qui lui sortait du nez en aspirant par à-coups comme les minots. Il tendit une main, la posa au creux d'une large blessure, il sentit sous sa paume encore beaucoup d'humidité de la sève qui s'en allait peu à peu comme le sang d'un homme qui meurt d'hémorragie. Retirant la main de la blessure, il détacha quelques feuilles qui résistèrent encore, se les glissa dans la poche. Puis des pleurs, il passa à une espèce de rage lucide, contrôlée.

Il revint à la voiture, ôta la veste, glissa la lampe dans la poche du pantalon, alluma les phares, s'attaqua au portail de fer forgé, l'escalada comme un singe, certainement par la grâce du vin qui continuait à produire son effet. D'un bond digne de Tarzan, il se retrouva dans le jardin, des allées de gravier partaient dans toutes les directions, il y avait des petits bancs de pierre taillée disposés tous les dix mètres, des jarres avec des plantes, de fausses amphores romaines avec de fausses excroissances marines, chapiteaux de colonnes manifestement fabriqués à Fiacca. Et le complexe, inévitable et très moderne gril à barbecue. Il se dirigea vers le pavillon en construction, choisit parmi les outils une masse à casser les cailloux, l'empoigna solidement et commença à casser les vitres des fenêtres du rez-de-chaussée qui étaient au nombre de deux par façade.

Après avoir brisé six fenêtres, en tournant au coin de la maison, il vit un groupe de silhouettes humaines immobiles. Oh, mon Dieu, qui était-ce ? Il tira de sa poche la lampe, l'alluma. C'étaient huit grandes statues momentanément regroupées en attendant que le propriétaire les dispose suivant son plaisir. Blanche-Neige et les sept nains.

— Attendez-moi, je reviens, dit Montalbano.

Il démolit consciencieusement les deux fenêtres restantes et puis, faisant tournoyer la masse au-dessus de sa tête comme

Roland son épée quand il était furieux, il se lança contre le groupe en donnant des coups à l'aveuglette.

En une dizaine de minutes, de Blanche-Neige, et de Simplet, Timide, Atchoum, Dormeur, Joyeux, Grincheux et Prof, ou comme tu voudras qu'ils s'appellent, ces cons, il ne resta plus que de minuscules fragments colorés. Mais Montalbano ne se tint pas encore pour satisfait. Il découvrit, toujours à côté du pavillon, des bombes à peinture de couleur. Il en prit une verte et écrivit en majuscules, quatre fois, le mot CON, un sur chaque côté de la villa. Puis il escalada de nouveau le portail, remonta en voiture et partit pour Marinella en sentant que la soulographie lui était complètement passée.

Arrivé à Marinella, il passa la moitié de la nuit à remettre la maison en ordre, qu'elle était devenue un champ de ruines à la suite de la recherche du reçu du notaire. Ce n'est pas qu'il aurait fallu tant de temps, mais le fait est que quand t'as renversé les tiroirs, tu trouves une quantité de vieux papiers oubliés, dont quelques-uns, presque par force, veulent être lus et que toi, inévitablement, tu finis par t'enfoncer toujours plus au fond du gouffre de la mémoire et qu'il te revient peut-être des choses que depuis des années et des années tu as tout fait pour oublier. C'est un vilain jeu, celui des souvenirs, dans lequel tu finis toujours par te perdre. Il alla se coucher vers trois heures du matin ; mais après s'être relevé au moins trois fois pour se boire un verre d'eau, il adécida de s'emmenner une carafe dans sa chambre à coucher, sur la table de nuit. Conclusion, à sept heures, il avait un ventre qu'il paraissait enceint d'eau. La journée était nuageuse et cela augmenta sa nervosité déjà arrivée au niveau d'alerte en raison de la mauvaise nuit. Le téléphone sonna, il souleva le combiné, décidé.

— Ne me casse pas les burnes, Catarè.

— *Non sugnu chisto ça vossia dici, ma iu sugnu, dottori.* (Je suis pas celui que vous dites, mais c'est moi, *dottore*.)

— Et qui tu es ?

— Vous vous arappelez pas, *dottori* ? Adelina, je suis.

— Adelina ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— *Dottori*, je voulais vous donner l'avisement que aujourd'hui, je puis pas avenir.

— Bon, d'accord, ne...

— Et je puis pas avenir ni doumain ni après-doumain.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— La *mogliere di mè figliu*, la femme de mon fils, le plus petit, ils l'ont menée au pital, qu'elle avait un mal de ventre et moi je dois aveiller sur les enfants qui sont quatre et que le plus grand qu'a dix ans c'est un dilinquant père que sò père.

— C'est bon, Adeli, ne t'inquiète pas.

Il raccrocha, gagna la salle de bains, prit une montagne d'affaires sales, y compris le pull que lui avait offert Livia et qui était sali par le sable, glissa le tout dans la machine à laver. Il ne trouva pas de chemise propre et remit celle de la veille. Pour au moins trois déjeuners et trois dîners, pensa-t-il, il allait devoir aller au restaurant, mais il se jura de ne pas céder à la tentation et de rester fidèle à San Calogero. Mais avec le coup de fil d'Adelina, sa mauvaise humeur débordait, convaincu qu'il était de ne pouvoir s'occuper ni de lui-même ni de la maison.

Au commissariat, il régnait apparemment un calme plat, Catarella ne s'aperçut même pas de son arrivée, plongé qu'il était dans une conversation téléphonique qui devait être très difficile, car de temps à autre, il s'essuyait le front de la manche. Sur sa table, Montalbano trouva un billet avec deux noms, Giacomo Pellegrino et Michela Manganaro, et deux numéros de téléphone. Il reconnut l'écriture de Mimì et s'arappela : c'étaient les noms des employés du « Roi Midas », à part naturellement Mlle Mariastella Cosentino. Mais Mimì ne lui avait pas écrit l'adresse et il préférait leur parler en tête-à-tête plutôt que par téléphone.

— Mimì, appela-t-il.

Pirsonne arépondit. Si ça se trouvait, celui-là, il était encore au lit chez lui où il se buvait sa première tasse de café.

— Fazio !

Fazio s'apprésenta aussitôt.

— Le *dottor* Augello n'est pas là ?

— Aujourd'hui, il ne vient pas, ni demain, ni après-demain.

Comme Adelina, la bonne. Mimì aussi avait des petits-enfants à surveiller ?

— Et pourquoi ?

— Comment, pourquoi, *dottore* ? Qu'est-ce que vous faites, vous avez oublié ? Aujourd'hui, il a son congé de mariage qui commence.

Ça lui était complètement sorti de l'esprit. Et dire que c'était lui qui avait présenté à Mimì, même si c'était à des fins certainement inavouables, la future mariée, Beatrice, belle et brave petite.

— Et quand c'est qu'il se marie ?

— Dans cinq jours. Et n'oubliez pas, parce que au *dottor* Augello, vous devez être son témoin.

— Je n'oublie pas. Écoute, t'es occupé ?

— Je me libère tout de suite. Il y a un type, un certain Giacomo Pellegrino, qui est venu porter plainte pour actes de vandalisme contre une villa qu'il vient juste de faire bâtir.

— C'est arrivé quand ?

— Cette nuit.

— C'est bon, vas-y et reviens.

Donc, le vandale, c'était lui, Montalbano. À entendre parler ainsi, à l'intérieur du commissariat, de la prouesse qu'il avait faite, il se prit la honte. Mais comment pouvait-il réparer ? En se présentant là, chez Fazio pour dire : « Écoutez, monsieur Pellegrino, pardonnez-moi, c'est moi qui... »

Il s'arrêta. Giacomo Pellegrino, avait dit Fazio. Et Giacomo Pellegrino était aussi un des deux noms que Mimì lui avait écrit, avec le numéro de téléphone, sur la feuille qu'il avait sous les yeux. Rapidement, il enregistra le numéro de téléphone, se leva, entra dans le bureau de Fazio.

Celui-ci, qui était en train d'écrire, leva les yeux sur Montalbano. Ils échangèrent à peine un regard, mais se comprirent. Fazio continua à écrire. Qu'avait dit Mimì de Giacomo Pellegrino ? Que c'était un jeune qui avait la licence d'économie et de commerce. L'homme assis devant la table de travail de son subordonné semblait un berger et avait au minimum la soixantaine. Fazio finit d'écrire, Pellegrino signa avec une certaine difficulté. Économie et commerce, tu parles,

ce type n'avait pas dépassé le cours élémentaire. Fazio se reprit la plainte et à ce point le commissaire intervint :

— Vous avez laissé votre numéro de téléphone ?

— Non.

— Beh, il vaut toujours mieux l'avoir. C'est quoi ?

L'homme le dit à haute voix à Fazio qui le nota. Ça ne correspondait pas. On aurait dit plutôt un numéro de la zone de Montereale.

— Vous êtes d'ici, monsieur Pellegrino ?

— Non, moi j'ai une maison près de Montereale.

— Et comment ça se fait que vous vous êtes fait construire une villa entre Vigàta et Montelusa ?

C'était une grosse connerie, il s'en rendit compte tout de suite. Fazio ne lui avait pas dit où était située la villa. Et en fait, il se mit à fixer le commissaire en plissant les paupières. Mais peut-être Pellegrino pensa-t-il que les deux flics en avaient parlé avant, quand Fazio avait été appelé au-dehors, et il ne s'étonna pas de la question.

— Elle est pas à moi. Elle est à mon neveu, fils d'un de mes frères. Il porte le même prénom que moi.

— Ah ! fit Montalbano en jouant la surprise. J'ai compris, votre neveu, c'est celui qui était employé au « Roi Midas », pas vrai ?

— Oh que si, monsieur, c'est lui.

— Excusez-moi encore, mais pourquoi la plainte, c'est vous qui êtes venu la faire et pas votre neveu qui est le propriétaire ?

— M. Pellegrino a une procuration, intervint Fazio.

— Peut-être que votre neveu besogne trop et ne peut pas surveiller...

— Non, fit l'homme. Les choses se sont pas passées comme vous dites. Y a un mois, le matin de la veille du jour où devait arriver ce cornard de comptable Gargano...

— À vous aussi, il a piqué des sous ?

— Oh que si, monsieur, tout ce que j'avais. Le matin de la veille, mon neveu s'apprésenta à Montereale et me dit que Gargano lui avait téléphoné en lui ordonnant d'aller en Allemagne pour affaires. Il avait un avion qui partait de Palerme à quatre heures de l'après-midi. Mon neveu me dit qu'il resterait

parti minimum un mois et il me donna la charge de veiller à la construction. Il devrait revenir d'ici quelques jours.

— Donc, si j'ai besoin de lui parler, je ne le trouverai pas à Vigàta ?

— Oh que non.

— Et vous avez une adresse, un téléphone de votre neveu en Allemagne ?

— Vous galéjez ?

Cinq

Mais comment se faisait-il que depuis que feu le géomètre Garzullo était entré, revorber à la main, dans l'agence vigataise du « Roi Midas », en menaçant d'un massacre, comment se faisait-il que Montalbano ne pouvait pas bouger sans tomber sur quelque chose qui regardait, de près ou de loin, le comptable Gargano disparu ? Tandis que le commissaire était occupé à pinser à cette succession de coïncidences qu'on trouvait soit dans un polar de deuxième ordre, soit dans la plus triste réalité quotidienne, Fazio entra.

— À vos ordres, *dottore*. Mais avant, vous m'expliquerez bien une chose. Comment vous faisiez à savoir où est la villa de Pellegrino ? Je ne vous l'ai pas dit. Vous me racontez, par curiosité ?

— Non.

Fazio écarta les bras. Le commissaire décida de se mettre en sécurité ; avec Fazio, il valait mieux prendre ses précautions, ce type était un vrai flic.

— Et je sais aussi qu'ils ont cassé les vitres du rez-de-chaussée, qu'ils ont réduit en miettes Blanche-Neige et les sept nains et qu'ils ont écrit « CON » sur les quatre murs. C'est bien ça ?

— C'est bien ça. Ils ont utilisé une masse et la bombe de peinture verte qu'ils ont trouvées sur place.

— Très bien. Et maintenant, qu'est-ce que tu en penses ? Que je parle avec les corneilles ? Que j'ai une boule de cristal ? Que je fais de la magie ? demanda Montalbano en s'énervant toujours plus d'une question à l'autre.

— Oh que non. Mais ne vous énervez pas.

— Et si, que je m'énerve ! J'y suis passé ce matin tôt, de ce côté. Je voulais voir comment allait l'olivier.

— Vous l'avez trouvé en bonne santé ? demanda avec une légère ironie Fazio qui connaissait aussi bien l'arbre que le rocher du môle, les deux endroits où son supérieur se réfugiait de temps en temps.

— Il n'y est plus. Ils l'ont abattu pour faire de la place à la villa.

Fazio devint très très sérieux, comme si Montalbano lui avait communiqué la mort d'une criature qui lui était chère.

— Je comprends, murmura-t-il à mi-voix.

— Qu'est-ce que tu comprends ?

— Rin. Vous avez des ordres à me donner ?

— Oui. Étant donné que nous avons su que Giacomo Pellegrino se fait un petit séjour en Allemagne, je voudrais que tu me trouves l'adresse de Mlle ou Mme Michela Manganaro qui faisait l'employée de Gargano.

— D'ici une minute je vous la porte. Vous voulez qu'avant je passe chez Brucale et que je vous achète une chemise neuve ?

— Oui, merci, achète-m'en trois, tant que t'y es. Mais comment t'as fait à deviner qu'il me manque des chemises ? Maintenant, c'est toi qui parles avec les corneilles ou qui fais de la magie !

— Pas besoin de parler avec les corneilles, *dottore*. Vosseigneurie ce matin a pas changé de chemise, et en fait, vous auriez dû le faire parce que vous avez un poignet tout taché de peinture qu'est sèche maintenant. De la peinture verte, souligna-t-il avec un petit sourire, avant de sortir.

Mlle Michela Manganaro habitait avec ses parents dans une HLM de dix étages du côté du cimetière. Montalbano préféra ne pas prévenir de son arrivée ni par téléphone ni même par l'interphone. Il venait à peine de garer sa voiture quand il vit sortir un homme âgé de l'immeuble.

— Excusez-moi, vous pourriez me dire à quel étage habitent les Manganaro ?

— Au cinquième et qu'ils aillent se faire mettre, bordel de merde !

— Qu'est-ce que vous avez contre les Manganaro ?

— J'ai que l'ascenseur, depuis une semaine, il n'arrive plus qu'au cinquième. Et moi, j'habite au dixième ! Et je dois me taper les étages deux fois par jour ! Toujours eu du cul, ces Manganaro ! Imaginez-vous qu'y a quèques années, ils ont même gagné le loto !

— Ils ont gagné beaucoup ?

— Pas grand-chose. Mais vous vous rendez compte, la satisfaction ?

Montalbano entra dans l'ascenseur, poussa le bouton du cinquième, l'ascenseur partit et s'arrêta au troisième. Il essaya toutes les commandes, mais l'autre ne bronchait plus. Il se tapa deux étages, en se consolant avec la pinsée que, vaille que vaille, il s'en était épargné trois.

— *Cuè ?* (Qui est-ce ?) demanda une voix de femme âgée.

— Montalbano je suis, commissaire de la Sécurité publique.

— Commissaire ? *Sicuri semo ?* (Nous en sommes sûrs ?)

— De mon côté, j'en suis sûr, que je suis commissaire.

— *E che voli da nui ?* (Et qu'est-ce vous nous voulez ?)

— Parler avec votre fille Michela. Elle est à la maison ?

— Oui, mais elle est couchée, elle avait un peu de crippe. Attendez un *mumentu*, un moment, que j'appelle mon mari.

Il s'ensuivit un hurlement qui, dans l'instant, pétrifia Montalbano.

— *Filì ! Veni ccà che c'è unu ca dici d'essiri commissario !*

« Viens là, qu'il y a un type qui dit qu'il est commissaire » : visiblement, il n'avait pas réussi à convaincre la dame.

Puis, toujours de derrière la porte fermée, la dame intima :

— Parlez-lui fort, que mon mari, il est sourd !

— *Cuè ?* demanda cette fois une voix masculine et irritée.

— Je suis un commissaire, ouvrez !

Il l'avait hurlé si fort que, tandis que la porte des Manganaro restait obstinément fermée, s'ouvrirent, en compensation, les deux autres du palier et apparurent deux spectateurs, un par porte, une minote d'une dizaine d'années en train de se bâfrer son goûter et un monsieur quinquagénaire, en tricot de corps, avec un pansement sur l'œil gauche.

— Parlez plus fort, que Manganaro, il est sourd, suggéra amicalement l'homme en tricot de corps.

Encore plus fort ? Il fit quelques exercices de ventilation des poumons, comme il en avait vu exécuter à un champion de descente en profondeur en apnée, puis, ayant emmagasiné tout l'air possible, cria :

— Police !

Il entendit que les portes de l'étage du dessus et celles du dessous s'ouvraient en même temps et que des voix inquiètes demandaient :

— *Che fu* ? Qu'est-ce qui se passa ? Qu'est-ce qui se passe ?

La porte des Manganaro s'ouvrit très très lentement et apparut un perroquet. Ce fut du moins la première 'mpression qu'eut le commissaire. Nez jaune et très long, pommettes violettes, yeux grands et noirs, quatre poils rouges ébouriffés sur le crâne, chemise verte brillante.

— Entrez, murmura le perroquet. Mais allez-y doucement parce que ma fille, elle dort, étant donné qu'elle se sent pas bien.

Il le fit pénétrer dans un salon incongrûment suédois. Sur un perchoir se tenait le frère jumeau de M. Manganaro qui avait au moins l'honnêteté de rester oiseau et de ne pas se faire passer pour un homme. La femme de Manganaro, une espèce de moineau qui se serait pris un coup de fusil par erreur ou par méchanceté, traînait la jambe gauche. Elle arriva en portant à grand-peine un minuscule plateau sur lequel était posée une petite tasse à café.

— Il est déjà sucré, dit-elle en s'asseyant à son aise sur le divan.

Manifestement, la curiosité la dévorait vive. Elle ne devait pas avoir souvent l'occasion de se distraire, et maintenant, elle s'apprêtait à en profiter bien à fond.

« À ce point-là, pinsa Montalbano, quel oiseau de fille sera sorti du croisement entre un perroquet et un moineau ? »

— À Michela, je l'avertis. Elle se lève et elle va pas tarder à venir, gazouilla le moineau.

« Mais où est-ce qu'elle est allée chercher cette voix qu'elle avait quand elle a appelé son mari ? » se demanda le commissaire. Et il se souvint d'avoir lu dans un livre de voyages qu'il existe des oiseaux minuscules capables de pousser un cri

semblable au hululement d'une sirène. La petite dame devait appartenir à cette espèce.

Le café était si sucré qu'au commissaire la bouche s'empâta. Le premier à parler fut le perroquet, celui déguisé en homme.

— Moi, je le sais pourquoi vous voulez parler à *mè* fille. À cause de ce granissime cornard de comptable Gargano. C'est pas ça ?

— Si, cria Montalbano. Vous aussi, vous avez été victime de l'escroquerie de...

— Tè ! s'exclama l'homme en posant avec violence la main gauche sur l'avant-bras droit tendu en avant.

— Filì ! le réprimanda la femme en utilisant la deuxième voix, celle du Jugement dernier.

Les carreaux de la fenêtre firent ting ting.

— Vous croyez Filippo Manganaro crétin au point de tomber dans les pièges à cons préparés par Gargano ? Pinsez que moi, je voulais même pas que ma fille, elle s'embauche chez cet escroc !

— Vous, à Gargano, vous le connaissiez déjà ?

— Non. Y avait pas besoin, passque les banques, les banquiers, ceux de la Bourse, tous ceux-là en somme qui s'occupent d'argent, ils peuvent être que des escrocs. Par la force des choses, mon bon monsieur. Et si vous voulez, je vous l'explique. Vous, par hasard, vous avez jamais lu un livre qui s'appelle *Le Capital*, de Marx ?

— Quelques passages, dit Montalbano. Vous êtes communiste ?

— Vas-y, Turì !

Le commissaire, qui n'avait pas compris la réponse, le regarda, abasourdi. Et puis, qui était ce Turiddru ? Il le sut un instant plus tard, quand le jumeau, le vrai perroquet, qui de son nom s'appelait évidemment Turiddru, s'éclaircit la voix et attaqua *l'Internationale*. Il la chantait vraiment bien et Montalbano sentit monter en lui une vague de nostalgie. Il allait féliciter l'instructeur quand sur le pas de la porte, apparut Michela. À la voir, Montalbano en resta bouche bée. À tout, il s'attendait, sauf à cette petite plutôt grande, brune avec les yeux violets, le nez un peu rougi à cause de la « crippe », belle et pleine de vie, avec une jupe courte qui s'arrêtait à la moitié des

cuisses pleines dans la juste mesure et un chemisier blanc qui contenait à grand-peine des nichons que n'emprisonnait aucun soutien-gorge. Une pensée rapide et maligne, comme l'éclair d'une vipère dans l'herbe, lui traversa la coucourde. À tous les coups, le beau Gargano, avec une jeunesse comme celle-là, il avait trempé le biscuit, ou au moins essayé...

— Me voici, à votre disposition.

À sa disposition ? Elle l'avait dit d'une voix basse et un peu rauque, à la Marlène Dietrich qu'à Montalbano, elle lui fit tellement bouillir le sang qu'il dut se retenir de faire cocorico comme le professeur de *l'Ange bleu*. La petite s'assit en se tirant le bord de la jupe au maximum vers le genou, l'air digne, le regard baissé, une main sur une jambe, l'autre sur le bras du fauteuil. Pose de brave fille de famille sérieuse, travailleuse et honnête. Le commissaire récupéra l'usage de la parole.

— Je suis désolé de vous avoir fait lever.

— Ne vous inquiétez pas pour ça.

— Je suis ici pour vous demander des renseignements sur le comptable Gargano et l'agence où vous travailliez.

— Faites donc. Mais je vous préviens que j'ai déjà été interrogée par quelqu'un de votre commissariat. Le *dottor* Augello, il me semble. Mais, je vous le dis franchement, il m'a semblé plus intéressé par autre chose.

— Par autre chose ?

Et tandis qu'il posait la question, il le regrettait. Il avait compris. Et il s'areprésenta la scène : Mimì qui lui posait question sur question et pendant ce temps, ses yeux lui ôtaient avec délicatesse le chemisier, le soutien-gorge – si ce jour-là elle en portait –, la jupe, la culotte. Tu parles si Mimì aurait réussi à résister devant une *billizza*, une beauté pareille ! Et il pensa à la future mariée, à Beatrice, la malheureuse, qu'est-ce qu'elle allait devoir avaler comme couleuvres ! La petite ne répondit pas à la question, elle comprit que le commissaire avait compris. Et elle sourit, ou plutôt, laissa imaginer un sourire, étant donné qu'elle gardait la tête basse comme il convient devant un étranger. Le perroquet et le moineau observaient avec satisfaction leur enfant.

À ce point, la jeune fille leva ses yeux violets et regarda le commissaire comme en attente de ses demandes. En réalité, elle lui dit clairement, sans user de mots :

« Ne perds pas ton temps ici. Je ne peux pas parler. Attends-moi en bas. »

« Message reçu », dirent les yeux de Montalbano.

Le commissaire décida de ne pas perdre davantage de temps. Il feignit l'étonnement et l'embarras.

— Vraiment, vous avez déjà été interrogée ? Et tout a été enregistré sur procès-verbal ?

— Bien sûr.

— Et comment se fait-il que je n'aie rien trouvé ?

— Bah ! Demandez-le au *dottor* Augello qui, en plus d'être un vaniteux, ces derniers jours a la tête occupée parce qu'il doit se marier.

Et la lumière fut. Ce qui l'avait éclairé, c'était ce « vaniteux » qui, en présence de parents à l'ancienne, remplaçait certainement la parole « connard », beaucoup plus prégnante, comme écrivaient autrefois les critiques littéraires. Tandis que la certitude absolue était arrivée aussitôt après : la petite avait sûrement accordé ses faveurs – comme on dirait en présence de parents à l'ancienne –, et Mimì, après s'être accouplée à elle, l'avait renvoyée en lui révélant qu'il était fiancé et près de se marier.

Il se leva. Tout le monde se leva.

— Je suis vraiment navré, assura-t-il.

Tout le monde se montra compréhensif.

— Ce sont des choses qui arrivent, dit le perroquet.

Une petite procession se forma. La jeune fille en tête, le commissaire derrière, puis le père et en queue la mère. En observant le mouvement ondulant qui le précédait, Montalbano adressa une pînée jaune d'envie à Mimì. La porte ouverte, la petite lui tendit la main.

— Enchantée de vous avoir rencontré, dit-elle avec la bouche et, avec les yeux, « Attends-moi. »

Il attendit un peu plus d'une demi-heure, le temps indispensable pour que Michela se pomponne comme il se

devait, faisant disparaître la rougeur de son petit nez. Montalbano la vit apparaître à la porte de l'immeuble et regarder autour d'elle, il donna un léger coup de klaxon et ouvrit la portière. La petite se dirigea vers la voiture d'un air indifférent, à pas lents, mais arrivée à la hauteur de la portière, très vite, elle monta, ferma, dit :

— On s'en va.

Montalbano qui, en cet instant, avait eu l'occasion de constater que Michela s'était oublié de mettre le soutien-gorge, passa une vitesse et partit.

— J'ai dû mener une bataille, mes parents ne voulaient pas me laisser sortir, ils craignaient une rechute, dit la jeunette, puis elle demanda : Où est-ce qu'on se met pour parler ?

— Vous voulez qu'on aille au commissariat ?

— Et si je rencontre ce connard ?

Et ainsi, les pires – et les meilleurs – soupçons de Montalbano furent confirmés d'un seul coup.

— Et puis j'aime pas le commissariat, comme endroit, ajouta Michela.

— Dans un bar ?

— Vous plaisantez ? Les gens déparlent déjà trop de moi. Même si, avec vous, il n'y a pas de danger.

— Pourquoi ?

— Parce que vous pourriez être mon père.

Un coup de poignard eût été préférable. La voiture fit une légère embardée.

— Touché et coulé, commenta la petite. C'est un système qui fonctionne souvent pour désarçonner les vieux entrepreneurs. Mais ça dépend comme on le dit.

Et elle répéta d'une voix plus basse et plus rauque :

— Vous pourriez être mon père.

Elle réussissait à mettre dans sa voix toute la saveur de l'interdit, de l'inceste.

Montalbano ne put éviter de se la voir à côté de lui, nue, sur le lit, transpirante et haletante. Cette fille était dangereuse, pas seulement belle, mais aussi salope.

— Alors, où on va ? demanda-t-il, autoritaire.

— Où habitez-vous ?

Au secours, *Signuri*, Seigneur ! Ça serait comme de s'emmener à la maison une bombe allumée.

— Chez moi, il y a du monde.

— Marié ?

— Non. Bon, vous vous décidez ?

— Peut-être que j'ai trouvé, avançà Michela. Prenez la deuxième à droite.

Le commissaire s'exécuta. C'était une de ces rares routes qui sont encore en mesure de te dire où elles vont : en pleine campagne. Et elles te le disent avec les maisons qui deviennent toujours plus petites jusqu'à se transformer peu à peu en dés avec un petit peu de vert autour, avec les poteaux de l'électricité et du téléphone qui soudain se déclarent non alignés, avec la chaussée qui commence à céder le pas à l'herbe. Puis même les dés blancs disparaissent.

— Je dois continuer ?

— Oui. D'ici peu, vous verrez à gauche une draille, mais elle est bien tenue, ne vous inquiétez pas pour votre voiture.

Montalbano la prit et au bout de quelques instants, se retrouva au milieu d'une espèce de bois épais d'araucarias et de touffes d'herbes sauvages.

— Aujourd'hui, il n'y a personne, dit la petite, parce qu'on est en semaine. Mais vous devriez voir le trafic le samedi et le dimanche !

— Vous y venez souvent ?

— Quand ça arrive.

Montalbano baissa la glace et prit le paquet de cigarettes.

— Ça vous dérange...

— Non. Donnez-m'en une à moi aussi.

Ils fumèrent en silence. Arrivé à la moitié de sa cigarette, le commissaire attaqua.

— Donc, je voudrais comprendre quelque chose de plus sur comment fonctionnait le système inventé par Gargano.

— Posez-moi des questions précises.

— Où est-ce que vous gardiez l'argent que Gargano raflait ?

— Bon, certaines fois, c'était Gargano qui arrivait avec les chèques et alors, soit Mariastella, soit Giacomo, soit moi, on les déposait à la filiale de la Cassa di Credito d'ici. On faisait la

même chose si le client se présentait à l'agence. Depuis un certain temps, Gargano se faisait créditer les sommes à sa banque de Bologne. Il paraît qu'elles allaient finir en Suisse et au Liechtenstein, je ne sais pas.

— Pourquoi ?

— Quelle question ! Parce que Gargano devait les faire fructifier avec ses spéculations. C'est du moins ce que nous pensions.

— Et maintenant, en fait, qu'est-ce que vous pensez ?

— Qu'il accumulait le pognon à l'étranger pour baiser tout le monde quand ce serait le moment.

— Vous aussi, vous avez été...

— Baisée ? Non, je ne lui ai même pas confié une lire. Même si j'avais voulu, je n'aurais pas pu. Vous avez fait la connaissance de papa, non ? Mais il nous a volé deux mois de salaire.

— Écoutez, vous me permettez une question personnelle ?

— Mais je vous en prie !

— Gargano a essayé de coucher avec vous ?

Le rire de Michela explosa, subit et irrépressible, le violet de ses yeux s'éclaircit, ils étincelaient de larmes. Montalbano la laissa se soulager, en se demandant ce qu'il y avait de si comique dans sa question. Michela se reprit.

— Officiellement, il me faisait la cour. Et aussi à la pauvre Mariastella, il la faisait. Mariastella était très jalouse de moi. Vous savez, les fleurs, les chocolats... Mais si moi, un jour, je lui avais dit que j'étais prête à coucher avec lui, vous savez ce qui se serait passé ?

— Non. Dites-le-moi, vous.

— Il se serait évanoui. Gargano était gay.

Six

Le commissaire écarquilla les yeux. C'était une idée qui ne lui serait même pas passée par l'antichambre de la coucourde. Mais, une fois surmontée la surprise initiale, il y réfléchit : le fait que Gargano fût homosexuel avait-il une importance dans le cadre de l'enquête ? Peut-être que oui et peut-être que non, mais Mimì ne lui en avait pas parlé.

— Vous en êtes sûre ? C'est lui qui vous l'a dit ?

— J'en suis plus que sûre, mais lui ne m'en a pas dit mot. On s'est compris au vol, au premier coup d'œil.

— Vous avez signalé ce... cette circonstance, ou plutôt cette impression au *dottor* Augello ?

— Augello me posait des questions avec la bouche, mais il me demandait autre chose avec les yeux. Sincèrement, je ne le sais pas si je lui en ai parlé, à ce con.

— Excusez-moi, mais pourquoi est-ce que vous en voulez tant à Augello ?

— Vous voyez, commissaire, moi, avec Augello, j'y suis allée parce qu'il me plaisait. Mais lui, avant que je m'en aille, nu, une serviette sur la zézette, il me communiqua qu'il était fiancé et qu'il allait se marier sous peu. Mais est-ce qu'on lui avait demandé quelque chose ? C'était tellement minable que j'ai regretté d'avoir été avec lui, c'est tout. Je voudrais l'oublier.

— Mlle Cosen tino était au courant que Gargano...

— Écoutez, commissaire, si Gargano à l'improviste s'était transformé en un monstre horrible, je ne sais pas, en cloporte de Kafka, elle serait restée en adoration devant lui, perdue dans son délire amoureux sans s'apercevoir de rien. Et puis je crois que la pauvre Mariastella ne serait pas capable de distinguer un poulet d'une poule.

Elle n'en finirait jamais de le surprendre, Michela Mangano. Maintenant, elle sortait *La Métamorphose* de Kafka ?

— Vous aimez ?

— Qui, Mariastella ?

— Non. Kafka.

— J'ai tout lu, du *Procès* aux *Lettres à Milena*. On est là pour parler de littérature ?

Montalbano encaissa.

— Et Giacomo Pellegrino ?

— Bien sûr, Giacomo aussi avait compris tout de suite, peut-être un peu avant moi. Parce que Giacomo en est lui aussi. Et, avant que vous me le demandiez, je vous dirai que de ça non plus, je n'ai pas parlé à Augello.

Lui aussi ? Il avait bien compris ? Il voulut une confirmation.

— Lui aussi ? demanda-t-il.

Et il lui vint une intonation de personnage de film comique sicilien, entre stupeur et gêne, dont il eut vergogne, parce qu'elle était très loin de ses intentions.

— Lui aussi, répondit Michela sans aucune intonation.

— On pourrait avancer l'hypothèse, commença Montalbano précautionneusement comme s'il marchait sur un terrain parsemé de mines antipersonnel, mais il s'agit d'une simple hypothèse, je tiens à le souligner, qu'entre Giacomo et Gargano soient intervenus des rapports que nous pourrions définir plutôt...

La petite écarquilla ses très beaux yeux violets.

— Pourquoi vous vous mettez à parler comme ça ?

— Excusez-moi, dit le commissaire, je suis égaré. Je voulais dire...

— J'ai très bien compris ce que vous vouliez dire. Et la réponse est : peut-être que oui, peut-être que non.

— Ça aussi vous l'avez lu ?

— Non. D'Annunzio, je n'aime pas. Mais si je devais avancer une hypothèse, comme vous dites, je serais plus pour le oui que pour le non.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer ?

— L'histoire entre eux deux, d'après moi, a commencé presque tout de suite. Quelquefois, ils se mettaient à part, ils parlaient à voix basse...

— Mais ça ne veut rien dire ! Ils pouvaient très bien parler d'affaires.

— En se regardant dans les yeux comme ils se regardaient ? Et puis il y avait les jours avec et les jours sans.

— Je n'ai pas compris.

— Vous savez bien, c'est typique des amoureux. Si leur dernière rencontre s'est bien passée, alors quand ils se revoient, ils sont tout sourires, attouchements... mais si ça s'est mal passé, s'il y a eu une dispute, alors tombe une espèce de glaciation, ils évitent le contact, le regard. Gargano, quand il venait à Vigàta, séjournait au moins une semaine et il y avait donc tout le temps pour les jours avec et les jours sans... Difficile de ne pas s'en apercevoir.

— Vous avez une idée d'où ils pouvaient se rencontrer ?

— Non. Gargano était un homme réservé. Et Giacomo aussi, il ne rigolait pas, côté réserves.

— Écoutez, depuis la disparition de Gargano, vous n'avez plus jamais eu de nouvelles de Giacomo ? Il vous a écrit, téléphoné, il s'est manifesté d'une manière ou d'une autre ?

— Ça, c'est pas à moi, c'est à Mariastella qu'il faut le demander, c'est la seule qui est restée au bureau. Moi, je ne me suis plus montrée dès que j'ai compris qu'un client furieux pouvait s'en prendre à moi. Giacomo a été le plus malin, parce que le matin où Gargano n'est pas venu, il ne s'est pas présenté lui non plus. Visiblement, il avait deviné, lui aussi.

— Deviné quoi ?

— Que Gargano s'était piqué le fric. Commissaire, Giacomo était le seul de nous qui comprenait quelque chose aux affaires de Gargano. Visiblement, la veille, il est passé à la banque et on lui a dit que le transfert de fonds de Bologne à Vigàta n'avait pas été exécuté. Et alors, il a dû penser qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond et il ne s'est pas montré. Du moins, c'est ce que j'ai pensé.

— Et vous vous êtes trompée, parce que Giacomo, il est parti en Allemagne.

— Vraiment ? demanda la petite, sincèrement étonnée. Et pour quoi faire ?

— En mission pour Gargano. Un séjour d'un mois au moins. Il devait faire avancer certaines affaires.

— Mais qui vous l'a dit ?

— L'oncle de Giacomo, celui qui veille sur la construction de la villa.

— Quelle villa ? le reprit Michela, complètement perdue.

— Vous ne savez pas que Giacomo s'est fait construire une villa entre Vigàta et Montelusa ?

— Qu'est-ce que vous me racontez ? Giacomo vivait avec les deux millions deux cent mille liras de son salaire ! Je le sais avec certitude !

— Mais peut-être que ses parents...

— Ses parents sont de Vizzini et ils survivent en mangeant la chicorée de leur jardin. Écoutez, commissaire, dans cette histoire que vous m'avez racontée, pour moi, il n'y a rien qui tient. C'est vrai que Gargano, de temps en temps, il expédiait Giacomo pour résoudre des situations, mais il s'agissait de questions de peu d'importance et toujours de nos agences de province. Je ne crois pas qu'il l'aurait envoyé en Allemagne pour des affaires importantes. J'ai dit que Giacomo s'y entendait plus que nous, mais il n'était certes pas à la hauteur pour manœuvrer à un niveau international. Il n'a ni l'âge...

— Quel âge ? l'interrompt Montalbano.

— Vingt-cinq ans – Ni l'expérience. Non, je suis convaincue qu'il a sorti cette excuse à son oncle parce qu'il voulait disparaître quelque temps. Il n'aurait pas réussi à supporter les clients fous de rage.

— Et il reste caché un mois entier ?

— Bah, je ne sais pas quoi penser, dit Michela. Donnez-moi une cigarette.

Montalbano la lui offrit, elle l'alluma. La petite se la fuma à brèves bouffées, sans rouvrir la bouche. Montalbano, non plus, n'avait pas envie de parler, il laissait sa coucourde travailler en roue libre.

Quand elle eut fini de fumer, Michela dit, de sa voix de Marlène – ou de Garbo doublée ? :

— Il m'est venu un mal de tête.

Elle tenta de baisser la glace, mais n'y parvint pas.

— Laissez-moi faire, dit Montalbano. De temps en temps, elle se bloque.

Il se pencha vers la petite et comprit trop tard son erreur.

D'un coup, Michela lui mit les bras autour du cou. Montalbano ouvrit la bouche, étonné. Et ce fut la seconde erreur. La bouche de Michela s'empara de l'autre entrouverte, entama une espèce de consciencieuse exploration de la langue. Un instant, Montalbano céda, puis se reprit et opéra une douloureuse opération de décollage.

— Sage, murmura-t-il.

— Oui, papa, dit Michela, une lueur amusée au fond de ses yeux violets.

Il mit le contact, passa une vitesse, partit.

Mais ce « sage » de Montalbano ne s'adressait pas à la petite. Il était adressé à cette partie de son corps qui, sollicitée, non content d'avoir promptement répondu, avait même entonné d'une voix aiguë un hymne patriotique : « Les tombes s'ouvrent, les morts se dressent... »

— Maria très sainte, *dottori* ! Maria, qué granissime frousse que je me pris ! J'atremble encore, *dottori* ! Regardez ma main. Vous voyez comme elle atremble ?

— Je vois. Mais qu'est-ce qui fut ?

— M. le Quisteur téléphona pirsonnellement en pirsonne et me demanda de vosseigneurie. Moi, j'y arépondis que vosseigneurie était momintanément assente et que dès que de l'instant vous seriez d'aretour, je vous y dirais que lui il voulait vous parler avec vous. Mais lui, à va savoir M. le Quisteur, il me demanda qui était le supérieur ingrat.

— En grade, Catarè.

— Ce qui est, est, *dottori*, il suffit que vous m'accompreniez. Alors, je lui dis que le *dottori* Augello était qu'il était très proximativement épousé et qu'il était en congié. Et vous le sachez ce qu'il m'arépondit, M. le Quisteur ? « Je m'en fous ! » Exactement exactement comme ça, *dottori* ! Alors, moi, j'y dis, étant donné que Fazio aussi était sorti, qu'il y avait personne

d'ingrat. Et alors, lui il me demanda comme je m'appelais et moi je lui dis Catarella. Et alors, lui il me fit : « Écoutez, Santarella », et alors, moi je me permissionnai de le corriger et je lui dis : « Catarella, je m'appelle. » Et vous savez ce qu'il m'arépondit, M. le Quisteur ? « Je m'en fous, comment tu t'appelles. » Exactement comme ça. Complètement perdu de la tête, il était !

— Catarè, comme ça, on en a pour jusqu'à ce soir. Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il me dit d'y dire à vosseigneurie que vosseigneurie a vingt-quatre heures de temps pour y donner cette riponse que vosseigneurie savez.

Le lendemain, si la poste le permettait, M. le Quisteur recevrait la lettre pseudo-anonyme et se calmerait.

— Il y a d'autres nouveautés ?

— Rin de rin, *dottori*.

— Où sont les autres ?

— Fazio est via Lincoln, qu'y eut une bagarre, Gallo au magasin de Schicchitano, qu'y eut un petit branquage...

— Un petit braquage ? Dans quel sens, petit ?

— Dans le sens que le branqueur, c'était un minot de treize ans avec un vrai revorber gros comme mon bras. Galluzzo, lui il est où que ce matin, ils ont trouvé une bombe qu'a pas bombé, Imbro et Gramalia, eux, ils sont...

— D'accord, d'accord, dit Montalbano. C'est toi qui as raison, Catarè, rien de nouveau sur le front occidental.

Et il s'en alla dans son bureau tandis que Catarella commençait à se toucher la tête d'un air perplexe.

— Où c'est qu'il est le front accidentel, *dottori* ? C'est le mien ?

Sur le bureau du commissaire, Fazio avait laissé un mètre et demi de papiers à signer avec par-dessus un feuillet : très urgent. Montalbano jura, il savait qu'il n'y couperait pas.

Quand il fut assis à la table habituelle de la trattoria San Calogero, le propriétaire, Calogero, s'approcha avec un air de conspirateur.

— *Dottore, nunnatu aiu*⁵.

— Mais ce n'est pas interdit de les pêcher ?

— Oh que si, mais de temps en temps, on nous permet d'en prendre une cagette par barque.

— Alors pourquoi tu me dis comme ça qu'on dirait une conjuration ?

— Passque tout le monde en veut et moi j'en ai pas assez.

— Mais comme tu les fais ? À la *lumìa* (au citron) ?

— Oh que non, *dottore*. La mort du *nunnatu*, c'est en boulettes frites.

Il attendit un moment, cela valait la peine. Les petites boulettes, moelleuses, croquantes, étaient constellées de centaines de pointes noires : les petits yeux des minuscules poissons à peine nés. Montalbano se les mangea comme un mets sacré, conscient pourtant qu'il s'engloutissait quelque chose comme un massacre, une extermination. Pour s'autopunir, il ne voulut rien manger d'autre. À peine hors de la trattoria, se pointa, comme il lui arrivait de temps en temps, la voix, très fastidieuse, de sa conscience.

— Pour t'autopunir, tu as dit ? Mais qu'est-ce que t'es hypocrite, Montalbà ! Ce serait pas plutôt passque t'as peur de t'alourdir la digestion ? Tu le sais, combien de boulettes tu t'es envoyé ? Dix-huit !

Pour une raison ou pour une autre, il s'en alla sur le port et marcha jusque sous le phare et se remplit les poumons d'air marin.

— Fazio, d'après toi, il y a combien de manières d'arriver en Sicile du continent ?

— *Dottore*, les voilà. En voiture, en train, en bateau, en avion. Ou à pied, si on veut.

— Fazio, j'aime pas quand tu te mets à faire de l'esprit.

⁵ « J'ai des *neonati* » ; il s'agit de minuscules alevins dont la pêche est en principe interdite, mais dont on fait un régal ci-après évoqué. Pour la recette exacte, voir Serge Quadrupani et Maruzza Loria, *À table avec Yasmina*, sur la cuisine arabo-sicilienne, Ed. Agnès Viénot/Noesis. (N.d.T.)

— Mais j'ai pas fait de l'esprit. *Mè patre*, mon père, la dernière guerre, il se la fit à pied de Bolzano jusqu'à Palerme.

— On l'a quelque part, l'immatriculation de la voiture de Gargano ?

Fazio lui jeta un regard surpris.

— Cette affaire, c'est pas le *dottor* Augello qui s'en occupe ?

— Et maintenant, c'est moi. T'as quelque chose contre ?

— Et pourquoi, je devrais ? Maintenant, je vais voir dans les papiers du *dottor* Augello. Plutôt, je vais lui téléphoner. Si lui, il vient à savoir que j'ai fouiné dans ses affaires, il est capable de me flinguer. Ces papiers, là, vous me les avez signés ? Oui ? Alors, je me les prends et je vous en porte d'autres.

— Si tu me portes encore des papiers à signer, je te les fais avaler, une feuille après l'autre.

Sur le seuil, les vras chargés de dossiers, Fazio s'arrêta, se tourna :

— *Dottore*, si vous permettez, tout ça, c'est du temps perdu, avec Gargano. Vous voulez savoir comment je vois les choses ?

— Non, mais si tu peux vraiment pas t'en passer, parle !

— Sainte Marie, qu'est-ce que vous êtes mal aimable, aujourd'hui ! Qu'est-ce qu'y a, c'est le manger qui vous est resté sur l'estomac ?

Et il sortit, 'ndigné, sans révéler le fond de sa pensée sur Gargano. Il ne se passa pas cinq minutes que la porte battit contre le mur, un bout de crépi tomba à terre. Catarella apparut, les vras chargés d'un mètre et demi de documents, qu'on voyait pas sa tête.

— Excusez-moi pardon, *dottori*, je dus ouvrir avec les pieds, passque les vras, ils sont occupés.

— Arrête-toi là !

Catarella s'immobilisa.

— C'est quoi ?

— Des papiers à signer, *dottori*. Fazio me les donna juste là à l'instant de maintenant.

— Je compte jusqu'à trois. Si tu disparaissais pas, je tire.

Catarella obéit en reculant et en gémissant de terreur. Une petite vengeance de Fazio qui s'était vexé.

Une bonne demi-heure passa sans que Fazio se manifeste. Après la vengeance, il était passé au sabotage ?

— Fazio !

Il arriva avec une tête bien bien sérieuse.

— À vos ordres, *dottore*.

— Ça t'est pas encore passé ? Tu l'as pris si mal ?

— Qu'est-ce que j'aurais pris si mal ?

— Que je ne t'aie pas fait dire comment tu voyais les choses. C'est bon, dis-le-moi.

— Je ne veux plus vous le dire.

Commissariat de Sécurité publique de Vigàta ou École maternelle Maria Montessori ? S'il lui donnait un coquillage rouge ou un bouton avec trois trous, Fazio parlerait, en échange ? Mieux valait continuer.

— Alors, ce numéro d'immatriculation ?

— Je ne trouve pas le *dottor* Augello, il répond même pas sur son portable.

— Regarde dans ses papiers.

— Vous m'y autorisez ?

— Je t'y autorise. Vas-y.

— Pas besoin d'y aller. Dans la poche, je l'ai.

Il sortit un bout de papier, le tendit à Montalbano qui ne le prit pas.

— Comment tu l'as eu ?

— En regardant dans les papiers du *dottor* Augello.

À Montalbano, il lui vint une envie de lui flanquer des torgnoles. Quand il s'y mettait, Fazio était capable de faire venir les nerfs à un invertébré.

— Maintenant, retourne regarder dans les papiers d'Augello, je veux savoir quel jour exactement, ils attendaient la venue de Gargano.

— Gargano devait être là le premier septembre, dit immédiatement Fazio. Il y avait les intérêts à payer, à neuf heures du matin, il y avait déjà une vingtaine de personnes qui l'attendaient.

Montalbano comprit que, durant la demi-heure où il avait disparu, Fazio s'était immergé dans la lecture des dossiers

d'Augello. C'était un flic authentique, maintenant, il savait tout de l'affaire.

— Mais pourquoi ils faisaient la queue ? Il payait en liquide ?

— Oh que non, *dottore*. Avec des chèques, des bons, des virements. Ceux qui faisaient la queue, c'étaient des vieux retraités, prendre le chèque des mains de Gargano, ça leur faisait plaisir.

— Aujourd'hui, on est le cinq octobre. Donc, on n'en a plus de nouvelles depuis trente-cinq jours.

— Oh que non, *dottore*. L'employée de Bologne a dit que la dernière fois qu'elle l'a vu, c'était le vingt-huit août. À cette occasion, Gargano lui a dit que le lendemain, c'est-à-dire le vingt-neuf, il allait partir pour venir ici. Étant donné que le mois a trente et un jours, le comptable Gargano a disparu depuis trente-huit jours.

Le commissaire regarda sa montre, prit le téléphone, composa un numéro :

— Allô ?

Mariastella Cosentino, dans le bureau désert, avait répondu à la première sonnerie, d'une voix pleine d'espérance. Elle rêvait sûrement qu'un jour, le téléphone sonnerait et que de l'autre bout du fil, arriverait la voix chaude, séductrice, de son chef bien-aimé.

— Montalbano, je suis.

— Ah.

La déception de la jeune fille se matérialisa, passa dans le fil, le parcourut tout entier, se glissa dans l'oreille du commissaire sous forme d'une fastidieuse démangeaison.

— Je voudrais une information, mademoiselle. Quand le comptable venait à Vigàta, comment arrivait-il ?

— En voiture. La sienne.

— Je m'explique mieux. Il se faisait la route de Bologne jusqu'ici ?

— Non, absolument pas. Je lui ai toujours pris les billets du retour. Il embarquait la voiture sur le ferry Palerme-Naples et je prenais pour lui une cabine pour une personne.

Il remercia, raccrocha, fixa Fazio.

— Maintenant, je t'explique ce que tu dois faire.

Sept

À peine eut-il ouvert la porte de la maison qu'il comprit qu'Adelina avait dû trouver un peu de temps pour venir ranger parce que tout était en ordre, les livres dépoussiérés, le carrelage étincelant. Mais ce n'était pas la bonne, sur la table de la cuisine, il y avait un billet :

Totori, je vou zenvoi à vou zaidé ma nièce Cuncetta que c'est une petite avizée et travailleuse et qu'elle vou prai pare aussi quèque chose d'amanger moi je tourne apès doumain.

Concetta avait vidé la machine à laver et tout accroché à l'étendoir. Avec un brusque serrement du cœur, Montalbano s'aperçut que le pull que lui avait offert Livia pendouillait, réduit à la bonne taille pour un minot de dix ans. Ça avait rétréci, il n'avait pas tenu compte du fait que ce vêtement devait être lavé à une température différente du reste. La panique le gagna, il fallait le faire disparaître, tout de suite, il ne devait pas en rester trace. La seule chose à faire était de le brûler, de le réduire en cendres. Il le prit, mais le pull était encore trop humide. Que faire ? Ah, voilà : creuser une fosse profonde dans le sable et enterrer le corps du délit. Il allait agir maintenant, qu'il faisait nuit noire, comme un assassin. Il s'apprêtait à ouvrir la porte-fenêtre qui donnait sur la véranda quand le téléphone sonna.

— Allô ?

— Bonjour, mon chéri, comment ça va ?

C'était Livia. Absurdement, se sentant pris sur le fait, il poussa un petit cri, laissa tomber à terre le maudit pull et du pied tenta de le cacher sous la table.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demanda Livia.

— Rien, je me suis brûlé avec la cigarette. Tu as passé de bonnes vacances ?

— Très bonnes. J'en avais besoin. Et toi ? Du neuf ?

— Tout est comme d'habitude.

Va savoir pourquoi, ils étaient toujours un peu embarrassés, une sorte de pudeur, pour entamer la discussion.

— Comme convenu, je serai là après-demain.

« Là » ? Qu'est-ce que ça voulait dire, « là » ? Livia venait à Vigàta ? Et pourquoi ? Il en était heureux, ça, c'était sûr, mais qu'est-ce qui était « convenu » ? Il n'eut pas besoin de poser la question, Livia avait appris à le connaître.

— Naturellement, tu as oublié qu'il y a quinze jours, nous avons convenu de la date. Nous avons dit : mieux vaut deux jours avant.

— Livia, ne t'irrite pas, je t'en prie, ne perds pas patience, mais...

— Toi, la patience, tu la ferais perdre à un saint.

Oh, mon Dieu, non ! Les expressions toutes faites, non ! Faire la tournée des grands ducs, se taper la cloche, vendre la peau de l'ours, avec la variante incompréhensible de la fontaine à qui on jure de ne pas boire de son eau !

— Je t'en prie, Livia, ne parle pas comme ça !

— Excuse-moi mais, mon vieux, je parle comme toutes les personnes normales.

— Pourquoi, d'après toi, je serais anormal ?

— Laissons tomber, Salvo. Nous nous étions mis d'accord que je viendrais deux jours avant le mariage de Mimì. Ça aussi, tu l'as oublié ? Le mariage de Mimì ?

— Oui, je te l'avoue. Fazio aussi a dû me rappeler que Mimì était déjà en congé de mariage. Bizarre.

— Moi, je trouve pas ça bizarre, assura Livia d'une voix où l'on percevait la formation de bancs de glace polaires.

— Ah non, et pourquoi ?

— Parce que c'est pas que tu oublies, tu repousses. C'est autre chose.

Il comprit qu'il ne soutiendrait pas longtemps cette conversation. En plus des expressions toutes faites, des lieux communs, il était irrité par les accès de psychanalyse bon marché auxquels Livia souvent et volontiers se laissait aller. Cette psychanalyse de film américain, où comme par hasard un

type tue cinquante-deux personnes et on en vient à découvrir que la raison c'était qu'au serial killer, le papa, quand il était minot, il lui avait refusé sa confiture.

— Qu'est-ce que je repousse, d'après toi, et tes collègues Freud et Jung ?

Il entendit, à l'autre bout du fil, un rire sardonique.

— L'idée même du mariage, expliqua Livia.

Les ours polaires erraient sur la banquise de sa voix. Que faire ? Réagir mâlement et faire que ça tourne à la castagne ? Ou bien feindre la soumission, la bonne volonté, la bonne disposition d'esprit ? Il choisit, tactique, la deuxième voie.

— Tu as peut-être raison, dit-il d'une voix de repent.

Il en résulta un coup bien centré, vainqueur.

— Laissons tomber ce sujet, dit Livia, magnanime.

— Eh non ! Parlons-en plutôt, rétorqua Montalbano qui, à présent, comprenait qu'il avançait en terrain sûr.

— Maintenant ? Par téléphone ? On en parlera calmement quand je serai à Marinella.

— D'accord. N'oublie pas qu'on doit encore choisir le cadeau de noc.

— Tu parles ! s'exclama Livia en éclatant de rire.

— Tu ne veux pas lui en faire ? demanda Montalbano, ébahi.

— Mais le cadeau, je l'ai déjà acheté et envoyé ! Comme si j'allais attendre le dernier jour ! J'ai acheté une petite chose qui plaira sûrement à Mimì. Je connais ses goûts.

Et voilà, la ponctuelle pointe de jalousie, absolument irrationnelle, mais toujours prête à répondre à l'appel.

— Je le sais, que tu connais très bien les goûts de Mimì.

Il n'y pouvait rien, le coup d'estoc était parti tout seul. Un instant de silence de Livia et puis la parade.

— Crétin.

Nouvelle botte :

— Naturellement, tu as pensé aux goûts de Mimì et pas à ceux de Beatrice.

— Avec Beba, on s'est parlé et conseillé par téléphone.

Montalbano ne sut plus sur quel terrain transporter le défi.

Pourquoi les derniers temps, leurs coups de fil devenaient-ils surtout des occasions, des prétextes à disputes, à engatses. Et le

plus beau, c'est que cette animosité restait indépendante de l'intensité immuable de leurs rapports. Alors, de quoi dépendait le fait qu'au téléphone, ils se disputaient en moyenne une fois toutes les quatre phrases ? Peut-être, se dit le commissaire, était-ce un effet de l'éloignement qui, de jour en jour, devient moins supportable parce que, en vieillissant, eh bè, de temps en temps, il faut la regarder en face, la vérité, et utiliser les mots nécessaires, on sent toujours le besoin d'avoir à côté de soi la personne qui nous est la plus chère. Tandis qu'il continuait à raisonner ainsi – et le raisonnement lui plaisait parce que rassurant et banal comme les phrases des petits papiers qu'on trouve avec les crottes au chocolat Perugina –, il prit le pull sous la table, le glissa dedans un sac de plastique, rouvrit l'*armuar*, la puanteur de naphthaline le suffoqua, il recula tout en refermant d'un coup de pied, balança le paquet sur le meuble. Provisoirement, il pouvait rester là, il l'enterrerait avant l'arrivée de Livia.

Il ouvrit le réfrigérateur et n'y trouva rin de spécial, un bocal d'olives, un d'anchois et un peu de fromage. Mais il reprit courage en ouvrant le four : Concetta lui avait préparé un plat de pommes de terre assaisonnées, simplissime, qui pouvait être tout et pouvait être rin, suivant la main qui dosait l'assaisonnement et faisait interagir l'oignon avec les câpres, l'olive avec le vinaigre et le sucre, le sel avec le poivre. Au premier coup de fourchette, il se pirsuada que Concetta était une jeunesse virtuose en cuisine, digne élève de la tante Adelina. Quand il eut fini le plat abondant de pommes de terre assaisonnées, il se mit à manger le pain et le fromage non parce qu'il avait encore de l'appétit, mais par pure gloutonnerie. Il se rappela que, minot déjà, il avait toujours été gourmand et glouton, au point que son père l'appelait « *liccu cannarutu* », ce qui signifiait exactement gourmand et glouton. Le souvenir ramenait un début d'émotion auquel, vaillamment, il résista avec l'aide d'un peu de whisky sec. Il s'apprêta à aller se coucher. Mais avant, il voulait se choisir quelque chose à lire. Il resta incertain entre le dernier livre de Tabucchi et un roman de Simenon, vieux, mais qu'il n'avait jamais lu. Il tendait la main

vers Tabucchi quand le téléphone sonna. Répondre ou ne pas répondre, tel est le problème. L'imbécillité de la phrase qu'il s'était pînée lui mit la honte à un point tel qu'il décida de répondre, peut-être qu'il en découlerait pour lui de gigantesques emmerdes.

- Je te dérange, Salvo ? C'est Mimì.
- Pas du tout.
- Tu allais te coucher ?
- Beh oui.
- Tu es seul ?
- Qui veux-tu qu'il y ait ?
- Tu peux m'accorder cinq minutes ?
- Bien sûr, je t'écoute.
- Pas par téléphone.
- D'accord, viens.

Mimì ne voulait sûrement pas lui parler des histoires du service. Alors, de quoi ? Quels problèmes pouvait-il avoir ? Peut-être qu'il s'était engatsé avec Beatrice ? Il lui vint une pînée mauvaise : s'il s'agissait d'une engueulade avec la fiancée, il lui dirait de téléphoner à Livia. Livia et lui, ils s'entendaient pas à la perfection ? On sonna à la porte. Qui ça pouvait être, à cette heure ?

Mimì, c'était à exclure, parce que de Vigàta à Marinella, il fallait au moins dix minutes.

- Qui est-ce ?
- C'est moi, Mimì.

Et comment il avait fait ? Puis il comprit. Mimì, qui devait déjà se trouver dans les parages, l'avait appelé sur le portable. Il ouvrit, Augello entra, blême, abattu, souffrant.

- T'es malade ? demanda Montalbano, impressionné.
- Oui et non.
- Qu'est-ce que ça veut dire, merde, oui et non ?
- Je vais t'expliquer. Tu me donnes deux doigts de whisky sans glaçon ? demanda Augello en s'asseyant sur un siège près de la table.

Le commissaire, qui était en train de verser le whisky, se bloqua d'un coup. Mais la même n'dentique scène, Mimì et lui

ne l'avaient pas déjà jouée ? Ils n'avaient pas dit les mêmes n'identiques paroles ?

Augello s'envoya le verre d'une seule gorgée, se leva, alla se prendre un autre whisky, se rassit.

— Côté santé, ça irait, dit-il. Le problème n'est pas là.

« Le problème, en politique, en économie, dans le public et dans le privé, depuis quelque temps, n'est jamais là, pensa Montalbano. On dit : « Il y a trop de chômeurs » et le politique de service répond : « Écoutez, le problème n'est pas là. » Un mari demande à sa femme : « C'est vrai que tu m'as mis les cornes ? » Et elle répond : « Le problème n'est pas là. » Mais comme, maintenant, il s'était parfaitement rappelé le scénario, il dit à Mimì :

— Tu ne veux plus te marier.

Mimì le fixa, abasourdi.

— Qui te l'a dit ?

— Personne, mais tes yeux, ta tête, ton aspect me le disent.

— Ça n'est pas ça exactement. L'histoire est plus compliquée.

On ne pouvait pas couper à la complexité de l'affaire s'il y avait déjà que le problème n'était pas là. Qu'est-ce qui allait sortir, maintenant, que l'affaire était enterrée ou qu'il fallait poursuivre la discussion ?

— Le fait est, continua Augello, que Beba, je l'adore vraiment, que j'aime lui faire l'amour, que j'aime comment elle raisonne, comment elle parle, comment elle s'habille, comment elle cuisine...

— Mais ? demanda Montalbano, lui coupant exprès la parole.

Mimì se mettait sur une route longue et fatigante : la liste des qualités d'une bonne femme dont un homme est amoureux pouvait être innombrable comme les noms du Seigneur.

— Je me sens pas de la marier.

Montalbano ne souffla pas, il y allait sûrement y avoir une suite.

— Ou mieux, je me sens de la marier, mais...

La suite était venue, mais avait à son tour une suite.

— Certaines nuits, je compte les heures qui me séparent du mariage.

Pause tourmentée.

— D'autres nuits, au contraire, je voudrais prendre le premier avion qui passe et m'enfuir au Burkina Faso.

— Il en passe beaucoup, de ces avions pour le Burkina Faso ? s'enquit Montalbano, angélique.

Mimì se leva d'un coup, le visage empourpré.

— Je m'en vais. Je suis pas venu pour me faire foutre de ma gueule.

Montalbano le convainquit de rester, de parler. Et Mimì entama un long monologue. Le fait était, expliqua-t-il, qu'une nuit, il voulait une chose et la nuit suivante, une autre. Il se sentait coupé en deux, tantôt il avait peur d'assumer des obligations qu'il n'aurait pas su remplir, tantôt il se voyait heureux père d'au moins quatre enfants. Il n'arrivait pas à prendre une décision, il craignait de s'escamper au moment de dire oui, en laissant tout le monde en plan. Et la pôvre Beba, comment elle résisterait à un coup pareil ? Comme il était arrivé la fois précédente, ils se descendirent tout le whisky qu'il y avait à la maison. Le premier à s'écrouler fut Augello, déjà fatigué par d'autres nuits, épuisé par le monologue qui avait duré trois heures : il se leva et gagna la chambre. Montalbano pensa qu'il était allé aux toilettes. Il se trompait, Mimì s'était jeté en travers du lit et ronflait comme un sonneur. Le commissaire jura, le maudit, s'étendit sur le divan et peu à peu, s'endormit.

Il s'aréveilla avec le mal de tête, passque quéqu'un chantait dans la salle de bains. Et qui ça pouvait être ? D'un coup, la mémoire lui revint. Il se leva, tout endolori à cause de l'inconfort où il avait dormi, courut vers la salle de bains : Mimì se prenait la douche en inondant par terre. Que faire ? L'abattre d'un coup à la nuque ? Il alla sous la véranda, la journée était potable. Il revint à la cuisine, se prépara le café, s'en prit une tasse. Mimì fit son apparition, rasé, très fais, souriant.

— Y en a aussi *pi mia*, pour moi ?

Montalbano ne répondit pas, il ne savait pas ce qui risquait de sortir de sa bouche s'il l'ouvrait. Augello se remplit à moitié sa tasse de sucre et au commissaire, il vint une envie de vomir, ce type-là, c'est pas du café qu'il buvait, c'était de la confiture.

Le café ou ce qui en tenait lieu une fois avalé, Mimì le fixa d'un air sérieux.

— Je te prie d'oublier ce que je t'ai dit cette nuit. Je suis plus que jamais décidé à me marier Beba. Ce sont des conneries passagères qui de temps en temps me viennent à l'esprit.

— *Augùri efigli màscoli*, félicitations et que ce soit des garçons, murmura Montalbano, le regard torve.

Et tandis qu'Augello s'en allait, il ajouta, cette fois d'une voix claire :

— Et tous mes compliments.

Mimì se retourna lentement, sur ses gardes ; le ton du commissaire avait été volontairement insistant.

— Compliments pour quoi ?

— Pour la manière dont tu as travaillé sur Gargano. Tu as fait un truc plein de trous.

— Tu as regardé dans mes papiers ? demanda, soudain irrité, Augello.

— Calme-toi, je préfère des lectures plus instructives.

— Écoute, Salvo, dit Mimì en revenant en arrière et en se rasseyant, comment je dois te l'expliquer que, moi, j'ai seulement collaboré, et à un niveau secondaire, aux enquêtes ? Tout est entre les mains de Guarnotta. Bologne aussi s'en occupe, de cette histoire. Donc, ne t'en prends pas à moi, moi, j'ai fait ce qu'on m'a dit de faire, un point c'est tout.

— Ils n'ont pas idée d'où est passé l'argent ?

— Jusqu'au moment où je m'en suis occupé, moi, ils n'ont pas réussi à comprendre quelle route il avait prise. Tu sais comment agissent ces personnages : ils font tourner l'argent d'un pays à l'autre, d'une banque à l'autre, ils construisent des sociétés en poupées russes, off-shore, des trucs comme ça, et à un certain moment, tu commences à douter même que cet argent ait jamais existé.

— Donc, le seul à savoir où se trouve le butin, ce serait Gargano ?

— Théoriquement, il devrait être le seul.

— Explique-toi.

— Ben, on peut pas exclure qu'il ait eu un complice. Ou qu'il se soit confié à quelqu'un. Mais moi, je crois pas qu'il se soit confié.

— Pourquoi ?

— Ce n'était pas son genre. Il ne se fiait pas à ses collaborateurs, il gardait tout sous son contrôle. Le seul à avoir un minimum d'autonomie, pas grand grand-chose, là, à l'agence, c'était Giacomo Pellegrino, il me semble qu'il s'appelait comme ça. C'est les deux employées qui me l'ont dit, moi je n'ai pas pu l'interroger parce qu'il se trouve en Allemagne et qu'il n'est pas encore rentré.

— De qui tu l'as su, qu'il était parti ?

— C'est sa propriétaire qui me l'a dit.

— Vous êtes sûrs que Gargano a disparu, ou qu'on l'a fait disparaître, dans notre région ?

— Écoute, Salvo, il n'est venu au jour aucun billet de train, de bateau ou d'avion qui atteste de son départ pour n'importe quelle destination dans les jours précédant sa disparition. Il pourrait être arrivé en voiture, nous nous sommes dit. Il possédait la carte d'abonnement de l'autoroute. Il n'apparaît pas qu'il l'ait utilisée. Paradoxalement, Gargano pourrait ne jamais avoir bougé de Bologne. Personne n'a vu sa voiture, qui était très visible, par chez nous.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Autre chose ? Je ne voudrais pas que Beba s'inquiète en ne me trouvant pas.

Cette fois, Montalbano, ayant retrouvé sa bonne humeur, se leva et l'accompagna à la porte. Non qu'Augello, avec ce qu'il lui avait dit, lui eût fait apparaître les choses plus faciles. La raison était diamétralement opposée : la difficulté de l'enquête lui procurait une espèce de contentement, de joie intérieure, semblable à celle qu'éprouve un vrai chasseur devant une proie maligne et experte.

Sur le seuil, Mimì demanda :

— Tu me dis pourquoi tu t'entestardes comme ça sur Gargano ?

— Non. Ou plutôt, peut-être que je ne le sais pas encore moi-même. À propos, comment va François ?

— Hier, j'ai parlé avec ma sœur, elle m'a dit que tout le monde va bien. Tu les verras au mariage. Pourquoi tu as dit « à propos » ? Quel rapport entre François et Gargano ?

Trop long et difficile à lui expliquer, la frousse qu'il s'était prise, quand il lui était venu la mauvaise pensée que l'argent du minot avait disparu en même temps que le comptable escroc. Et que cette frousse était une des raisons qui l'avaient poussé à prendre à bras-le-corps l'affaire tout entière.

— J'ai dit « à propos » ? Bah, je sais pas pourquoi, répondit-il avec un parfait culot.

— Fazio, laisse tomber ce que je t'avais dit hier. Mimì m'a expliqué qu'ils ont fait des recherches sérieuses, ça ne vaut pas la peine que tu perdes encore du temps. De toute façon, y a pas un chat qui l'ait vu, par ici, Gargano.

— C'est vous qui commandez, *dottore*, dit Fazio.

Et il ne bougea pas de devant le bureau du commissaire.

— Tu voulais me dire quelque chose ?

— Bah. J'ai trouvé un papier dans les dossiers du *dottor* Augello. Il y avait le témoignage d'un type qui disait avoir vu l'Alfa 166 de Gargano sur une route de campagne, la nuit du trente et un août au premier septembre.

Montalbano sauta sur son siège.

— Eh bè ?

— Le *dottor* Augello a écrit en marge : « À ne pas prendre en considération ». Et c'est-ce qu'ils ont fait.

— Mais pourquoi, bon Dieu ?

— Passque l'homme s'appelle Antonino Tommasino.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre comment il s'appelle ! L'important, c'est...

— Vous ne devez pas vous en foutre, *dottore*. Cet Antonino Tommasino, il y a deux ans, il est allé déclarer aux carabinieri que de ce côté de Puntasecca, il y avait un monstre marin à trois têtes. Et l'année dernière, il s'apprésenta chez nous à sept heures de l'aube, en gueulant qu'une soucoupe volante avait atterri. Vous vous rendez compte, *dottore*, qu'il raconta la chose à Catarella, et lui il resta mal et il se mit à gueuler lui aussi. Un bordel, *dottore*.

Huit

Depuis une heure, il était occupé à signer les procédures que Fazio lui avait mises sous le nez en assumant un air d'autorité – *Dottore*, ça, vous devez absolument le régler, vous ne bougez pas d'ici avant d'avoir fini ! – quand la porte s'ouvrit et qu'Augello parut sans même avoir frappé. Il semblait très agité.

— Le mariage est renvoyé !

Oh, Seigneur, la crise d'indécision devait avoir pris une forme grave.

— T'y as ripinsé, comme les cocus ?

— Non, mais ce matin, on a téléphoné à Beba d'Aidone, son père a eu un infarctus. Il paraît que c'est pas grave, mais Beba ne veut pas se marier sans son père, elle lui est très attachée. Elle est déjà partie, je la rejoins aujourd'hui même. À vue de nez, si tout va bien, le mariage est renvoyé d'un mois. Et moi, comment je fais ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que j'y arriverais pas à résister un mois, une nuit réveillé à penser combien de temps encore avant les noces et la nuit d'après à penser comment m'enfuir. J'arriverais devant l'autel ou bien en camisole de force ou bien en dépression.

— Je vais t'éviter la dépression, moi. Faisons comme ça. Tu vas à Aidone, tu vois comment ça se présente puis tu retournes et tu reprends le service.

Il tendit la main vers le téléphone.

— J'avertis Livia.

— Pas besoin. Je l'ai déjà appelée, moi, dit Augello en sortant.

Montalbano se sentit bouillonner de jalousie. Mais comment ça ? À ton futur beau-père, il lui arrive une crise cardiaque, ta fiancée chiale et se désespère, le mariage va se faire foutre et toi, la première chose que tu fais, c'est téléphoner à Livia ? Il balança une grande gifle aux dossiers qui se répandirent à terre,

sortit, arriva au port, commença une longue promenade pour se faire passer les nerfs.

Sans savoir pourquoi, en retournant au commissariat, il lui arriva de changer de rue et de passer devant l'agence du « Roi Midas ». Elle était ouverte. Il poussa la porte vitrée, entra.

Et aussitôt un sentiment de désolation lugubre le prit à la gorge. À l'intérieur de l'agence, il y avait une seule lampe allumée qui répandait une lumière de veillée funèbre. Mariastella Cosentino était assise derrière le guichet, immobile, fixant le vide.

— Bonjour, dit Montalbano. Je passais par là et... Il y a du neuf ?

Mariastella écarta les vras sans ouvrir la bouche.

— Giacomo Pellegrino a donné des nouvelles depuis l'Allemagne ?

Mariastella écarquilla les yeux.

— De l'Allemagne ?

— Oui, il est parti pour l'Allemagne, en mission pour Gargano, vous ne le saviez pas ?

Mariastella parut confuse, ébahie.

— Je ne savais pas. Et en fait, je me demandais où il était passé. J'ai pensé que peut-être, il ne s'était pas montré pour éviter...

— Non, fit Montalbano. Son oncle, qui porte le même prénom, m'a dit que Gargano avait chargé Giacomo, par téléphone, de partir en Allemagne l'après-midi du trente et un août.

— La veille du jour prévu pour l'arrivée du comptable ?

— Exactement.

Mariastella garda le silence.

— Il y a quelque chose qui vous rend perplexe ?

— Si je dois être sincère, oui.

— Dites-moi.

— Beh, Giacomo était de nous tous celui qui collaborait avec le comptable pour les paiements et le calcul des intérêts. Que le comptable lui ait donné une mission lointaine quand il en aurait eu le plus besoin, me semble étrange. Et puis Giacomo...

Elle s'arrêta, manifestement, elle ne tenait pas à continuer.

— Ayez confiance, dites-moi tout ce que vous pensez. Dans l'intérêt même du comptable Gargano.

En disant cette dernière phrase, il se sentit le dernier des magouilleurs, mais Mlle Cosentino pita à l'hameçon.

— Je ne crois pas que Giacomo comprenne grand-chose à la haute finance. Le comptable, oui, c'était un magicien.

Maintenant, ses yeux étincelaient à la seule pensée de ce qu'il était fort, son amour.

— Écoutez, demanda le commissaire. Vous la connaissez, l'adresse de Giacomo Pellegrino ?

— Bien sûr, dit Mariastella.

Et elle la lui donna.

— S'il y a du neuf, appelez-moi, dit Montalbano.

Il lui tendit la main, Mariastella se limita à exhiler un au revoir à la limite de l'audible. Peut-être n'avait-elle plus de forces, si ça se trouvait, elle se laissait mourir de faim comme certains chiens sur la tombe de leur maître. Il sortit de l'agence en courant, l'air lui manquait.

La porte de l'appartement de Giacomo Pellegrino était grande ouverte, des sacs de ciment, des camions de peinture et d'autres matériels de chantier étaient entassés sur le palier. Il entra.

— On peut ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda du haut d'une échelle un maçon en tenue de maçon, chapeau en papier compris.

— Ben, fit Montalbano, quelque peu désorienté. Un nommé Pellegrino n'habite plus ici ?

— J'en sais rien qui habite ou habite pas ici, répondit l'homme.

Il leva un bras et tapa de ses jointures contre le plafond comment on fait aux portes.

— Madame Catarina ! appela-t-il.

On entendit une voix féminine qui arrivait d'en haut, étouffée.

— Qui est-ce ?

— Descendez, madame, que y a un type qui vous demande.

— J'arrive.

Montalbano vint se placer sur le palier. Il entendit à l'étage supérieur une porte qui s'ouvrait et se fermait et puis un bruit étrange qui semblait provenir d'un soufflet en action. Montalbano se l'expliqua quand il vit apparaître en haut de la rampe Mme Catarina. Elle devait peser pas moins de cent quarante kilos, à chaque pas, elle poussait des soupirs de ce genre. Dès qu'elle vit le commissaire, elle s'immobilisa.

— *Lei cu è ?* Vous êtes qui ?

— Un commissaire de la Sécurité publique. Montalbano, je suis.

— Et qu'est-ce que vous voulez de *mia*, de moi ?

— Vous parler, madame.

— Pour longtemps, on en a ?

Le commissaire eut un geste évasif de la main. Mme Catarina le fixa, méditative.

— Vaut mieux que vous grimpez vous, décida-t-elle à la fin, en entamant la difficile manœuvre consistant à tourner sur elle-même.

Le commissaire ne se pressa pas, pour bouger, il attendit le bruit de la clé ouvrant la porte de l'étage du dessus.

— *Vinisse ccà*, venez là, le guida la voix de la femme.

Il se trouva dans le beau salon. Des madones sous des cloches de verre, des reproductions de madones en larmes, des petits flacons en forme de madone remplis d'eau de Lourdes. La dame était déjà assise dans un fauteuil à l'évidence construit sur mesure. Elle fit signe à Montalbano de s'asseoir près d'elle sur le divan.

— Dites-moi, monsieur le commissaire. Je m'y attendais ! Je me le sentais bien qu'il finirait comme ça, ce diliquant diginéré ! En prison ! Au cachot pour toute la vie *finu a lu jornu di morti sò* ! Jusqu'au jour de sa mort !

— De qui parlez-vous, madame ?

— Et de qui vous voulez que je parle ! De *mè* mari ! Ça fait trois nuits qu'il passe dehors de la maison ! Y joue, y se soûle, il s'envoie des radasses, *stu granni et grannissime fitusu* ! Ce grand et très grand dégoûtant !

— Excusez-moi, madame, je ne suis pas venu pour votre mari.

— Ah non ? Et *pi cu vinni, allura* ? Pour qui vous êtes venu, alors ?

— Pour Giacomo Pellegrino. Vous lui avez loué l'appartement du dessous, non ?

L'espèce de mappemonde qu'était le visage de Mme Catarina commença à gonfler, toujours plus, le commissaire craignit l'explosion. En réalité, elle souriait, enchantée.

— Sainte Marie, quel brave jeune c'est ! Éduqué, propre ! Dommage que je l'aie perdu ! s'exclama-t-elle en dialecte.

— En quel sens, vous l'avez perdu ?

— Je l'ai perdu parce qu'il me laissa l'appartement.

— Il n'habite plus à l'étage du dessous ?

— Oh que non.

— Madame, racontez-moi tout depuis le commencement.

— Quel commencement ? Vers le vingt-cinq août, reprit-elle toujours en dialecte comme tout le reste du dialogue qui suivit, il monta et me dit qu'il quittait la maison, comme il m'avait pas donné de préavis, il me mit en main les sous de trois mois. Le trente au matin, il se prépara deux bagages avec ses affaires à lui, me salua et laissa la maison vide. Et voilà, du début à la fin.

— Il vous a dit où il allait habiter ?

— Et pourquoi il devait me le dire ? On était qui ? Mère et fils ? Mari et femme ? Frère et sœur ?

— Même pas cousins, vous étiez ? demanda Montalbano, proposant une intéressante variante à la possible parenté.

Mais Mme Catarina ne saisit pas l'ironie.

— Mais jamais de la vie ! Il me dit seulement qu'il allait partir un mois en Allemagne mais qu'au retour, il irait habiter dans une maison à lui. Tout sage et bénit ! Le seigneur doit le protéger et l'aider, ce petit !

— Il a écrit, téléphoné, d'Allemagne ?

— Et pourquoi ? Qu'est-ce qu'on est, parents ?

— Cette question-là, il me semble qu'on l'a éclaircie, dit Montalbano. Quelqu'un est venu le chercher ?

— Oh que non, personne. Seulement vers le quatre ou le cinq septembre, un bonhomme est venu le demander.

— Vous savez qui c'était ?

— Oh que si, un garde. Il dit que le petit monsieur *Giacumu* devait se présenter au commissariat. Mais moi je lui dis qu'il était parti pour l'Allemagne.

— Il avait une voiture ?

— Le petit *Giacumu* ? Oh que non, il savait conduire, il avait le permis. Mais il n'avait pas de voiture, il avait une motocyclette cassée, des fois elle partait, d'autres non.

Montalbano se leva, remercia, dit au revoir.

— Excusez-moi si je vous accompagne pas, dit Mme Catarina. Mais me lever, ça me fatigue.

— Raisonnable avec *mia* un moment, dit le commissaire aux rougets de roche dans son assiette. D'après ce que m'a dit Mme Catarina, Giacomo a quitté la maison le trente août. D'après son oncle homonyme, Giacomo le lendemain lui a dit que dans l'après-midi, à quatre heures, il allait prendre l'avion pour l'Allemagne. Alors la question est la suivante : où a dormi Giacomo la nuit entre le trente et le trente et un ? Il n'aurait pas été plus logique de laisser l'appartement le matin du trente et un après y avoir passé la nuit ? Et puis, où est la motocyclette ? Mais la question fondamentale est celle-ci : cette histoire de Giacomo, a-t-elle une importance pour l'enquête ? Si oui, pourquoi ?

Les rougets de roche ne répondirent pas, car ils n'étaient plus dans le plat, mais dans le ventre de Montalbano.

— Faisons comme si ça avait de l'importance, conclut-il.

— Fazio, je voudrais que tu contrôles si dans le vol de seize heures, le trente et un août, pour l'Allemagne, il y avait une réservation au nom de Giacomo Pellegrino.

— Où ça, en Allemagne ?

— Je ne sais pas.

— *Dottore*, notez qu'en Allemagne, il y en a pas mal, des villes.

— Tu veux faire de l'esprit ?

— Non. Oh, que non. Et de quel aéroport ? Punta Raisi ou Fontanarossa ?

— De Punta Raisi, je pense. Et lâche-moi la grappe tout de suite.

— À vos ordres, *dottore*. Je voulais vous dire que téléphona le proviseur Burgio pour vous rappeler ce que vous savez.

Le proviseur Burgio l'avait appelé une dizaine de jours auparavant pour l'inviter à un débat entre partisans et adversaires du pont sur le détroit de Messine. Le proviseur prenait la parole pour les partisans. À la fin, va savoir pourquoi, serait projeté *La vie est belle*, de Begnini. Montalbano avait promis d'être présent pour faire plaisir à son ami et aussi pour voir le film sur lequel il avait entendu des avis opposés.

Il décida d'aller à Marinella se changer ; en jeans, ça ne lui semblait pas correct. Il prit la voiture, rentra chez lui et là, eut la malheureuse idée de se détendre un moment sur le lit, juste cinq minutes. Il dormit trois heures à la file. Quand il s'aréveilla d'un coup, il comprit que s'il se dépêchait, il arriverait tout juste à temps pour la projection.

La salle était bondée, son entrée coïncida pratiquement avec l'extinction des lumières. Il resta debout. De temps en temps, il riait. Mais les choses changèrent vers la fin, quand il commença à sentir l'émotion le prendre à la gorge... Jamais, auparavant, il ne lui était arrivé de chialer en voyant un film. Il sortit de la salle avant qu'on rallume, honteux à l'idée que quelqu'un puisse s'apercevoir qu'il avait les yeux mouillés de larmes. Pourquoi est-ce que ça lui était arrivé, cette fois ? À cause de l'âge ? Était-ce un symptôme de vieillesse ? Il arrive qu'en vieillissant, on commence à s'attendrir avec une certaine facilité. Mais ce n'était pas seulement pour ça. Pour l'histoire que le film racontait et pour la manière dont il la racontait ? Certainement, mais ce n'était pas seulement pour cela. Il attendit au-dehors que les gens sortent pour saluer en passant le proviseur Burgio. Il avait envie d'être seul, de s'en aller tout de suite chez lui.

Sous la véranda, le vent soufflait et il faisait froid. La mer s'était mangé presque toute la plage. Dans la petite antichambre, il gardait un imperméable épais, du genre à doublure. Il l'endossa, retourna dans la véranda, s'assit. À cause des bouffées de vent, il ne réussit pas à s'allumer une cigarette. Pour le faire, il fallait rentrer dans l'antichambre. Plutôt que de

se lever, il choisit de ne pas fumer. Au large, on voyait des lumières lointaines qui, de temps à autre, disparaissaient. Si c'étaient des pêcheurs, ils étaient mal partis, avec cette mer. Il resta comme ça, immobile, les mains glissées dans les poches de l'imperméable, à ruminer sur ce qui lui était arrivé en voyant le film. Et sans crier gare, la vraie, l'unique, l'indéniable raison de ses larmes lui apparut fort clairement. Et tout aussitôt, il la réfuta, elle lui paraissait incroyable. Mais peu à peu, et bien qu'il tournât tout autour pour l'attaquer sous tous les biais possibles, cette raison solidement s'imposait. À la fin, il dut s'avouer vaincu. Et alors, il prit une décision.

Avant de partir, il dut attendre qu'au bar Albanese arrivent les *cannoli* de ricotta frais. Il en acheta une trentaine, en même temps que des kilos de biscuits *regina*, de pâte d'amandes, de *mustazzola*⁶. En roulant, sa voiture laissait derrière elle un sillon odorant. Il dut par force garder les glaces baissées, autrement l'intensité de ce parfum lui ferait venir mal à la tête.

Pour arriver à Calapiano, il choisit de faire la route plus longue et moins pratique, celle qu'il avait toujours prise les rares fois où il était venu, parce qu'elle permettait de revoir cette Sicile qui de jour en jour disparaissait, une Sicile faite de terre avare de verdure et d'hommes avarés de paroles. Au bout de deux heures de route, à peine sorti de Gagliano, il se trouva derrière une file d'autos qui avançaient très lentement sur l'asphalte. Un écriteau à la main, accroché à un lampadaire, intimait :

« Roulez au pas ! »

Un type avec une tête de bagnard – mais sommes-nous sûrs que les bagnards ont cette tête ? –, en civil et un sifflet en bouche, lança un coup de sifflet d'arbitre en levant un bras et la voiture qui précédait celle de Montalbano s'arrêta d'un coup. Au bout d'un bon moment qu'il n'y comprenait toujours rien, le commissaire adécida de se dégourdir les jambes. Il descendit, s'approcha de l'homme.

⁶ Biscuits *regina* : au sésame. *Mustazzola* : biscuits au vin. (N.d.T.)

— Vous êtes garde communal ?

— Moi ? Jamais de la vie ! Je suis Gaspare Indelicato, concierge de l'école élémentaire. Mettez-vous sur le côté, qu'il est en train d'arriver des autos qui viennent d'en face.

— Excusez-moi, mais aujourd'hui, il n'y a pas école ?

— Si. Mais l'école est fermée, il y a deux plafonds qui se sont écroulés.

— C'est pour ça qu'on vous a détaché comme policier municipal ?

— Personne me détacha. Bénévole, je vins. S'il y a pas moi de ce côté et Peppi Brucculeri de l'autre, bénévole lui aussi, vous vous imaginez, le bordel qui peut arriver ?

— Mais qu'est-ce qu'il lui est arrivé, à cette route ?

— À un kilomètre d'ici, il y a eu un éboulement. Il y a cinq mois. On peut passer qu'une voiture à la fois.

— Il y a cinq mois ?

— Oh que si, monsieur. La commune dit que c'est la province qui doit aréparer, la province dit la région, la région dit la société routière et vous pendant ce temps, vous l'avez bien solennellement dans le cul.

— Et vous non ?

— Moi, en bicyclette, je vais.

Au bout d'une demi-heure, Montalbano put reprendre son voyage. Il se souvenait que l'exploitation agricole se trouvait à quatre kilomètres de Calapiano, pour la rejoindre, il fallait suivre une draille tellement pleine de trous et de poussière que même les chèvres l'évitaient. Néanmoins cette fois, il se retrouva sur une route certes étroite, mais asphaltée et bien tenue. Il y avait deux solutions : ou il s'était trompé, ou la commune de Calapiano fonctionnait bien. La deuxième solution se révéla la bonne. La grande ferme apparut après un virage, de la cheminée sortaient des fumerolles, signe que quelqu'un à la cuisine, préparait le manger. Il regarda sa montre, presque une heure. Il sortit de la voiture, se chargea des *cannoli* et des biscuits, entra dans la maison, dans la grande salle qui était la salle à manger mais aussi de séjour, comme le démontrait le téléviseur dans un coin. Il posa sa charge sur une petite table et gagna la cuisine. Franca, la sœur de Mimì, lui tournait le dos,

elle ne s'était pas aperçue qu'il était entré. Le commissaire resta quelques instants à l'observer, admirant l'harmonie de ses mouvements et surtout enivré par l'odeur de sauce à la viande qui lui dilatait les poumons.

— Franca.

La femme se tourna, son visage s'éclaira, elle courut dans les bras de Montalbano.

— Quelle granne surprise tu m'as fait, Salvo !

Et aussitôt après :

— Tu as su, pour le mariage de Mimì ?

— Oui.

— Ce matin, Beba m'a téléphoné, son père va mieux.

Et elle ne dit plus rien, elle retourna s'occuper de ses fourneaux, sans demander pourquoi Salvo était venu les trouver.

« *Gran fimmina !* Ça c'est une femme ! » pensa Montalbano. Et il demanda :

— Où sont les autres ?

— Les grands à besogner. Giuseppe, Domenico et François sont à l'école. D'ici peu, ils vont rentrer. Pour aller les chercher, c'est Ernst, tu te souviens, cet étudiant allemand qui passait les vacances en nous donnant un coup de main ? Quand il peut, il revient, il s'est pris d'affection.

— Je dois te parler, dit Montalbano.

Et il lui raconta l'histoire du livret et de l'argent de François. Il n'y avait jamais fait allusion ni à Franca, ni à son mari Aldo, pour la simple raison qu'il avait complètement oublié. Durant le récit, Franca allait et venait de la cuisine à la salle à manger avec le commissaire derrière elle. À la fin, pour tout commentaire, elle dit :

— Tu as bien fait. Ça me fait plaisir pour François. Tu m'aides à porter le couvert ?

Neuf

Quand il entendit l'auto entrer dans la cour, il n'y tint plus, il courut au-dehors.

Il reconnut aussitôt François. Mon Dieu, comme il avait changé ! Ce n'était plus le minot qu'il se rappelait, mais un échalas brun, le cheveu bouclé, des yeux très grands et noirs. Et au même moment, François le vit.

— Salvo !

Et il vola à sa rencontre, l'embrassa étroitement. Non pas comme cette fois où il avait d'abord couru vers lui et puis, à l'improviste, fait un écart. Maintenant, entre eux, il n'y avait pas de problèmes, pas d'ombres, juste une grande affection qui se manifestait à travers l'intensité et la durée de leur embrassade. Et comme ça, avec Montalbano qui lui posait un bras sur l'épaule et François qui tentait de le tenir par la taille, ils entrèrent dans la maison, suivis par les autres.

Puis arrivèrent Aldo et ses trois commis, et ils se mirent à table. François était assis à la droite de Montalbano, à un certain moment la main gauche du garçon se posa sur le genou de Salvo. Celui-ci déplaça la fourchette dans son autre main et s'ingénia à manger les pâtes à la sauce à la viande de la gauche, tandis qu'il gardait la droite sur celle du mioche. Quand leurs deux mains devaient se quitter pour boire du vin ou de l'eau ou couper du pain, elles se retrouvaient aussitôt à leur rendez-vous secret sous la table.

— Si tu veux te reposer, il y a une chambre prête, dit Franca à la fin du repas.

— Non, je repars tout de suite, dit Montalbano.

Aldo et ses aides se levèrent, lui dirent au revoir et sortirent.

Giuseppe et Domenico firent de même.

— Ils vont à besogner jusqu'à cinq heures, expliqua François. Et après, ils reviennent pour faire leurs devoirs.

— Et toi ? demanda Montalbano à François.

— Moi, je reste jusqu'à ce que tu sois parti. Je veux te faire voir quelque chose.

— Allez-y, dit Franca, et puis, à l'adresse de Montalbano : En attendant, je t'écris ce que tu m'as demandé.

François le conduisit derrière la maison, où il y avait un vaste pré vert d'herbes médicinales. Quatre chevaux paissaient.

— Poupée ! appela François.

Une jeune jument à crinière blonde leva la tête et avança vers le minot. Quand elle arriva à sa portée, François prit son élan et d'un bond, monta à cru sur la bête, fit un tour, revint.

— Ça te plaît ? demanda François, heureux. C'est papa qui me l'a offerte.

Papa ? Ah, il se référait à Aldo, comme de juste, il l'appelait papa. Ce fut simplement une pointe d'aiguille qui pendant un instant, lui poigna le cœur, un rien, mais ce fut là.

— Je l'ai montré aussi à Livia, comme je suis fort, dit François.

— Ah oui ?

— Oui, l'autre jour, quand elle est venue. Et elle avait peur que je tombe. Tu sais comment elles sont, les filles.

— Elle a dormi ici ?

— Oui, une nuit. Le lendemain, elle est partie. Ernst l'a accompagnée à Punta Raisi. J'étais bien content de la voir.

Montalbano ne souffla mot. Ils retournèrent à la maison en silence, en se tenant comme au début, le commissaire avec un bras autour de l'épaule du garçon et François qui tentait de le tenir par la taille, mais en réalité s'agrippait à sa veste. Sur le seuil, François lui dit à voix basse :

— Je dois te dire un secret.

Montalbano s'inclina.

— Quand je serai grand, je veux faire le policier *come a tia*, comme toi.

Au retour, il prit l'autre route et donc au lieu de mettre quatre heures et demie, il ne mit que trois bonnes heures. Au commissariat, il fut assailli par un Catarella qui paraissait plus bouleversé que d'habitude.

— Ah, *dottori, dottori* ! M. le Quisteur dit que...

— Ne m'emmerdez pas, lui et toi.

Catarella en fut comme réduit en cendres. Il n'eut même pas la force de réagir.

À peine entré dans son bureau, Montalbano se consacra à la recherche haletante d'une feuille et d'une enveloppe sans l'entête du commissariat. Il eut de la chance et écrivit une lettre au Questeur, sans préambule de « très cher » ou « très estimé ».

J'espère que vous avez déjà reçu copie de la lettre du notaire par moi envoyée anonymement. Par la présente, je vous transmets tous les documents relatifs à l'adoption régulière de cet enfant que vous êtes arrivé à m'accuser d'avoir enlevé. De mon côté, je considère la question comme close. Si vous avez le souhait de revenir sur cette affaire, je vous avise que je porterai plainte pour diffamation. Montalbano.

— Catarella !

— À vos ordres, *dottori* !

— Prends-toi ces mille liras, achète un timbre, tu le colles sur l'enveloppe et tu l'expédies.

— *Dottori*, mais ici, au bureau, des timbrés, on en a tant que tant qu'on veut !

— Fais comme je te dis. Fazio !

— À vos ordres, *dottore*.

— On a du neuf ?

— Oh que si, *dottore*. Et je dois remercier un de mes amis de la police de l'air qui a un ami qui est fiancé à une petite qu'est employée à la billetterie de Punta Raisi. Si nous n'avions pas eu cette bonne occasion, il se passait au strict minimum trois mois avant qu'on ait la réponse.

La voie italienne de contournement de la bureaucratie. Heureusement, il y a toujours quelqu'un qui connaît quelqu'un d'autre.

— Alors ?

Fazio, qui voulait jouir du triomphe mérité, mit une éternité à glisser la main dans sa poche, à prendre une feuille, à la déplier, à la garder devant lui pour soutenir sa mémoire.

— Il apparaîtrait que Giacomo Pellegrino avait un billet, zémis par l'agence Icare de Vigàta, pour un vol en partance à seize heures le trente et un août. Et vous savez quoi ? Ce vol, il ne l'a pas pris.

— C'est sûr ?

— Évangile, *dottore*. Mais vous me semblez pas si étonné que ça.

— Parce que je commençais à me persuader que Pellegrino n'est pas parti.

— Voyons si ce que je dis maintenant vous étonne. Pellegrino s'apprésenta en personne pour dire qu'il renonçait au départ, deux heures avant.

— C'est-à-dire à deux heures de l'après-midi.

— Exact. Et il changea de destination.

— Cette fois, c'est fait, tu m'as étonné, admit Montalbano. Où il est allé ?

— Attendez, ça finit pas comme ça. Il se fit un billet pour Madrid. L'avion partait le premier septembre à dix heures du matin mais...

Fazio eut un petit sourire triomphant. Peut-être qu'en arrière-plan, il s'imaginait la marche de l'*Aïda*. Il ouvrit la bouche mais le commissaire, méchamment, le coiffa au poteau.

— ... mais il est pas monté non plus dans celui-là, conclut-il.

Visiblement, Fazio fut irrité, il froissa la feuille, la glissa sans ménagement dans sa poche.

— Avec vous, ça vaut pas le coup, y a pas de plaisir.

— Allez, le prends pas mal, le consola le commissaire. Combien d'agences de voyages y a-t-il à Montelusa ?

— Ici, à Vigàta, il y en a trois autres.

— Celles de Vigàta ne m'intéressent pas.

— Je vais à côté jeter un œil à l'annuaire téléphonique et je vous apporte les numéros.

— Pas besoin. Téléphone, toi, et demande si, entre le vingt-huit août et le premier septembre, il y a eu une réservation au nom de Giacomo Pellegrino.

Fazio en resta comme deux ronds de flan. Puis il se reprit.

— C'est pas possible. L'heure est passée, je m'en occupe demain matin, à peine j'arrive. *Dottore*, et si je trouve que ce

Pellegrino avait encore fait une réservation, je sais pas moi, pour Moscou ou pour Londres, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que notre ami a voulu brouiller les pistes. En poche, il a un billet pour Madrid, alors qu'en fait il avait dit à tout le monde qu'il allait en Allemagne. Demain nous saurons si en poche il avait d'autres billets. Tu l'as quelque part, le numéro de chez Mariastella Cosentino ?

— Je vais voir dans les papiers du *dottor* Augello.

Il sortit, revint avec un bout de papier, le donna à Montalbano, sortit. Le commissaire composa le numéro. Pas de réponse, peut-être Mlle Cosentino était-elle allée faire ses courses. Il se glissa le bout de papier dans la poche et décida de rentrer à Marinella.

Il n'avait pas de petit, les pâtes en sauce et la viande de cochon qu'il s'était mangé chez Franca l'avaient pas mal escagassé. Il se fit un œuf à la poêle et après s'envoya quatre anchois avec huile, vinaigre et origan. Quand il eut fini de manger, il essaya de nouveau le numéro de Mlle Cosentino, laquelle devait évidemment garder la main toujours tendue vers l'appareil, car elle répondit que la première sonnerie n'eut pas le temps de finir. Une voix de moribonde, une voix qui avait la même consistance qu'une *filinia*, une toile d'araignée.

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

— Montalbano, je suis. Excusez-moi pour le dérangement, peut-être que vous étiez en train de regarder la télévision et...

— Je n'ai pas la télévision.

Le commissaire n'aurait su expliquer pourquoi, mais il eut l'impression qu'une sonnette lointaine, très lointaine avait retenti très brièvement au fond de sa coucourde. Ce fut si rapide qu'il ne réussit même pas à être certain que cela avait eu lieu.

— Je souhaitais savoir, à condition que vous vous le rappeliez, si Giacomo Pellegrino n'est pas non plus venu au bureau le trente et un août.

La réponse fut immédiate, sans la moindre hésitation.

— Commissaire, je ne peux pas oublier cette journée parce que je me la suis passée et repassée dans la tête. Le trente et un, Pellegrino est arrivé à l'agence sur le tard, disons vers onze

heures. Il est reparti presque tout de suite, il a dit qu'il devait rencontrer un client. L'après-midi, il est revenu, il pouvait être vers les quatre heures et demie. Il est resté jusqu'à la fermeture.

Le commissaire remercia, raccrocha.

Ça coïncidait, ça se tenait. Pellegrino, après être allé dans la matinée parler avec l'oncle, se présente à l'agence. À midi, il s'en va, pas pour rencontrer un client mais pour prendre un taxi ou une voiture de location. Il va à Punta Raisi. Il arrive à l'aéroport à deux heures, annule le billet pour Berlin et s'en fait un pour Madrid. Il se reprend le taxi ou la voiture de location et à quatre heures et demie de l'après-midi, se représente à l'agence. L'horaire correspondait.

Mais tout cet estranbord, pourquoi Giacomo le fait ? D'accord, il ne veut pas être retrouvé facilement. Mais par qui ? Et surtout, pourquoi ? Alors que le comptable Gargano avait vingt milliards de raisons pour disparaître, apparemment Pellegrino n'en avait pas une.

— Bonjour, mon chéri. Tu as eu une journée chargée aujourd'hui ?

— Livia, tu peux m'attendre un instant ?

— Bien sûr.

Il prit un siège, s'assit, s'alluma une cigarette, se mit à l'aise. Il était sûr que ce coup de fil allait durer longtemps.

— Je suis un peu fatigué mais pas parce que j'ai eu beaucoup de travail.

— Et alors, pourquoi ?

— En tout, je me suis tapé huit heures de voiture.

— Tu es allé où ?

— À Calapiano, ma chérie.

Livia, elle dut en avoir le souffle coupé car le commissaire entendit nettement une espèce de sanglot. Généreusement, il attendit qu'elle se reprenne, lui laissa la parole.

— Tu y es allé pour François ?

— Oui.

— Il est malade ?

— Non.

— Alors, pourquoi tu y es allé ?

— J'en avais le *spinno*.

— Salvo, ne commence pas à parler en dialecte ! Tu sais qu'à certains moments, je le supporte pas ! Qu'est-ce que tu as dit ?

— Que j'avais le désir de voir François. *Spinno*, ça se traduit par désir, envie. Maintenant que tu as compris le mot, je te demande : à toi, il ne t'est pas venu le *spinno* de voir François ?

— Quel fumier tu es, Salvo.

— On passe un accord ? Moi, je n'utilise pas le dialecte et toi tu ne m'insultes pas, d'accord ?

— Qui t'a dit que j'étais allée trouver François ?

— Lui-même, le gamin, pendant qu'il me montrait comme il sait bien monter à cheval. Les grands sont entrés dans ton jeu, ils n'ont pas ouvert la bouche, ils ont respecté vos accords. Parce qu'il est évident que c'est toi qui les as priés de ne pas me parler de ta venue. À moi, en fait, tu as raconté que tu avais un jour de vacances, que tu allais à la plage avec une amie et moi, en brave crétin, j'ai pitié. Juste une chose, par curiosité : à Mimì, tu lui as dit que t'allais à Calapiano ?

Il s'attendait à une réponse violente, d'engatse mémorable. En fait, Livia fondit en larmes, se répandit en sanglots longs, désespérés, déchirants.

— Livia, écoute...

La communication fut coupée.

Calmement, il se leva, gagna la salle de bains, se déshabilla, se lava et avant de sortir de la salle de bains, se regarda dans la glace. Longtemps. Puis il rassembla toute la salive qu'il avait dans la bouche et cracha sur son reflet. Il éteignit et se coucha. Il se releva aussitôt parce que le téléphone avait sonné. Il souleva le combiné mais à l'autre bout du fil personne ne parla, on entendait seulement une respiration. Montalbano connaissait cette respiration.

Et il commença à parler. Un monologue qui dura presque une heure, sans pleurs, sans larmes, mais douloureux comme les sanglots de Livia. Et il lui dit des choses qu'il n'aurait pas voulu se dire à lui-même, qu'il blessait pour ne pas être blessé, que depuis quelque temps, il avait découvert que sa solitude, de force, devenait faiblesse, comme il était amer pour lui de

prendre acte d'une chose très simple et naturelle : vieillir. À la fin, Livia lui dit simplement :

— Je t'aime.

Avant de raccrocher, elle ajouta :

— Je n'avais pas encore renoncé à mon congé. Je reste ici un jour de plus et je viens à Vigàta. Libère-toi de toutes tes obligations, je te veux rien que pour moi.

Montalbano retourna se coucher. Il eut à peine le temps de se glisser sous le drap que ses yeux se fermèrent et qu'il s'endormit. Il entra au pays des rêves d'un pas léger de minot.

Il était onze heures et demie du matin quand Fazio s'apréSENTA au bureau de Montalbano.

— *Dottore*, vous connaissez la dernière ? Pellegrino, à l'agence Intertour de Montelusa, s'était fait faire un billet pour Lisbonne. L'avion partait à trois heures et demie de l'après-midi du trente et un. J'ai téléphoné à Punta Raisi. Ce vol, il apparaît qu'il l'a pris.

— Et toi, tu y crois ?

— Pourquoi je dois pas y croire ?

— Parce qu'il l'aura revendu à un passager en liste d'attente et que lui, il est retourné au bureau ici, à Vigàta. Ça, j'en suis sûr. Pellegrino, à cinq heures, il était à l'agence « Roi Midas », il ne pouvait pas être en vol pour Lisbonne.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que Pellegrino est un crétin qui se croit très fort, mais qui reste un crétin. Fais une chose. Renseigne-toi auprès de tous les hôtels, les pensions, les locations de chambres de Vigàta et de Montelusa pour savoir si Pellegrino a dormi chez l'un d'eux dans la nuit entre le trente et le trente et un août.

— Tout de suite.

— Encore une chose : demande aux loueurs de voitures, toujours de Vigàta et de Montelusa, si Pellegrino, autour de la même date, a loué une voiture.

— Mais comment ça se fait que d'abord, on cherchait à Gargano et que maintenant, on s'est mis après Pellegrino ? demanda Fazio, dubitatif.

— Parce que maintenant, je me suis convaincu qu'à peine on en trouve un, tout de suite on sait où aller trouver l'autre. Tu veux parier ?

— Non. Avec vosseigneurie, je parierai jamais, dit Fazio en sortant.

Pourtant, s'il avait accepté le pari, il aurait gagné.

L'habituel petit de loup lui était venu, peut-être parce qu'il y avait longtemps qu'il n'avait pas si bien dormi. De s'être livré à Livia l'avait comme allégé, lui faisant retrouver la juste mesure de lui-même. Il lui vint l'envie de galéjer. Il interrompit Calogero qui se lançait dans la brève litanie du menu :

— Aujourd'hui, j'aimerais bien une côtelette à la milanaise.

— Vraiment ? fit Calogero, éberlué, en s'agrippant à la table pour ne pas tomber.

— Et tu crois que la côtelette, je vais venir te la demander à *tia*, à toi ? Ce serait comme d'exiger la Sainte Messe dans un temple bouddhiste. Qu'est-ce que tu as, aujourd'hui ?

— Des spaghettis *al nivùro di siccia*, au noir de sèche.

— Amène. Et après ?

— Des boulettes de petits poulpes.

— Là, tu m'en amènes une dizaine.

À six heures du soir, Fazio vint au rapport.

— *Dottore*, il n'a pas l'air d'avoir dormi où que ce soit. Mais il a loué une voiture à Montelusa. Le matin du trente et un, et il l'a rendue l'après-midi à quatre heures. L'employée, qui est une jeunesse maligne, m'a dit que le kilométrage pouvait correspondre à un voyage à Palerme aller-retour.

— Ça se tient, commenta le commissaire.

— Ah, la petite m'a dit aussi que Pellegrino a spécifié qu'il voulait une voiture avec un coffre d'une bonne capacité.

— Eh oui. Il devait emporter avec lui les deux valises.

Il garda un moment le silence.

— Mais où il a dormi, ce brave chrétien ? lui demanda Fazio à voix haute.

L'effet de ses paroles sur le commissaire lui procura une grande frousse. Montalbano, en fait, l'avait fixé les yeux écarquillés, et puis s'était donné une grande claque sur le front.

— Quel con !

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda Fazio, prêt à réclamer des excuses.

Montalbano se leva, prit quelque chose dans le tiroir, se le glissa dans la poche.

— Allons-y.

Dix

Au volant de sa voiture, Montalbano commença à foncer vers Montelusa comme s'il était poursuivi. Quand il prit la route qui menait vers la villa à peine terminée de Pellegrino, le visage de Fazio devint de pierre et il n'ouvrit plus la bouche. Arrivé au portail fermé, le commissaire s'arrêta et descendit. Les vitres cassées de la fenêtre n'avaient pas été remplacées mais quelqu'un avait rapégué à la place des feuilles de cellophane maintenues par des punaises. Les inscriptions, « con » en vert, n'avaient pas été effacées.

— Si ça se trouve, y a quelqu'un dedans, peut-être l'oncle, dit Fazio.

— Vérifions, dit le commissaire. Téléphone tout de suite au bureau, fais-toi donner par quelqu'un le numéro de Giacomo Pellegrino, celui qui a porté plainte. Après, tu l'appelles, tu lui dis que tu es venu ici pour un examen des lieux et tu lui demandes si c'est lui qui a mis le plastique aux fenêtres et s'il a eu des nouvelles de son neveu. S'il ne te répond pas, on décidera ce qu'on fait.

Pendant que Fazio commençait les coups de fil, Montalbano se dirigea vers l'olivier abattu. L'arbre avait perdu le plus gros des feuilles qui, maintenant, étaient éparpillées, jaunies, sur le sol. Manifestement il s'en fallait de peu pour que d'arbre vivant, il se transforme en bois mort. Le commissaire eut alors un geste étrange, ou plutôt un geste de minot : il se plaça à la hauteur du centre du tronc abattu et y appuya l'oreille comme on fait avec un moribond pour écouter si son cœur bat encore. Il resta comme ça un instant, peut-être espérait-il arriver à percevoir le bruissement de la sève ? Tout à coup, il fut pris de fou rire. Mais qu'est-ce qu'il faisait ? C'étaient des comportements à la baron de Münchhausen, auquel il suffisait d'appuyer l'oreille contre le sol pour entendre pousser l'herbe. Il ne s'était pas aperçu que,

de loin, Fazio avait vu tout cet estrambord et maintenant s'approchait.

— *Dottore*, je viens de parler avec l'oncle. C'est lui qui a couvert les fenêtres, parce que le neveu lui a laissé les clés du portail mais pas de la maison. Il ne l'a pas appelé d'Allemagne mais, selon lui, d'ici peu, il rentre.

Puis il considéra l'olivier et secoua la tête.

— Regarde-moi ce massacre ! dit Montalbano.

— Quel con, dit Fazio, utilisant délibérément le mot que le commissaire avait écrit sur les murs.

— Tu as compris maintenant pourquoi j'ai eu la rage ?

— Vous n'avez pas besoin de me donner d'explications, assura Fazio. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Maintenant, on rentre dedans, répondit Montalbano en exhibant cette espèce de sac qu'il avait pris dans le tiroir de son bureau, riche assortiment de rossignols et de fausses clés, cadeau d'un voleur de ses amis. Toi, tu fais le pet.

Il farfouilla dans la serrure du portail et l'ouvrit assez facilement. La porte de la villa s'avéra plus rétive mais à la fin, il y parvint. Il appela Fazio.

Ils entrèrent. Un grand salon complètement vide s'présenta à leurs yeux. Vides du moindre objet étaient aussi la cuisine et la salle de bains. Du salon, partait un escalier de pierre et de bois qui conduisait à l'étage. Là se trouvaient deux grandes chambres à coucher sans meubles. Mais dans la deuxième, étendue par terre, une épaisse couverture flambant neuve portait encore l'étiquette du magasin. La salle de bains, meublée, était située entre les deux chambres. Sur l'étagère sous le miroir, il y avait une bombe de mousse à raser et cinq rasoirs jetables. Deux avaient été utilisés.

— Giacomo s'est conduit de la manière la plus logique. Quand il a laissé son appartement de location, il est venu ici. Il a dormi sur la couverture. Mais où sont les deux valises qu'il s'est emportées ? demanda Montalbano.

Ils cherchèrent dans le grenier, dans un placard sous l'escalier. Rin. Ils refermèrent la porte et, par scrupule, firent le tour de la villa. Dans le mur de derrière, une petite porte de fer était munie en haut d'une grille permettant la circulation de

l'air. Montalbano l'ouvrit. C'était une espèce de débarras pour les outils. Au milieu, il y avait les deux valises.

Ils les sortirent, l'endroit était trop petit. Elles n'étaient pas fermées à clé. Montalbano en prit une, Fazio l'autre. Ils ne savaient pas ce qu'ils cherchaient, mais ils cherchèrent quand même. Chaussettes, caleçons, chemises, mouchoirs, un costume, un imperméable. Ils se regardèrent. Ils fourrèrent de nouveau n'importe comment ce qu'ils avaient tiré au-dehors, sans échanger un mot. Fazio n'arrivait pas à fermer la sienne.

— Laisse-la comme ça, ordonna le commissaire.

Ils les remirent dedans, refermèrent la petite porte et le portail, repartirent.

— *Dottore*, pour moi, cette histoire ne tient pas, déclara Fazio quand ils furent près de Vigàta. Si ce Giacomo Pellegrino est parti pour un long voyage en Allemagne, comment ça se fait qu'il s'est même pas porté un caleçon de rechange ? Ça me paraît pas raisonnable de penser qu'il s'est tout acheté de neuf.

— Et il y a autre chose qui ne tient pas, observa Montalbano. Ça te paraît logique que dans les valises, on n'ait pas trouvé une feuille, un bout de papier, une lettre, un carnet, un agenda ?

À Vigàta, le commissaire prit une rue étroite qui ne conduisait pas au commissariat.

— Où on va ?

— Moi, je vais voir l'ex-proprétaire de Giacomo : toi, en revanche, tu prends ma voiture et tu me l'amènes au bureau. Quand j'ai fini, je viens à pied, c'est pas très loin.

— *Cu è, cammurria ?* (Qu'est-ce que c'est, des emmerdes ?) demanda de derrière la porte la voix de baleine asthmatique de Mme Catarina.

— Montalbano, je suis.

La porte s'ouvrit. Une tête monstrueuse, hérissée de bigoudis de plastique, apparut.

— Je peux pas vous faire rentrer passque je suis en *disabigliè*, en déshabillé.

— Je vous demande pardon si je vous dérange, madame Catarina. Juste une question : Giacomo Pellegrino, combien de valises il avait ?

- Je vous le dis pas ? Deux.
- Et rien d'autre ?
- Il avait aussi une mallette, mais petitoune. Il y gardait des papiers.
- Vous savez quel genre de papiers ?
- Et vous, d'après vous, je serais une pirsonne qui se met à regarder dans les affaires des autres ? Qu'est-ce que je suis, une dégueulasse ? Une déparleuse, une médisante ?
- Madame Catarina, mais comment pouvez-vous pinser que je crois une chose pareille de vous ? Je disais qu'il peut arriver que, la mallette se trouvant ouverte, on jette un coup d'œil, comme ça, sans intentions...
- Ça m'est arrivé, une fois. Mais par hasard, hé ? Dedans, y avait des tas de lettres, des feuilles de papier pleines de chiffres, des agendas, et un peu de ces choses noires qu'on dirait des disques petitons...
- Des disquettes d'ordinateur ?
- Eh, ce genre-là.
- Giacomo avait un ordinateur ?
- Il en avait un. Il se l'emmenait toujours avec lui dans un sac fait exprès.
- Il se connectait sur Internet ?
- Commissaire, moi, de ces choses j'y acomprends rin. Mais je m'arappelle qu'une fois, si comme je devais lui parler d'un tuyau d'eau qui perdait, j'y téléphonai et je tombai sur le téléphone occupé.
- Excusez-moi, madame, pourquoi au lieu de lui téléphoner, vous n'êtes pas descendue d'un étage...
- À vous, ça vous paraît rin de descendre un étage, avec le poids que je pèse ?
- Je n'y avais pas pensé, excusez-moi.
- Téléphone et que je te téléphone, toujours occupé, c'était. Alors j'ai pris mon courage à deux mains, je suis descendue et j'ai frappé. J'y dis à *Jacuminu* que peut-être, il avait mal raccroché le téléphone. Il m'arépondit que le téléphone était occupé parce que connecté avec cet intronet.
- J'ai compris. Et il s'est emporté aussi la mallette et l'ordinateur ?

— Bien sûr qu'il se les emporta. Qu'est-ce qui faisait, il les laissait *a mia* ?

Il retourna au commissariat de mauvaise humeur. Bien sûr, il pouvait être content de savoir que les papiers de Pellegrino existaient et que probablement, il se les était emportés, mais la crainte d'avoir de nouveau à faire, comme il lui était déjà arrivé dans le dossier dit de l'excursion à Tindari⁷, avec des ordinateurs, des disquettes, des CD-Rom et des tracassins de ce genre lui retournait l'estomac. Heureusement qu'il y avait Catarella qui pourrait lui donner un coup de main.

Il raconta à Fazio ce que lui avait dit Mme Catarina, aussi bien lors de la première rencontre que de la seconde.

— D'accord, dit Fazio après avoir pîné un peu. Mettons que Pellegrino s'est enfui à l'étranger. La première question, c'est : pourquoi ? Lui, directement, avec l'arnaque de Gargano, il n'y était pour rien. Seul quelque exalté comme le regretté géomètre Garzullo pouvait s'en prendre à lui. La deuxième question est : où a-t-il trouvé l'argent pour se faire construire une belle villa ?

— De cette histoire de la villa découle une conséquence, avança Montalbano.

— Laquelle ?

— Que Pellegrino voulait rester caché un certain temps, mais qu'il avait de toute façon l'intention de revenir tôt ou tard, ou plutôt après s'être fait oublier, pour profiter en paix de la villa. Sinon, pourquoi il se la serait fait construire ? À moins que ne soit intervenu un fait nouveau qui l'a obligé à s'enfuir, peut-être pour toujours, en envoyant faire foutre la villa.

— Et il y a autre chose, reprit Fazio. Il est logique qu'un type qui part hors du pays emporte avec lui des documents, des papiers et un ordinateur. Mais je ne pense pas qu'il s'emporte la motocyclette en Allemagne, si jamais il y est allé.

— Téléphone à l'oncle, vois s'il l'a lâchée chez lui.

Fazio sortit, revint au bout d'un instant.

— Non, il ne l'a pas laissée chez lui, il ne sait rien à ce sujet. Attention, *dottore*, que l'oncle, il commence à tendre l'oreille, il m'a demandé pourquoi on s'intéresse tant à son neveu. Il m'a

⁷ Voir *L'Excursion à Tindari*, Fleuve Noir (N.d.T.)

paru inquiet, lui, il avait pris pour argent comptant l'histoire du voyage en Allemagne pour affaires.

— Et nous, on se retrouve le bec dans l'eau.

Il tomba un silence de partie perdue.

— Mais on peut encore faire quèque chose, se décida à dire Montalbano à un certain moment. Toi, demain matin, tu te fais le tour des banques qu'il y a à Vigàta et tu tentes de savoir dans laquelle Pellegrino garde ses sous. À tous les coups, ça sera une autre que celle qui servait à Gargano. Si tu as un ami dans l'établissement, essaie de savoir combien il a sur son compte, s'il verse d'autres sommes en plus du salaire, des choses de ce genre. Un dernier service : comment s'appelle ce type, là, celui des soucoupes volantes et des dragons à trois têtes ?

Avant de répondre, Fazio fit une moue interloquée.

— Antonino Tommasino, il s'appelle. Mais, *dottore*, faites attention : un barjot complet, c'est, on peut pas le prendre au sérieux.

— Fazio, qu'est-ce qu'il fait un homme quand il est très gravement malade et que les médecins baissent les vras ? Pour pas mourir, il est capable de recourir à un sorcier, à un magicien, à un charlatan. Et nous, cher ami, à cette heure, il me semble que nous sommes à l'article de la mort, pour ce qui regarde cette enquête. Donne-moi le numéro de téléphone.

Fazio sortit, revint avec une feuille à la main.

— C'est son témoignage spontané. Il dit qu'il n'a pas le téléphone.

— Il a une maison, au moins ?

— Oh que si, *dottore*. Mais il est difficile d'y arriver. Vous voulez que je vous fasse un plan ?

En ouvrant la porte, il s'aperçut de la présence d'un pli dans la boîte aux lettres. Il le prit et reconnut l'écriture de Livia. Mais ce n'était pas une lettre, à l'intérieur, il y avait une coupure de journal, l'interview d'un vieux philosophe qui vivait à Turin. Pris de curiosité, il décida de la lire tout de suite, avant même de découvrir ce que la nièce d'Adelina lui avait laissé au frigo. En parlant de sa famille, le philosophe, à un certain moment disait :

« Quand on devient vieux, les affects comptent plus que les concepts. »

Il en perdit d'un coup le petit. Si pour un philosophe arrivait le moment où la spéculation valait moins qu'un affect, que pouvait valoir une enquête pour un flic sur le chemin du crépuscule ? Telle était la question implicite que Livia lui adressait en lui envoyant ce bout de journal. Et, de mauvais gré, il dut admettre qu'il n'y avait qu'une seule réponse : peut-être une enquête valait-elle moins qu'un concept. Il dormit mal.

À six heures du matin, il était déjà hors de chez lui. La journée s'annonçait belle, le ciel dégagé et clair, il n'y avait pas de vent. Il avait posé la carte dessinée par Fazio sur le siège à côté et, de temps en temps, la consultait. Tommasino Antonino ou Antonino Tommasino, il s'en foutait, lui, comment il s'appelait, habitait à la campagne, du côté de Montereale, et donc pas si loin de Vigàta. Le problème était de choisir la bonne route parce qu'il était facile de se perdre dans une sorte de désert sans même un arbre et tailladé de drailles, chemins, traces de chenilles et interrompu çà et là de cahutes de croquants et de quelques rares maisons de campagne. Un endroit qui faisait de son mieux pour ne pas se transformer, en un éclair, en capharnaüm de rangées de villas pour fin de semaine, mais déjà on commençait à percevoir les premiers signes de l'inutilité de cette résistance, tranchées pour conduites d'eau, poteaux électriques et du téléphone, tracés de véritables routes à plusieurs voies. Il tourna trois ou quatre fois à l'intérieur du désert, en revenant toujours au point de départ, la carte de Fazio était trop générale. Se voyant perdu, il se dirigea sans plus hésiter vers une espèce de ferme. Il s'arrêta, descendit, la porte était ouverte.

— Il y a quelqu'un ?

— Entrez, je vous en prie, lança une voix féminine.

C'était une grande salle bien tenue, en ordre, une espèce de salon-salle à manger, meubles vieux mais briqués. Une dame sexagénaire, vêtue de gris, soignée de sa personne, se buvait une tasse de café, la cafetière fumait sur la table.

— Juste une information, madame. Je voudrais savoir où habite M. Antonino Tommasino.

— C'est ici, qu'il habite. Je suis sa femme.

Va savoir pourquoi, il s'était imaginé que Tommasino était un demi-vagabond ou, dans la meilleure des hypothèses, un croquant, un paysan, race à protéger car en voie d'extinction.

— Le commissaire Montalbano, je suis.

— Je vous ai reconnu, dit la dame en montrant du menton la télévision dans un coin. Je vais appeler mon mari. En attendant, prenez-vous un café, je le fais fort.

— Merci.

La dame le lui servit, sortit, reparut presque tout de suite.

— Mon mari dit si ça ne vous dérange pas d'aller chez lui.

Ils remontèrent un couloir blanchi à la chaux, la femme lui fit signe d'entrer dans la deuxième pièce à gauche. C'était un véritable cabinet de travail, avec de grandes étagères couvertes de livres, de vieilles cartes nautiques aux murs. L'homme qui se leva d'un fauteuil pour venir à sa rencontre était un sexagénaire grand et droit, vêtu d'un blazer élégant, des lunettes, de beaux cheveux blancs. Il en imposait. Montalbano s'était convaincu qu'il allait se trouver devant un demi-dément aux yeux fous, un filet de bave à la bouche. Et il s'étonna. Il n'y avait pas eu de quiproquo, c'était bien sûr ?

— Vous êtes Antonino Tommasino ? demanda-t-il.

Et il aurait voulu ajouter, pour plus de sécurité : ce fou à lier qui voit des monstres et des soucoupes volantes ?

— Oui, et vous, vous êtes le commissaire Montalbano. Je vous en prie.

Il le fit asseoir dans un fauteuil confortable.

— Je vous écoute, je suis à votre disposition.

C'était là le tracassin. Comment attaquer la discussion sans offenser M. Tommasino qui lui semblait un homme au cerveau très normal ?

— Qu'est-ce que vous lisez de beau ?

La question qui lui était venue aux lèvres était si crétine et absurde qu'il en eut la honte. Tommasino, lui, sourit.

— Je suis en train de lire ce qu'on appelle le *Livre de Roger*, écrit par Idriss, un géographe arabe. Mais vous n'êtes pas venu

pour me demander ce que je suis en train de lire. Vous êtes venu ici pour savoir ce que j'ai vu une certaine nuit, voilà un peu plus d'un mois. Peut-être qu'au commissariat, ils ont changé d'avis.

— Oui, merci, dit Montalbano, reconnaissant envers l'autre qu'il ait pris l'initiative.

Non content d'être normal, Tommasino était aussi une personne fine, cultivée et intelligente.

— Je dois d'abord faire un préliminaire. Qu'est-ce qu'on vous a dit de moi ?

Montalbano hésita, embarrassé. Puis il décida que la vérité, c'est toujours ce qu'il y a de mieux.

— On m'a dit que vous, de temps en temps, vous voyez des choses étranges, des choses inexistantes.

— Vous êtes un gentilhomme, commissaire. Pour parler sans détour, on dit que je suis fou. Un fou tranquille, un citoyen qui paie ses impôts, respecte les lois, ne fait pas d'actes obscènes ou violents, ne menace pas, ne maltraite pas sa femme, va à la messe, a élevé fils et petits-fils, mais qui est toujours et malgré tout fou. Vous avez dit juste : de temps en temps, il m'arrive de voir des choses inexistantes.

— Excusez-moi, l'interrompt Montalbano. Vous faites quoi ?

— Comme profession, vous voulez dire ? J'ai enseigné la géographie au lycée de Montelusa. Depuis plusieurs années, je suis à la retraite. Vous me permettez de vous raconter une histoire ?

— Bien sûr.

— J'ai un petit-fils, Michele, qui a maintenant quatorze ans. Un jour, voilà une dizaine d'années, mon fils est venu me trouver avec sa femme et son fils. Il continue à le faire, grâce à Dieu. Michele et moi, on s'est mis à jouer devant la maison. Tout à coup, Michele a commencé à pousser des cris, il disait que la cour était pleine de dragons terribles et furieux : je suis entré dans le jeu, et je me suis mis à crier d'épouvante. Alors le petit a eu la frousse de ma frousse, il a voulu me rassurer. Pépé, il m'a dit, attention que ces dragons, ils existent pas, alors il faut pas avoir peur. C'est moi qui me les invente, pour jouer. Commissaire, croyez-moi, depuis quelques années, je suis dans la même situation que mon petit-fils Michele. Une certaine

partie de mon cerveau doit être, pour quelque mystérieuse raison et d'une quelconque manière, retombée en enfance. Sauf que, à la différence du minot, je crois vrai ce que je vois et que je continue à le croire vrai pendant un certain temps. Puis ça me passe et je me rends compte que j'ai vu l'inexistant. Jusque-là, j'ai été clair ?

— Très clair, dit le commissaire.

— Je peux maintenant vous demander ce qu'ils vous ont raconté que j'ai vu ?

— Beh, il me semble, un monstre marin à trois têtes et une soucoupe volante.

— Seulement ça ? Ils ne vous ont pas dit que j'ai vu aussi une horde de poissons ailés en fer-blanc qui se posaient sur un arbre ? Ou de cette fois où un vénusien nain s'est pointé dans ma cuisine pour me demander une cigarette ? On s'arrête là pour ne pas trop s'égarer ?

— Comme vous voulez.

— Alors, mettez à la suite ce que je vous ai dit et ce que vous savez déjà. Un monstre marin à trois têtes, une soucoupe volante, une horde de poissons ailés en fer-blanc, un vénusien nain. Vous êtes d'accord que tout ça, ça n'existe pas ?

— Bien sûr.

— Alors, si moi, je viens et que je vous dis : écoutez, l'autre nuit, j'ai vu une voiture comme ci et comme ça, vous pourquoi vous ne me croyez pas ? Les automobiles c'est imaginaire, ça n'existe pas, peut-être ? Moi je vous parle de choses de tous les jours, d'une vraie voiture, avec quatre roues, une plaque d'immatriculation, je ne suis pas en train de vous dire que je suis tombé sur une trottinette spatiale arrivée de Mars !

— Menez-moi où vous l'avez vue, l'auto de Gargano, dit Montalbano.

Il avait trouvé un témoin précieux, il en était sûr.

Onze

La courte période passée à l'intérieur de la maison avait suffi pour que le temps change. Il s'était levé un vent bilieux, froid, avec des bourrasques qui semblaient des coups de griffe de bête enragée. Au-dessus de la mer, des nuées grasses et pleines cheminaient lourdement en direction de la terre. Montalbano conduisait en suivant les instructions du Pr Tommasino tout en se faisant mieux expliquer l'histoire.

— Vous êtes sûr que c'était la nuit du trente et un août au premier septembre ?

— La main sur le feu.

— Comment vous faites pour en être si sûr ?

— Parce que j'étais justement en train de pinser que le lendemain, premier septembre, Gargano allait me payer les intérêts, quand j'ai vu la voiture. Et je me suis étonné.

— Pardonnez-moi, professeur, vous aussi, vous avez été une victime de Gargano ?

— Oui, j'ai été assez idiot pour le croire. Trente millions, il m'a chipé. Mais alors, quand j'ai vu l'auto, je me suis étonné, oui, mais j'ai été aussi content. J'ai pensé qu'il tiendrait parole. En fait, le lendemain matin, on m'a dit qu'il ne s'était pas présenté.

— Pourquoi vous êtes-vous étonné quand vous avez vu la voiture ?

— Pour de multiples raisons. À commencer par l'endroit où elle se trouvait. Vous serez étonné vous aussi quand nous arriverons. Ça s'appelle la Pointe Pizzillo. Et puis l'heure : il était sûrement minuit passé.

— Vous avez regardé l'heure ?

— Je n'ai pas de montre, de jour, je me règle sur le soleil ; quand il fait nuit, sur l'odeur de la nuit : j'ai une espèce de signal naturel, inséré dedans mon corps.

— Vous avez dit l'odeur de la nuit ?

— Oui. Selon l'heure, la nuit change d'odeur.

Montalbano n'insista pas.

— Peut-être, dit-il, que Gargano était en compagnie, qu'il voulait se mettre à l'écart.

— *Dottore* Montalbano, cet endroit est trop isolé pour être sûr. Vous vous souvenez qu'il y a deux ans, on y a agressé un couple d'amoureux ? Et puis je me suis demandé : Gargano, avec tout l'argent qu'il a, sa situation, le devoir de sauver les apparences, quel besoin a-t-il de se mettre à baiser en voiture avec un lascar quelconque ?

— Je peux vous demander, vous avez parfaitement le droit de ne pas répondre, qu'est-ce que vous faisiez, vous, dans ce coin que vous me dites tellement solitaire, et à cette heure de la nuit ?

— Moi, la nuit, je marche.

Montalbano se retint de poser d'autres questions. Après un peu moins de cinq minutes de silence, le professeur dit :

— Nous sommes arrivés. Voilà la Pointe Pizzillo.

Et il descendit le premier, suivi du commissaire. Ils se trouvaient sur un petit haut plateau, une sorte de proue, complètement désert, dépourvu d'arbres, avec juste çà et là quelques touffes de sorgho ou de câprier. Le bord du haut plateau était à une dizaine de mètres, au-dessous, il devait y avoir un à-pic donnant sur la mer.

Montalbano fit quelques pas et fut arrêté par la voix de Tommasino.

— Attention, le terrain est instable. La voiture de Gargano était là où se trouve la vôtre, dans la même position, le coffre vers la mer.

— Vous veniez d'où, vous ?

— De la direction de Vigàta.

— De Vigàta, ça fait une trotte.

— Pas tant que ça. D'ici au village, à pied, il faut trois quarts d'heure, une heure maximum. Donc, venant de cette direction, je devais par nécessité passer devant le capot de la voiture, à cinq ou six pas de distance. À moins de faire un long détour à

l'intérieur pour l'éviter. Mais quel motif avais-je de l'éviter ? Comme ça, je la reconnus. Il y avait assez de lumière de la lune.

— Vous avez eu moyen de voir la plaque ?

— Vous voulez galéjer ? Il aurait fallu que je m'avance à coller le nez dessus pour la lire.

— Mais si vous n'avez pas lu la plaque, comment avez-vous fait pour...

— J'ai reconnu le modèle. C'était une Alfa 166. La même voiture avec laquelle il se présenta l'année dernière chez moi pour me piquer les sous.

Une question vint à la bouche du commissaire :

— Vous avez quoi, comme voiture ?

— Moi ? J'ai même pas le permis.

Nuit perdue et c'est une fille, se dit Montalbano, déçu. Le Pr Tommasino était un fou qui voyait des choses inexistantes, mais quand il voyait des choses existantes, il les arrangeait à son goût. Le vent s'était fait plus frais, le ciel s'était rempli. Qu'est-ce qu'il perdait son temps dans cet endroit désolé ?

Mais le professeur dut en quelque manière percevoir la déception de son interlocuteur.

— Attention, commissaire, que j'ai une manie.

Oh, mon Dieu, une autre ? Montalbano s'inquiéta. Et si ce type était pris d'une attaque et commençait à hurler qu'il voyait à Lucifer en personne, comment fallait-il se comporter ? Faire mine de rien ? Monter en voiture et prendre la poudre d'escampette ?

— Ma manie, poursuivit Tommasino, concerne les automobiles. Je suis abonné à des revues italiennes et étrangères spécialisées. Je pourrais participer à un jeu télévisé sur ce sujet et je serais sûr de vaincre.

— Il y avait quelqu'un, à l'intérieur de l'auto ? demanda le commissaire, désormais résigné au fait que le professeur était absolument imprévisible.

— Vous voyez, venant de là, comme je vous ai dit, pendant un certain temps, j'ai pu observer, disons le profil latéral de la voiture. Puis, arrivé plus près, j'ai eu la possibilité de distinguer si, à l'intérieur, il y avait des formes humaines. Je n'en ai pas remarqué. Peut-être que ceux qui étaient dans l'auto, en

apercevant une ombre qui approchait, se sont baissés. J'ai continué sans me retourner.

— Vous avez entendu ensuite le bruit de la voiture qui démarrait ?

— Non. Mais il me semble, j'insiste, il me semble que le coffre était ouvert.

— Et il n'y avait personne à la hauteur du coffre ?

— Personne.

À Montalbano, il lui vint une idée dont la simplicité le vexa presque.

— Professeur, s'il vous plaît, vous voulez bien vous éloigner d'une trentaine de pas et puis revenir vers ma voiture en refaisant le même trajet que cette nuit-là ?

— Bien sûr, dit Tommasino, j'aime marcher.

Tandis que le professeur repartait en lui tournant le dos, Montalbano ouvrit le coffre de sa voiture et puis se plaça derrière, en relevant la tête juste assez pour lui permettre d'apercevoir, à travers les vitres de la portière arrière, Tommasino qui, au bout de trente pas, se retournait et revenait en arrière. Alors, il baissa aussi la tête, en se cachant complètement. Quand il eut calculé que le professeur était arrivé à la hauteur du capot, toujours baissé, il se déplaça jusqu'à se mettre au niveau du coffre. Il se déplaça encore, arrivant ainsi sur l'autre flanc, quand il eut compris que le professeur était passé : précaution inutile, étant donné qu'il lui avait dit ne s'être jamais retourné. À ce point, il se remit debout.

— Professeur, ça suffit, merci.

Tommasino le regarda, ébahi.

— Où vous êtes-vous caché ? Moi, j'ai vu le coffre ouvert, mais l'auto était vide et vous n'étiez visible nulle part.

— Vous veniez de là et Gargano, en voyant votre ombre...

Il s'interrompit. Le ciel avait soudain ouvert un œil. Un petit trou, une déchirure s'était produite dans le tissu noir et uniforme des nuages et de cette lucarne était parti un rayon de soleil lumineux et presque entièrement circonscrit à l'endroit où ils se trouvaient tous les deux. Montalbano eut envie de rire. On aurait dit deux personnages de quelque ingénu ex-voto, illuminés par la lumière divine. Et à ce moment, il remarqua un

détail que seul ce rayon particulier de lumière, comme un projecteur de théâtre, avait pu mettre en évidence. Un frisson de froid le parcourut, la sonnette bien connue commença à retentir dans sa coucourde.

— Je vous raccompagne, dit-il au professeur qui le fixait d'un air interrogatif, attendant la suite de ses explications.

Après avoir quitté le professeur en se retenant à grand-peine de l'embrasser, il retourna sur les lieux en roulant à tombeau ouvert. Pas d'autres voitures n'étaient venues faire cagner pendant son absence. Il s'arrêta, descendit, s'approcha lentement, sur la pointe des pieds, les yeux toujours baissés à terre, jusqu'au rebord de la falaise. Il n'y avait plus de rayon de lumière pour l'aider, ce rayon qui avait été comme le faisceau d'une lampe électrique dans l'obscurité, mais désormais, il savait ce qu'il devait chercher.

Puis, précautionneusement, il se pencha pour regarder au-dessous. Le haut plateau était fait d'une couche de terre posée sur de la marne. Et en fait, une paroi de marne lisse et blanche tombait à la perpendiculaire jusqu'à la mer qui devait être profonde, là, au strict minimum, d'une dizaine de mètres. L'eau était d'un gris sombre, comme le ciel. Il ne voulait pas perdre davantage de temps. Il regarda autour de lui une, deux, trois fois, pour établir des points de référence fixes. Puis il se remit en voiture et fonça au commissariat.

Fazio n'était pas là, en revanche, il y avait Mimì Augello.

— Le père de Beba va mieux. Nous avons décidé de déplacer d'un mois le mariage. Il y a du neuf ?

— Oui, Mimì. Et beaucoup.

Il lui raconta tout et à la fin, Augello en resta bouche bée.

— Et maintenant, qu'est-ce que tu veux faire ?

— Toi, procure-moi un hors-bord avec un bon moteur. En une heure, je devrais y arriver, sur les lieux, même si le temps n'est pas bon.

— Écoute, Salvo, si ça se trouve, tu vas te choper un infarctus. Renvoie ça. Aujourd'hui, l'eau doit être glacée. Et toi, désolé de te le dire, mais t'es plus un minot.

- Procure-moi un hors-bord et me casse pas les bûmes.
- Tu en as une, au moins, de combinaison ? Et des bouteilles de plongée ?
- La combinaison, je devrais l'avoir quelque part chez moi. Les bouteilles, je n'en ai jamais eu. Je plonge en apnée.
- Salvo, tu plongeais, autrefois, en apnée. Ça fait des années que tu le fais plus. Et toutes ces années, tu as continué à fumer. T'en sais rien, où en sont tes poumons. Donc, combien de temps tu pourras rester sous l'eau ? Disons vingt secondes pour être généreux ?
- Ne dis pas des conneries.
- Fumer, t'appelles ça une connerie ?
- Mais arrêtez-vous un peu avec cette histoire du tabac ! C'est sûr que ça fait du mal de fumer. Mais d'après vous, le smog, ça compte pas, l'électrosmog, ça compte pas, l'uranium appauvri, c'est bon pour la santé, les cheminées, ça ne fait pas de mal, Tchernobyl a amélioré l'agriculture, les poissons à l'uranium ou à ce qu'on veut nourrissent mieux, la dioxine c'est un reconstituant, la vache folle, la fièvre aphteuse, les aliments transgéniques, la globalisation vous feront vivre comme des dieux, la seule chose qui tue des millions de personnes, c'est la tabagie passive. Tu le sais, quel sera le slogan des prochaines années ? Faites-vous un rail de coke, comme ça vous ne polluerez pas l'environnement.
- D'accord, d'accord, calme-toi, dit Mimì. Je te procure le hors-bord. Mais à une condition.
- Laquelle ?
- Je viens avec toi.
- Pour quoi faire ?
- Rien, mais je ne le sens pas de te laisser seul, je me sentirais mal.
- Alors, d'accord. À deux heures au port, de toute façon je dois rester à jeun. Attention, ne dis pas où on va. Si par hasard, il apparaît que je me suis trompé, au commissariat, ils vont se foutre de notre gueule que c'est pas permis.

Montalbano expérimenta combien il était difficile d'enfiler une combinaison à bord d'un hors-bord qui fonçait sur une mer

qu'on pouvait pas vraiment dire calme. Mimì, au gouvernail, semblait tendu et inquiet.

— Tu as le mal de mer ? lui demanda le commissaire à un certain moment.

— Non, j'en ai marre de moi.

— Pourquoi ?

— Parce que des fois, je me rends compte tout d'un coup à quel point je suis con de te suivre dans certaines de tes idées géniales.

Ils ne se dirent rien d'autre. Ils se remirent à parler au moment où, après de longues tentatives, ils arrivèrent enfin par la mer devant la Pointe Pizzillo, où Montalbano, dans la matinée, avait été par la terre. La muraille de marne s'élevait sans reliefs ni cavités. Mimì la scruta, la mine *nìvura*, sombre.

— On risque d'aller la heurter, dit-il.

— Et toi, fais-y attention, dit pour tout réconfort le commissaire, en commençant à se laisser glisser, ventre contre le rebord du bateau.

— Tu m'as pas l'air si décontracté, observa Mimì.

Montalbano le fixa sans se décider à entrer dans la mer. Il avait le cul entre deux chaises. L'envie d'aller contrôler sous l'eau s'il avait vu juste était très forte, mais tout aussi forte l'impulsion soudaine de tout envoyer se faire foutre. Certes, la journée n'arrangeait pas les choses, le ciel était si *nìvuro*, si noir que la lumière était quasi nocturne, le vent s'était considérablement refroidi. Il se décida, peut-être passque ça aurait trop marqué mal qu'il y repense devant Augello. Il lâcha sa prise.

Et aussitôt, il se retrouva dans l'obscurité la plus épaisse, impénétrable, au point de ne pas comprendre comment son corps s'était disposé dans l'eau. À l'horizontale ou à la verticale ? Une fois, il lui était arrivé, en s'aréveillant de nuit dans son lit, de ne pas réussir à s'orienter, de ne plus savoir où étaient les repères de toujours, la fenêtre, la porte, le plafond. De l'épaule, il heurta quelque chose de solide. De la main, il toucha une masse glissante. Il s'en sentit enveloppé. Il se débattit, s'en libéra. Alors, il chercha frénétiquement à faire deux choses : combattre l'absurde frousse qui l'avait submergé et prendre la

torche électrique qu'il avait à la ceinture. Finalement, il réussit à l'allumer. Avec horreur, il n'aperçut aucun faisceau lumineux, la lampe ne fonctionnait pas. Puis un fort courant commença à le tirer vers le fond.

« Mais pourquoi je me mets à faire ce genre de conneries ? » se demanda-t-il, désespéré.

La peur se changea en panique. Il ne réussit pas à la contrôler et remonta comme une fusée, allant donner de la tête contre le visage d'Augello qui se penchait tout entier par-dessus le bord du bateau.

— T'as bien failli m'escagasser le nez, dit Mimì en se le touchant.

— Et toi, lève-toi du milieu, répliqua le commissaire en s'agrippant au hors-bord.

Était-il possible qu'il fût déjà nuit ? Il continuait à ne rien voir. Il n'entendait que son halètement de moribond.

— Pourquoi tu fermes les yeux ? demanda Augello, inquiet.

Alors seulement, le commissaire comprit que durant toute l'immersion, il avait gardé les paupières serrées, dans un refus obstiné d'accepter ce qu'il était en train de faire. Il rouvrit les yeux. Pour confirmation, il alluma la lampe qui fonctionnait très bien. Il resta ainsi quelques minutes, à s'insulter mentalement puis, quand il sentit que les battements de son cœur étaient redevenus normaux, il se laissa de nouveau tomber. Maintenant, il se sentait calme, la frousse qu'il avait ressentie était certainement due au premier impact. Une réaction naturelle.

Il était à cinq mètres de profondeur. Il dirigea la lumière encore plus bas, sursauta et n'en crut pas ses yeux. Il éteignit la torche, compta mentalement jusqu'à trois, la ralluma.

Trente-trois mètres plus bas que lui, complètement encastree entre les murailles et un rocher blanc, la carcasse d'une automobile. L'émotion lui fit sortir l'air des poumons. Il remonta en hâte.

— T'as rien trouvé ? Des mérous ? Des mulets ? demanda Mimì, ironique, en se tenant un mouchoir mouillé sur le nez.

— J'ai eu un cul incroyable, Mimì. L'auto est là-dessous. On l'a précipitée ou elle est tombée. J'avais vu juste, ce matin, les

traces de pneus finissaient juste sur le bord du précipice. Maintenant, je descends voir quelque chose et puis on rentre.

Mimì avait été prévoyant. Il s'était emporté un sac de plastique avec des serviettes et une fiasque de whisky neuve. Avant de commencer à poser des questions, Augello attendit que le commissaire se soit débarrassé de la combinaison, essuyé, rhabillé. Il attendit encore que son supérieur ait fini de se descendre du whisky et d'en avoir descendu lui aussi. À la fin, il demanda :

— Alors ? Qu'est-ce que tu as vu vingt mille lieues sous les mers ?

— Mimì tu fais le malin parce que tu ne veux pas reconnaître que je t'ai mis le nez dans ton caca. Toi, cette enquête, tu l'as prise par-dessus la jambe, tu me l'as dit toi-même et moi, en fait, je t'ai baisé. Passe-moi la bouteille.

Il avala une longue gorgée, tendit la bouteille à Augello qui l'imita. Mais il était clair qu'après les paroles de son patron, l'adjoint y prenait moins de plaisir.

— Alors ? reprit-il, contrit.

— À l'intérieur de la voiture, il y a un mort. Je peux pas te dire qui c'est, il est dans un sale état. Sous le choc, les portières se sont ouvertes, peut-être que dans les environs, il y a un autre cadavre. Le coffre aussi était ouvert. Et tu sais ce qu'il y avait dedans ? Une motocyclette. Et voilà.

— Et qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— L'enquête n'est pas à nous. Et donc nous avisons qui de droit.

Les deux messieurs qui débarquèrent du hors-bord étaient indubitablement le commissaire Salvo Montalbano et son adjoint, le *dottor* Domenico, dit « Mimì » Augello, les deux représentants de la loi bien connus. Mais ceux qui les rencontrèrent furent passablement éberlués. Les deux hommes se tenaient bras dessus, bras dessous, vacillaient quelque peu sur leurs jambes et chantonnaient à mi-voix « la femme est changeante ».

Ils entrèrent au commissariat, se lavèrent, se rajustèrent, se firent porter deux cafés. Puis Montalbano dit :

— Je sors, je vais téléphoner à Montelusa.

— Tu ne peux pas le faire d'ici ?

— D'une cabine, c'est plus sûr.

— Allô ? Guannodda est là ? demanda le commissaire d'une voix d'enrhumé.

— Le *dottor* Guarnotta, vous demandez ?

— Voui.

— Qui est à l'appareil.

— Le général Jaruzelski.

— Je vous le passe tout de suite, dit le standardiste, impressionné.

— Allô ? Ici, Guarnotta. Je n'ai pas compris qui est à l'appareil.

— Égoutez, *doddore*, égoutez-moi sans boser de queztions.

Le coup de fil fut long et tourmenté mais à la fin, le *dottor* Guarnotta, de la Questure de Montelusa, comprit avoir reçu d'un Polonais inconnu une information précieuse.

Il était sept heures du soir, et de Fazio, au commissariat, on n'avait pas vu l'ombre. Montalbano appela son ami journaliste, Nicolò Zito, de Retelibera.

— Tu t'es décidé à venir prendre la cassette qu'Analisa t'a préparée ?

— Quelle cassette ?

— Celle avec les extraits sur Gargano.

Il se l'était complètement oubliée, mais fit semblant d'avoir téléphoné juste pour cela.

— Si d'ici une demi-heure je passe, tu y seras ?

Il arriva à Retelibera et trouva à l'entrée Zito qui l'attendait, cassette à la main.

— Allez, je file, il faut que je prépare le journal du soir.

— Merci, Nicolò. Je te dis une chose : à partir de maintenant, garde un œil sur ce que fait Guarnotta. Et si tu peux, tiens-moi au courant.

La hâte de Nicolò lui passa d'un coup, il tendit l'oreille, il savait qu'un demi-mot de Montalbano valait plus que trois heures de discours.

— Pourquoi, il y a quelque chose ?

— Oui.

— Par rapport à Gargano ?

— Je crois bien que oui.

À la trattoria San Calogero, il lui vint un tel petit que même le propriétaire qui était habitué à le voir manger, en fut ahuri :

— *Dottore*, qu'est-ce qui vous arrive ? Vous vous éclatez la panse ?

Il arriva à Marinella en proie à une satisfaction authentique. Non pas pour l'histoire de la voiture, de celle-là, dans ce moment, il pouvait pas s'en foutre davantage mais plutôt pour l'orgueil d'avoir été encore capable de se taper ces pénibles plongées.

— Je voudrais voir combien de petits jeunes sont capables de faire ce que j'ai fait !

Vieux, tu parles ! Comment elles avaient pu lui venir en tête, ces mauvaises pensées sur la vieillesse ? Il avait encore le temps !

La cassette, au moment où il la glissait dans le magnétoscope, tomba à terre. Il se baissa pour la prendre et resta comme ça, à demi penché, sans pouvoir bouger, un déchirant élancement de douleur dans le dos.

La vieillesse se vengeait ignoblement.

Douze

C'était le téléphone qui résonnait dans la pièce, pas le violon du maestro Cataldo Barbera qui, à peine apparu en rêve, lui avait dit :

— Écoutez ce concertino.

Ouvrant les yeux, il regarda sa montre : huit heures moins cinq.

Il était très rare qu'il s'aréveille si tard. En se levant, il nota avec satisfaction que la douleur au dos lui était passée.

— Allô ?

— Salvo, ici Nicolò. Il y a un direct de moi au journal de huit heures. Regarde-toi-le.

Il alluma la télé, la régla sur *Retelibera*. Après le sigle, apparut le visage de Nicolò. En quelques mots, il annonça qu'il se trouvait à la Pointe Pizzillo parce qu'à la Questure de Montelusa était arrivé un coup de fil d'un amiral polonais concernant une voiture tombée à la mer. Le *dottor* Guarnotta avait eu la brillante intuition qu'il pouvait s'agir de l'Alfa 166 du comptable Emanuele Gargano. Il avait donc sans perdre de temps organisé la récupération de l'auto. Récupération qu'il n'avait pas encore été possible de conduire à son terme. Là, il y eut un changement de cadre. L'opérateur, zoomant vertigineusement d'en haut, montra un secteur de mer réduit, au bas du précipice.

La voiture, expliqua Zito hors champ, se trouvait là, à une dizaine de mètres de profondeur, littéralement encastrée entre les parois de marne et un gros rocher. L'opérateur élargit la perspective et sur l'écran apparut un grand ponton avec une grue, une dizaine de bateaux entre vedettes, hors-bord et barques de pêche. Les opérations allaient durer toute la journée, ajouta Zito, pour essayer de trouver d'autres corps que celui qui avait été découvert emprisonné dans la carcasse. Changement

de cadre. Sur le pont d'une barque de pêche, un corps recroquevillé et un homme accroupi près du mort.

C'était le Dr Pasquano.

Voix d'un journaliste :

— Pardon, docteur, d'après vous, il est mort dans la chute ou il a été tué avant ?

Pasquano, en levant à peine les yeux :

— Mais ne cassez pas les (bip).

Son habituelle grâce enchanteresse.

— Maintenant, nous passons la parole aux responsables des enquêtes, annonça Nicolò.

Ils apparurent tous ensemble, serrés comme pour une photo : famille nombreuse en sortie. Le Questeur Bonetti-Alderighi, le Procureur Tommaseo, le chef de la Scientifique Arquà et le commissaire Guarnotta, chargé de l'enquête. Tous souriants comme s'ils se trouvaient à une fête et tous périlleusement proches du bord fragile du précipice. Montalbano chassa la vilaine pensée qui lui était venue mais, certes, voir disparaître en direct la moitié de la Questure de Montelusa aurait été pour le moins un spectacle inusuel.

Le Questeur remercia tout le monde, depuis le Père éternel jusqu'à l'huissier, pour le zèle déployé dans l'accomplissement, etc., etc. Le Procureur Tommaseo dit qu'il fallait exclure un délit à connotations sexuelles et que donc, de toute cette histoire, il s'en foutait éperdument. Cette deuxième partie, en vérité, il ne la dit pas, mais la laissa clairement entendre par l'expression de son visage. Arquà, le chef de la Scientifique, fit savoir que comme ça, à première vue, cette voiture devait se trouver à l'eau depuis un mois. Celui qui parla le plus, ce fut Guarnotta, car Zito, en bon journaliste, comprit que le direct était en train de tourner en eau de boudin et qu'il fallait poser les questions appropriées pour sauver le sauvable.

— *Dottor* Guarnotta, le cadavre trouvé dans la voiture a été identifié avec certitude ?

— Il n'y a pas encore eu d'identification officielle, mais nous pouvons affirmer qu'il s'agit, selon toute probabilité, de Pellegrino Giacomo.

— Il était seul en voiture ?

— Nous ne pouvons rien dire à ce propos. À l'intérieur de l'habitacle, il n'y avait qu'un cadavre mais il n'est pas exclu qu'il s'y soit trouvé une autre personne qui, probablement, dans l'impact de la voiture avec l'eau, aura été projetée au loin. Nos plongeurs sont en train d'inspecter activement la zone.

— Ce second cadavre pourrait être celui de Gargano ?

— Cela se pourrait.

— Giacomo Pellegrino était encore vivant quand la voiture a été précipitée ou bien a-t-il été assassiné avant ?

— Cela, c'est l'autopsie qui nous le dira. Mais attention, il n'est pas dit qu'il s'agisse d'un acte délictueux. Il peut aussi s'agir d'un accident. Ici, vous voyez, le terrain est très...

Il ne réussit pas à finir sa phrase. Le cameraman, qui avait élargi son cadre, cueillit la scène. Dans le dos du groupe, une large bande de terre s'écroula. Tous, comme dans un ballet bien réglé, firent ensemble un bond en avant. Montalbano se redressa à demi, d'un coup, cela lui arrivait aussi quand il voyait des films d'aventures du genre *Les Aventuriers de l'Arche perdue*. Quand ils se furent mis en zone de sécurité, Zito réattaqua.

— Vous avez trouvé autre chose dans la voiture ?

— L'intérieur de la voiture, il n'a pas encore été possible de l'inspecter. Très près du véhicule, on a retrouvé une motocyclette.

Montalbano tendit l'oreille. Et ici, le direct se termina.

Qu'est-ce que ça voulait dire, cette phrase, « très près du véhicule » ? Il l'avait vue, de ses yeux vue, la motocyclette dans le coffre, sans possibilité d'erreur. Et alors ? Il ne pouvait y avoir que deux explications : ou un plongeur l'avait déplacée, peut-être sans intention particulière, ou bien Guarnotta disait une menterie en sachant que c'en était une. Mais en ce second cas, dans quel but ? Guarnotta avait-il une idée et cherchait-il à faire coïncider tous les détails dans son cadre ?

Le téléphone sonna. C'était de nouveau Zito.

— Elle t'a plu, mon émission ?

— Oui, Nicolò.

— Merci de m'avoir permis de baisser la concurrence.

— Tu as réussi à comprendre ce que pense Guarnotta ?

— Pas besoin de gros efforts parce qu'il ne cache pas ce qu'il pense, il parle clair. Selon lui, Gargano a marché sur les pieds à la Mafia. Directement, c'est-à-dire en empochant du pognon de quelque mafieux, ou indirectement, c'est-à-dire en envahissant un terrain sur lequel il ne devait ni semer ni bêcher.

— Mais quel rapport avec le pauvre Pellegrino ?

— Pellegrino a eu le malheur de se trouver en compagnie de Gargano. Je rapporte toujours l'opinion de Guarnotta, entends-moi bien. Et comme ça, ils les ont tués tous les deux, puis ils les ont fourrés dans la voiture et les ont balancés à la mer. Ensuite, ou avant, mais ça n'a pas d'importance, ils ont jeté à la mer aussi la motocyclette de Pellegrino. D'ici quelques heures, on va trouver le *catafero*, le cadavre de Gargano dans les alentours de l'auto, à moins que le courant ne l'ait emporté au loin.

— Ça te convainc, *a tia*, toi ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Tu m'expliques ce qu'ils faisaient là, Pellegrino et Gargano, à cette heure de la nuit ? Là, on y va juste pour baiser. Et je ne sache pas que Gargano et Pellegrino étaient...

— En fait, tu devrais le savoir.

Nicolò fit une espèce de bruit d'aspiration, le souffle lui avait été coupé.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ?

— Pour plus de détails, passer à onze heures au commissariat de Vigàta, dit Montalbano avec une voix d'animatrice de supermarché.

Tandis qu'il raccrochait, une pensée le frappa, qui l'obligea à s'habiller et à sortir de chez lui sans s'être ni lavé ni rasé. Il arriva à Vigàta en quelques minutes et devant le bureau du « Roi Midas », il se sentit plus tranquille : l'agence était encore fermée. Il se gara et attendit. Puis, dans le rétroviseur, il vit arriver une vieille Fiat 500, une pièce de collection. La voiture trouva de la place un peu plus loin que celle de Montalbano. En sortit Mlle Mariastella Cosentino, l'air digne, qui alla ouvrir la porte du « Roi Midas ». Le commissaire laissa passer quelques minutes, puis entra. Mariastella était déjà à son poste,

immobile, une statue, la main droite sur le téléphone dans l'attente d'un coup de fil, de ce coup de fil particulier qui ne viendrait jamais. Elle ne se rendait pas. Elle ne possédait pas la télévision et peut-être qu'elle n'avait pas non plus d'amis, si ça se trouvait, donc, elle ne savait encore rien de la découverte de Pellegrino et de l'auto de Gargano.

— Bonjour, mademoiselle, comment va ?

— Pas mal, merci.

Au timbre de sa voix, le commissaire comprit que Mariastella ignorait ce qui s'était passé. Maintenant, il devait jouer la carte qu'il avait en main avec habileté, en finesse, Mariastella était capable de se fermer encore plus que d'habitude.

— Vous connaissez la nouvelle ? attaqua-t-il.

Comment ça ? D'abord, tu te promets de traiter l'affaire avec habileté et finesse, et puis il te vient une phrase préliminaire tellement directe, brutale et banale que même Catarella ? Autant continuer comme ça, en char d'assaut et bonsoir chez vous. Le seul signe d'attention de Mariastella consista à concentrer son regard sur le commissaire, mais elle n'ouvrit pas la bouche, ne demanda rien.

— On a retrouvé le cadavre de Giacomo Pellegrino.

Mais bon sang de bonsoir, tu veux bien en avoir une de réaction, n'importe laquelle ?

— Il était dans la mer, à l'intérieur de la voiture du comptable Gargano.

Enfin, Mariastella fit une chose qui, d'objet inerte, la promut au rang de membre du genre humain. Elle bougea, leva lentement la main de dessus le téléphone, la joignit à l'autre dans un geste de prière. Les yeux de Mariastella étaient maintenant écarquillés, ils demandaient, ils demandaient. Et Montalbano en eut de la peine, il répondit :

— Lui, il n'y était pas.

Les yeux de Mariastella redevinrent normaux. Comme indépendante du reste du corps toujours immobile, la main bougea de nouveau, lentement se reposa sur le téléphone. L'attente pouvait recommencer.

Alors Montalbano se sentit envahi d'une rage sourde. Il passa la tête à l'intérieur du guichet, se trouva face à face avec la femme.

— Tu le sais très bien qu'il ne téléphonera jamais plus, dit-il.

Et il lui sembla être devenu un de ces méchants serpents auxquels on écrase la tête. Il sortit de l'agence furieux.

À peine arrivé au commissariat, il appela le Dr Pasquano à Montelusa.

— Montalbano, qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous venez me les casser ? Il n'y a pas eu de gens assassinés par chez vous, il me semble, dit Pasquano avec l'amabilité qui l'avait rendu célèbre.

— Donc Pellegrino n'a pas été tué.

— Mais qui vous a dit une connerie pareille ?

— Vous, docteur, à l'instant. Jusqu'à preuve du contraire, l'endroit où a été trouvée l'auto de Gargano est sur mon territoire.

— Oui, mais ce n'est pas votre enquête ! C'est celle de cet esprit émérite de Guarnotta ! Pour votre information, sachez que le jeune est mort d'un coup de feu, en plein visage. Un seul coup. Plus que ça, pour le moment, je ne peux pas, je ne veux pas vous en dire. Les prochains jours, achetez-vous les journaux et vous connaîtrez le résultat de l'autopsie. Bien le bonjour.

Le téléphone sonna.

— Qu'est-ce que je fais, je vous le passe ce coup de téléphone ou pas ?

— Catarè, si tu me dis pas qui est au téléphone, comme je fais à te dire oui ou non ?

— Vrai c'est, *dottori*. Le fait est que la correspondante veut rister dans le nonymat, elle veut pas me dire comme elle s'appelle.

— Passe-moi-la.

— Allô, papa ?

La voix rauque, à la Marlène, de Michela Manganaro, la garce.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'ai vu la télévision ce matin.

— Vous êtes si matinale ?

— Non, mais je devais préparer mes affaires. Cet après-midi, je vais à Palerme pour passer des examens. Je vais être partie un peu de temps. Mais avant, je voudrais vous voir, je dois vous dire quelque chose.

— Venez ici.

— Là, je viens pas, je pourrais faire de mauvaises rencontres. Allons dans ce petit bois qui vous plaît tant. Si ça vous va, à midi et demi en bas de chez moi.

— Mais tu es sûr de ce que tu me racontes ? demanda Nicolò Zito qui s'était ponctuellement présenté à onze heures. Je ne m'en serais jamais douté. Et dire que je l'ai interviewé plusieurs fois.

— J'ai vu la cassette, dit Montalbano. Et à le regarder parler et bouger, il n'avait pas vraiment l'air d'un homosexuel.

— Tu vois ? Qui te l'a racontée, cette histoire ? Ça peut pas être un ragot, un bruit répandu comme ça, juste pour...

— Non, à cette source, je me fie. C'est une femme.

— Et Pellegrino aussi, il en était ?

— Oui.

— Et tu penses qu'entre eux deux, il y avait quelque chose ?

— On m'a dit que oui.

Nicolò Zito médita quelques instants là-dessus.

— Mais ça, ça ne change pas substantiellement la situation. Peut-être qu'ils étaient complices dans l'arnaque.

— C'est une possibilité. Je voulais simplement te dire de garder l'oreille tendue, l'histoire est peut-être moins simple que ce qu'en fait Guarnotta. Et autre chose : cherche à savoir où ils ont trouvé exactement la motocyclette.

— Guarnotta a dit que...

— Je le sais, ce qu'a dit Guarnotta. Mais j'ai besoin de savoir si ça correspond à la vérité. Parce que si la motocyclette a été trouvée pas loin de la voiture, ça veut dire qu'un plongeur l'a retirée de là où elle se trouvait.

— Et où est-ce qu'elle se trouvait ?

— Dans le coffre.

— Toi, comment tu le sais ?

— Je l'ai vue.

Nicolò le regarda d'un air abasourdi.

— C'est toi, l'amiral polonais ?

— Moi, je n'ai jamais prétendu être ni amiral, ni polonais, déclara, solennel, Montalbano.

Garce, certes, mais très belle, encore plus belle même que la dernière fois, peut-être parce que la crippe lui était passée. Elle monta dans la voiture dans un festival de cuisses au vent. Montalbano prit la deuxième à droite, puis s'engagea sur le chemin à main gauche.

— Vous vous souvenez très bien de la route. Peut-être que vous y êtes retourné depuis ? demanda Michela, à la vue du bois, ouvrant ainsi la bouche pour la première fois.

— J'ai une bonne mémoire, dit Montalbano. Pourquoi vouliez-vous me voir ?

— Comme vous êtes pressé ! s'exclama la petite.

Elle s'étira comme une chatte, les mains derrière la tête, le torse en arrière. Le chemisier parut proche du point de rupture.

« Avec un soutien-gorge, elle se sentirait en camisole de force », pensa le commissaire.

— Cigarette.

Tandis qu'il la lui allumait, il demanda :

— Quels examens vous allez passer ?

Michela rit tant que la bouffée lui passa de travers.

— S'il me reste du temps, j'en passerai un.

— S'il vous reste du temps ? Qu'est-ce que vous allez faire d'autre ?

Michela se contenta de le fixer, ses yeux violets étincelant d'amusement. Plus éloquent qu'un discours long et détaillé. À sa grande fureur, le commissaire sentit qu'il rougissait. Alors, d'un coup, il passa un bras autour des épaules de Michela, la serra avec force contre lui tandis que, brutalement, il lui glissait la main entre les jambes.

— Laissez-moi ! Laissez-moi ! cria la petite d'une voix soudain aiguë, hystérique.

Elle se libéra de l'étreinte du commissaire et ouvrit la portière. Elle était vraiment bouleversée et irritée. Elle sortit de

la voiture, mais sans s'éloigner. Montalbano, qui n'avait pas bougé, la fixait. Tout d'un coup, Michela sourit, rouvrit la portière, s'assit de nouveau à côté du commissaire.

— Vous êtes très malin. Et moi, j'ai marché, dans votre comédie. J'aurais dû vous laisser continuer pour voir comment vous vous seriez tiré de ce mauvais pas.

— Je m'en serais tiré de la même manière que la dernière fois, dit Montalbano, quand il t'est venu l'idée géniale de m'embrasser. Mais de toute façon, j'étais certain que tu aurais réagi comme ça. Ça t'amuse beaucoup d'allumer ?

— Oui. Comme à vous de faire le chaste Joseph. On fait la paix ?

Toutes les qualités, elle avait, cette petite. Il lui manquait même pas l'intelligence.

— On fait la paix, dit Montalbano. Tu voulais vraiment me dire quelque chose ou c'était une excuse pour te faire offrir une promenade ?

— Moitié-moitié, dit Michela. Ce matin, quand j'ai entendu que Giacomo était mort, j'en ai été impressionnée. Vous le savez, comment il est mort ?

— On lui a tiré une balle en plein visage.

La petite sursauta, puis deux larmes grosses comme des perles lui mouillèrent le chemisier.

— Excusez-moi, j'ai besoin d'air.

Elle descendit. Tandis qu'elle s'éloignait, Montalbano vit ses épaules secouées de sanglots. Quelle réaction était la plus normale, celle de Michela ou celle de Mariastella ? Tout compte fait, l'une et l'autre l'étaient. Il sortit lui aussi de la voiture, s'approcha de la jeune fille en lui tendant un mouchoir.

— Le pauvre ! Ça me fait une peine ! dit Michela en s'essuyant les yeux.

— Vous étiez très amis ?

— Non, mais nous avons travaillé ensemble deux ans dans la même pièce, ça te suffit pas ?

Elle continuait à le tutoyer et son italien maintenant s'abâtardissait de dialecte.

— Tu me tiens ?

Un instant, Montalbano ne comprit pas le sens de la question puis il lui passa un bras autour de l'épaule. Michela s'appuya contre lui.

— Tu veux qu'on retourne dans la voiture ?

— Non. C'est l'histoire du visage qui m'a... Il y tenait tellement, à son visage... Il se rasait deux fois par jour... Il utilisait des crèmes pour la peau... Excuse-moi, je sais que je dis des bêtises, mais...

Elle renifla. Sainte Mère, qu'est-ce qu'elle était belle comme ça !

— Je n'ai pas bien compris l'histoire de la moto, dit-elle après s'être reprise avec une profonde inspiration.

Le commissaire se sentit tendu, très attentif.

— Ceux qui s'occupent de l'enquête disent qu'elle a été trouvée sous l'eau, près de la voiture de Gargano. Pourquoi tu me le demandes ?

— Parce qu'ils la mettaient dans le coffre.

— Explique-moi ça.

— Beh, une fois, au moins, ils ont fait comme ça. Gargano avait demandé à Giacomo de l'accompagner à Montelusa, mais comme il ne pouvait le ramener parce qu'il devait poursuivre sa route, ils ont glissé la moto dans le coffre qui avait une bonne capacité. De cette manière, Giacomo pouvait revenir seul quand il voulait.

— Peut-être que sous l'effet du choc contre le rocher, le coffre s'est ouvert et la moto a jailli au-dehors.

— Peut-être, dit Michela. Mais il y a tant de choses que je ne m'explique pas.

— Dis-les-moi.

— Je te les dirai pendant qu'on roule. Je veux rentrer chez moi.

Tandis qu'ils remontaient en voiture, le commissaire songea que quelqu'un d'autre avait utilisé la même expression que Michela, « un coffre d'une bonne capacité ».

Treize

— Les choses que je ne m'explique pas, il y en a beaucoup, dit Michela au commissaire qui conduisait lentement. Et la première, c'est ça : pourquoi la voiture de Gargano a-t-elle été retrouvée là ? Deux possibilités : ou bien la dernière fois qu'il est venu chez nous, il l'a laissée à Giacomo ou bien Gargano est revenu. Mais pour quoi faire ? S'il avait programmé de disparaître après avoir mis l'argent en sécurité, et ce programme, il l'avait certainement, puisque le transfert des fonds à Bologne, cette fois, n'a pas été fait, alors pourquoi est-il venu ici, pour tout risquer ?

— Continue.

— Autre chose : en admettant que Gargano soit avec Giacomo, pourquoi se rencontrer en voiture comme deux amants clandestins ? Pourquoi ne pas se rencontrer à l'hôtel de Gargano ou en quelque autre endroit tranquille et sûr ? Je suis convaincue que les autres fois, ils ne s'étaient pas rencontrés en voiture. Je veux bien que Gargano soit avare, mais...

— Comment tu le sais que Gargano est avare ?

— Beh, avare, vraiment avare, non, mais un peu radin, oui. Je le sais parce qu'un soir qu'il m'a emmenée dîner, même il m'y a emmenée deux fois...

— Il t'a invitée ?

— Bien sûr, ça faisait partie de son système de séduction, il aimait plaire. Beh, il m'a emmenée dans une trattoria de Montelusa, ça se lisait sur sa tête qu'il avait la trouille que je choisisse des plats chers, il s'est plaint de l'addition.

— Tu dis que cela faisait partie de son système ? Il ne t'a pas invitée parce que tu es une fille très belle ? Je crois que tous les hommes aimeraient se montrer avec une petite comme toi.

— Merci du compliment. Je ne veux pas avoir l'air méchante, mais je dois te dire qu'il a invité aussi à dîner Mariastella. Le

lendemain, elle était complètement dans les nuages, elle ne comprenait plus rien, elle errait entre les bureaux, un sourire aux lèvres, en se cognant contre les meubles. Et tu sais quoi ?

— Dis-moi.

— Mariastella lui a rendu l'invitation. Elle l'a invité à dîner chez elle. Et Gargano y est allé, c'est du moins ce que j'ai compris parce que Mariastella ne parlait pas, elle gémissait de contentement.

— Elle a une belle maison ?

— Je n'y suis jamais allée. C'est une grosse villa, juste à la sortie de Vigàta, isolée. Elle y habitait avec ses parents. Maintenant, elle y vit seule.

— Mais c'est vrai que Mariastella continue à payer la location et le téléphone de l'agence ?

— Bien sûr.

— Elle a de l'argent ?

— Son père a dû lui laisser quelque chose. Tu sais quoi ? Elle voulait me payer, elle, de sa poche, les deux salaires en retard. « Le comptable me remboursera », elle disait. Ou plutôt, non. Ça lui a échappé, elle est devenue rouge comme une pivoine : « Emanuele me remboursera. » Elle est folle de cet homme et elle ne veut pas admettre la réalité.

— Et quelle est la réalité ?

— Que dans la meilleure des hypothèses, Gargano se la coule douce dans une île de Polynésie. Dans la pire, c'est les poissons qui sont en train de le manger.

Ils étaient arrivés. Michela embrassa Montalbano sur la joue, descendit. Puis elle se pencha par-dessus la glace baissée et dit :

— J'en ai trois, d'examens à passer à Palerme.

— Bonne chance, dit Montalbano. Fais-moi savoir comment ça s'est passé.

Il retourna directement à Marinella. À peine entré, il se rendit compte qu'Adelina avait repris du service, les sous-vêtements et les chemises étaient sur le lit, repassés. Il ouvrit le réfrigérateur et le trouva vide, exception faite d'olives noires, d'anchois assaisonnés à l'huile, vinaigre et origan, et d'une belle tranche de *caciocavallo*. La légère déception s'évanouit quand il ouvrit

le four : dedans, il y avait les mythiques pâtes à *'ncasciata*⁸ ! Une ration pour quatre. Il se la bâfra avec lenteur et persévérance. Puis, étant donné que la journée le permettait, il s'installa sous la véranda. Il avait besoin de pinser. Mais il ne pinça pas. Peu après, le bruit du ressac l'assoupit doucement.

« Heureusement que je suis pas un crocodile, que sinon je me noierais dans mes larmes » : telle fut la dernière chose sensée, ou insensée qui lui vint en tête.

À quatre heures de l'après-midi, il se trouvait dans son bureau au commissariat quand s'apprésenta Mimì.

— Où tu étais passé ?

— À faire mon devoir. Dès que j'ai su la nouvelle, je me suis précipité sur les lieux et je me suis mis à la disposition de Guarnotta. En ton nom et suivant les directives de M. le Questeur. C'est notre territoire, non ? J'ai bien fait ?

Quand il s'y mettait, Augello était capable d'en remonter à tout le monde.

— Tu as très bien fait.

— Je lui ai dit que j'étais là seulement et exclusivement comme soutien. S'il voulait, j'allais lui acheter les cigarettes. Il a beaucoup apprécié.

— Ils ont trouvé le corps de Gargano ?

— Non, mais ils sont découragés. Ils ont interrogé un vieux pêcheur du coin. Il a dit que si on ne trouvait pas Gargano coincé par un rocher quelconque, à cette heure, avec les forts courants qu'il y a là, le *catafero*, le cadavre doit voyager vers la Tunisie. En conséquence, dans la soirée, ils vont arrêter les recherches.

Sur le seuil, Fazio apparut. Le commissaire lui fit signe d'entrer et de s'asseoir. Fazio avait une tête de circonstance. Il était clair qu'il se retenait à grand-peine.

— Et alors ? demanda Montalbano à Mimì.

⁸ Le *caciocavallo* est un fromage de vache sicilien du type tomme. Les pâtes *'ncasciata* sont un plat familial traditionnel très nourrissant (voir recette dans *À table avec Yasmina*, livre cité). (N.d.T.)

— Alors, demain matin est prévue une conférence de presse de Guarnotta.

— Tu sais ce qu'il va dire ?

— Bien sûr. Sinon pourquoi je me serais emmerdé à aller jusqu'à ce coin pourri ? Il dira qu'aussi bien Gargano que Pellegrino sont victimes d'une vengeance de la Mafia, qui avait été baisée par le comptable.

— Mais comme elle a fait, cette brave Mafia, je le dis et le répète, à savoir avec un jour d'avance que Gargano ne tiendrait pas ses engagements et donc méritait d'être tué ? S'ils l'avaient assassiné le premier ou le deux septembre, j'aurais compris. Mais le tuer la veille, ça te paraît pas un tout petit peu étrange ?

— Bien sûr que ça me paraît étrange. Très étrange. Mais va le demander à Guarnotta et pas *a mia*.

Le commissaire se tourna vers Fazio avec un large sourire.

— Heureux les yeux qui te voient !

— Je suis enfouraillé, annonça Fazio, l'air pénétré. Du gros calibre.

Il voulait dire qu'il avait de gros atouts à abattre. Montalbano ne lui posa pas de questions, il laissa l'autre prendre son temps et goûter la satisfaction. Puis Fazio tira un bout de papier de sa poche, le consulta et recommença à parler.

— J'aréussis à savoir ce que je voulais, ça m'a coûté beaucoup.

— T'as dû payer ? demanda Augello.

Fazio lui lança un regard agacé.

— Je voulais dire que ça m'a coûté beaucoup en paroles et en patience. Les banques s'arefurent de donner des informations sur les petites affaires de leurs clients et d'autant moins que ces affaires, elles puent. En tout cas, j'ai réussi à convaincre un fonctionnaire de parler. Mais il m'a prié à genoux de ne pas donner son nom. Nous sommes d'accord ?

— D'accord, dit Montalbano. D'autant plus que cette enquête n'est pas la nôtre. C'est juste de la pure et simple curiosité. Disons, de la curiosité privée.

— Donc, attaqua Fazio. Le premier octobre de l'année dernière, dans la banque où lui était versé chaque mois son salaire, sur le compte de Giacomo Pellegrino arrive une prime de deux cents millions. Une deuxième du même montant arrive

le quinze janvier de cette année. La dernière, de trois cents millions, est arrivée le sept juillet. En tout, sept cents millions. Il n'en est pas arrivé d'autres. Et il n'a pas de comptes dans d'autres banques d'ici ou de Montelusa.

— Qui les lui versait, ces primes ? demanda Montalbano.

— Emanuele Gargano.

— Merde alors ! s'exclama Augello.

— Dans la banque où il avait son compte personnel, mais pas dans celle où il besognait pour le « Roi Midas », poursuivit Fazio. Donc, cet argent envoyé à Pellegrino n'avait pas de rapport avec les affaires de l'agence. C'est clair, il s'agissait de rapports personnels.

Fazio se tut et fit les brègues. Il était déçu parce que Montalbano ne s'était en rien étonné, la nouvelle ne lui avait fait *nè càvudo nè friddo*, ni chaud, ni froid. Mais Fazio ne voulut pas se rendre, il se reprit.

— Et vous voulez savoir ce que j'ai découvert ? Chaque fois qu'il recevait une prime, le lendemain, Pellegrino versait les sous à...

— ... l'entreprise qui lui construisait la maison, conclut Montalbano.

On raconte qu'il était une fois un roi de France qui, fatigué d'entendre la reine sa femme se plaindre qu'il ne l'aimait pas puisqu'il n'était pas jaloux, pria un gentilhomme de sa cour d'entrer le lendemain, au petit matin, dans la chambre de la reine, de se jeter aux pieds de la femme et de lui dire tout son amour. Quelques minutes après, le roi entrerait et, vu la situation, il ferait une terrible scène de jalousie à sa femme. Le lendemain matin, le roi se posta près de la chambre de la reine, attendit qu'y entre le gentilhomme avec lequel il s'était mis d'accord, compta jusqu'à cent, dégaina son épée et ouvrit la porte à la volée. Et il vit sa femme et le gentilhomme nus sur le lit qui baisaient avec tant d'enthousiasme qu'ils ne s'aperçurent même pas de son arrivée. Le pôvre roi se retira de la chambre, remit l'épée dans son fourreau et dit : « Dommage, il m'a gâché la scène ! »

Fazio fit tout le contraire du roi de France. À se voir gâcher sa scène, il bondit sur son siège, rougit, jura et sortit en parlant tout seul.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Augello, étonné.

— Le fait est que quelquefois, je suis un peu salaud, dit Montalbano.

— C'est à moi que tu le dis ? répliqua l'adjoint, victime fréquente des coups de salaud du commissaire.

Fazio revint presque aussitôt. On voyait qu'il était allé se laver la face.

— Excusez-moi.

— Excuse-moi, toi, dit le commissaire avec sincérité, et il reprit : Donc la villa lui a été entièrement payée par Gargano. Une seule question se pose : pourquoi ?

Mimì rouvrit la bouche, mais sur un geste du commissaire, la referma.

— D'abord, je voudrais savoir une chose, dit Montalbano à l'adresse de Fazio. C'est toi qui m'as dit que, quand Pellegrino s'est loué une voiture à Montelusa, il a expliqué qu'il la voulait avec un coffre d'une bonne capacité ?

— Oui.

— Et nous, alors, on a pensé qu'il devait y mettre les valises ?

— Oui.

— On se trompait, parce que les valises, il les avait laissées à la villa.

— Et qu'est-ce qu'il devait mettre dans le coffre ? intervint Augello.

— Sa moto. Il a loué une voiture à Montelusa, y a glissé la moto, il est allé à Punta Raisi pour l'histoire des billets d'avion, il est revenu à Montelusa, il a laissé la voiture louée et a rejoint Vigàta en motocyclette.

— Ça ne me paraît pas important, observa Mimì.

— En fait, si, ça l'est, important. Peut-être parce que j'ai su qu'une fois, il avait mis la moto dans le coffre de l'auto de Gargano.

— Oui, mais...

— Pour l'instant, laissons tomber cette histoire de moto. Revenons à la question : pourquoi Gargano a payé la

construction de la villa ? Attention : j'ai su, et je me fie à qui me l'a dit, qu'il était radin, qu'il faisait attention à ne pas jeter l'argent par les fenêtres.

Augello parla en premier.

— Pourquoi pas par amour ? D'après ce que tu m'as raconté, ce n'était pas seulement une histoire de cul.

— Et toi, comment tu vois ça ? demanda Montalbano à Fazio.

— L'explication du *dottor* Augello pourrait être la bonne. Mais je sais pas pourquoi, ça me convainc pas. Moi, je penserais plutôt à un chantage.

— Sur quoi ?

— Ah bah, Pellegrino pouvait menacer à Gargano de révéler à tout le monde qu'ils avaient une relation... que Gargano était homosexuel...

Augello éclata de rire. Fazio le regarda, surpris.

— Mais quel âge tu as, Fazio ? Au jour d'aujourd'hui, le fait que quelqu'un soit homosexuel ou pas, grâce à Dieu, tout le monde s'en tape !

— Gargano y tenait, à ne pas le paraître, intervint Montalbano. Mais si ça risquait de se savoir, je ne crois pas qu'il en aurait fait une tragédie. Non, une menace de ce genre n'aurait pas contraint un type comme Gargano à céder.

Fazio écarta les vras et renonça à défendre son hypothèse. Et il fixa le commissaire. Augello aussi se mit à le fixer.

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda Montalbano.

— Nous avons que c'est à toi de parler, rétorqua Mimì.

— Bon d'accord, dit le commissaire. Mais je dois faire un préliminaire : ce qui suit est un roman. Dans le sens que j'ai pas l'ombre d'une preuve de ce que je vais dire. Et, comme tous les romans, au fur et à mesure que je l'écris, les faits peuvent prendre une route différente et arriver à des conclusions imprévues.

— D'accord, dit Augello.

— Partons d'un certain point : Gargano organise une arnaque qui, nécessairement, ne peut se résoudre en une semaine, il faut un certain temps. Pas seulement : il lui faut mettre sur pied une véritable organisation avec bureaux, employés, etc. Parmi les employés qu'il embauche à Vigàta, il y a un jeune, Giacomo

Pellegrino. Au bout de quelque temps, entre les deux commence une histoire. Une espèce d'histoire d'amour, pas une baise quelconque. La personne qui me l'a dit a ajouté que, malgré leurs efforts pour le cacher, leur relation se voyait à leur comportement. Certains jours, ils se souriaient, se cherchaient, et d'autres jours, ils se faisaient la gueule, ils évitaient de se parler. Exactement comme les amoureux. C'est comme ça, non, Mimì, toi qui t'y entends, à ces trucs ?

— Pourquoi, toi non ? rétorqua Augello.

— Le plus beau, poursuivit Montalbano, c'est que vous avez raison tous les deux. Une histoire née dans l'ambiguïté et poursuivie dans l'ambiguïté. Pellegrino a une intelligence partielle qui...

— Attends, là, dit Mimì. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Par intelligence partielle, j'entends l'intelligence de ceux qui s'occupent d'argent. Pas d'agriculture ou de commerce ou d'industrie ou de promotion immobilière, mais d'argent en soi. Du fric en tant que tel, ils comprennent ou devinent tout, heure par heure, minute par minute. Ils le connaissent comme eux-mêmes, ils savent comment le fric a pissé, comment il a cagué, comment il a mangé, comment il a dormi, comme il s'est réveillé le matin, ses bons jours et ses mauvais jours, quand il veut faire des enfants, c'est-à-dire produire encore du fric, quand il veut rester stérile, et même quand il veut tirer un coup sans conséquence. En termes encore plus simples, quand l'argent va grimper ou quand il sera en chute libre, comme disent ceux du journal télévisé qui s'occupent de ces choses. Ces intelligences partielles, on les appelle, en général, magiciens de la finance, grands banquiers, grands opérateurs, grands spéculateurs. Mais leur tête ne fonctionne que là-dedans, pour le reste, ils sont maladroits, pas dégourdis, limités, primitifs, et même absolument cons, mais jamais ingénus.

— Ce portrait me paraît excessif, dit Augello.

— Ah oui ? Et d'après toi, c'était pas une intelligence partielle celui qui a fini pendu sous un pont de Londres ? Et cet autre qui a fait semblant de se faire enlever par la Mafia, qui se fit tirer

dans une jambe et alla se boire un café empoisonné en prison⁹ ? Mais comment donc !

Mimì n'osa pas le contredire.

— Je reviens à Giacomo Pellegrino, dit Montalbano. C'est une intelligence partielle qui en rencontre une autre, plus partielle encore que la sienne, à savoir le comptable Emanuele Gargano. Celui-ci saisit au vol leurs affinités électives. Il l'embauche et commence à lui confier des missions qu'il se garde bien de donner aux deux autres employés. Puis les rapports entre Gargano et Pellegrino se transforment, ils découvrent que leurs affinités électives ne sont pas seulement limitées à l'argent, mais peuvent s'élargir aussi à la sphère affective. J'ai dit que ces personnes ne sont jamais ingénues, mais il doit y avoir divers niveaux d'ingénuité. Disons que Giacomo est légèrement plus fourbe que le comptable, mais cette légère différence suffit largement au jeune.

— En quel sens ? demande Augello.

— Dans le sens que Giacomo a dû découvrir presque tout de suite que dans le « Roi Midas », il y avait quelque chose qui ne collait pas, mais il se l'est gardé pour lui, en se promettant néanmoins de suivre avec attention les mouvements, les opérations de son employeur. Il commence à accumuler les données, à établir des connexions. Et aussi, à cause du rapport d'intimité qui s'était installé, peut-être qu'il pose des questions qui paraissent anodines, sans but précis et qui lui permettent d'entrer toujours plus dans les intentions de Gargano.

— Et Gargano est amoureux du gosse au point qu'il n'a jamais de soupçons ? intervint Fazio avec un petit air sceptique.

— Tu as mis dans le mille, dit le commissaire. Ça, c'est le point le plus délicat du roman que nous sommes en train d'écrire. Essayons de comprendre comment agit le personnage de Gargano. Souviens-toi qu'au début, j'ai dit que leurs rapports sont marqués par l'ambiguïté. Je suis persuadé qu'à un certain

⁹ La première question fait allusion à Fabrizio Calvi, financier lié à divers pouvoirs occultes – religieux, mafieux, politiques –, mort pendu sous un pont de Londres. L'autre se rapporte à Sindona, financier du même acabit. (*N.d.T.*)

moment, Gargano devine que Giacomo est dangereusement près de comprendre le mécanisme de son escroquerie. Mais qu'est-ce qu'il peut faire ? Le licencier serait la pire des solutions. Et donc il fait, comme on dit, *u fissa pi nun jri a la guerra*, le crétin pour ne pas partir en guerre.

— Il espère que Pellegrino s'en tiendra à la villa qu'il s'est fait offrir et qu'il ne demandera rien d'autre ? demanda Mimì.

— En partie, il l'espère, parce qu'il ne sait pas bien si Giacomo le fait chanter ou pas : le jeune, probablement, l'aura convaincu en lui racontant comme ce serait beau d'avoir un nid d'amour bien à eux, un endroit où ils pourraient aussi aller vivre une fois que le comptable se serait retiré des affaires... Il l'aura tranquilisé en ce sens. Tous deux savent, et ne se le disent pas, comment toute l'affaire doit finir. Gargano s'enfuira à l'étranger avec l'argent et Giacomo, n'apparaissant en rien impliqué dans l'arnaque, pourra profiter de la villa en paix.

— J'arrive toujours pas à comprendre pourquoi il a dit à son oncle qu'il allait partir en Allemagne, dit, presque pour lui-même, Fazio.

— Parce que l'oncle devait nous le dire à nous quand nous nous mettrions à chercher Gargano. Et nous aurions attendu son retour sans enquêter davantage. Puis, il se serait présenté avec un petit air d'innocent agnelet pour nous raconter que oui, il était allé en Allemagne mais que ça avait été un truc de Gargano pour lui faire lâcher la grappe, étant donné qu'il était le seul capable de comprendre, à temps, que le comptable se préparait à relever les filets. Il nous aurait dit que dans les banques où l'avait envoyé son patron, il n'avait pas trouvé une lire, Gargano n'y avait jamais fait de dépôt.

— Mais pourquoi alors tout ce bordel de billets aériens ? insista Fazio.

— Pour se protéger, à tout hasard. Se protéger de tout le monde : de Gargano et de nous. Croyez-moi, Giacomo avait pînsé juste. Mais il lui est arrivé quelque chose d'imprévu.

— Quoi ? demanda Mimì.

— Un coup de revorber en pleine tête, ça te suffit pas, comme imprévu ? lui demanda le commissaire.

Quatorze

— Si on reprenait demain, pour le deuxième épisode ? Vous savez, en avançant, je suis en train de me rendre compte que plus qu'un roman, c'est un scénario de télé. Si je l'avais écrit et imprimé, ce roman, un critique quelconque aurait certainement dit ça, en ajoutant peut-être « un scénario, en effet, et pas des meilleurs ». Alors ?

Le propos de Montalbano suscita la protestation des deux auditeurs. Il ne pouvait se lamenter des résultats de l'audimat. Il fut obligé de poursuivre après avoir demandé, et obtenu, une petite pause-café.

— Ces derniers temps, toutefois, les rapports entre Gargano et Pellegrino apparaissent détériorés, reprit-il, mais cela, nous ne pouvons le savoir avec certitude.

— On pourrait, assura Augello.

— Comment ?

— En le demandant à la personne qui t'a donné les autres informations.

— Je ne sais pas où elle est, elle est partie pour Palerme.

— Alors, demande-le à Mlle Cosentino.

— Je peux le faire. Mais celle-là, elle s'apercevait de rien, elle aurait même pas vu si Gargano et Pellegrino s'embrassaient et se tripotaient sous ses yeux.

— Bon d'accord. Supposons que leurs rapports se soient détériorés. Pourquoi ?

— Je n'ai pas dit qu'ils se sont détériorés, j'ai dit qu'ils apparaissent détériorés.

— Ça fait une différence ? demanda Fazio.

— Ça en fait une, et comment. S'ils s'engatsent devant les autres, s'ils se montrent froids et distants, ils le font parce qu'ils se sont mis d'accord, ils jouent la comédie.

— Même dans un roman porté à l'écran, ça me semblerait un peu tortueux, dit Mimì, ironique.

— Si tu veux, on le lève du scénario, on coupe les scènes. Mais ce serait une erreur. Tu vois, moi je pense que le jeune, en voyant arriver le moment de la conclusion de l'arnaque, est passé au chantage explicite. Il veut réaliser un maximum avant que Gargano disparaisse. Il lui demande encore de l'argent. Mais le comptable ne les lui lâche pas et ça, nous le savons parce que toi, Fazio, tu as dit qu'il n'apparaît pas qu'il y ait eu d'autres versements. Et qu'est-ce qu'il fait, alors, Gargano, sachant que l'avidité d'un maître chanteur ne se calme jamais ? Il fait semblant de céder et carrément relance en faisant une proposition au jeune dont il se déclare toujours et malgré tout amoureux. Ils vont s'enfuir ensemble à l'étranger avec l'argent et ils vivront heureux. Giacomo, qui n'a pas tout à fait confiance, accepte à une condition : que le comptable lui révèle dans quelles banques étrangères sont partis les dépôts du « Roi Midas ».

« Gargano lui en fournit la liste avec tous les codes d'accès et dans le même temps, lui dit qu'il vaut mieux qu'ils fassent semblant aux yeux de tous de s'être disputés ou d'être en mauvais rapports, comme ça, la police, quand elle se mettra à le chercher après la découverte de l'arnaque, n'aura pas de motif de croire qu'ils se sont enfuis ensemble. Toujours pour ce motif, dit encore Gargano, il va falloir qu'ils partent à l'étranger séparément. Peut-être qu'ils choisissent aussi la ville lointaine où ils se retrouveront.

— J'ai compris le truc de Gargano ! assura, à ce point, Augello. Il a donné à Giacomo les authentiques clés d'accès aux comptes. Le petit vérifie et voit que le comptable ne l'a pas piégé. Gargano, en fait, pense transférer les dépôts seulement quelques heures avant de disparaître, de toute façon pour faire ce genre de choses, au jour d'aujourd'hui, moins d'une dizaine de minutes suffisent. Et il pense aussi ne pas se retrouver au rendez-vous à l'étranger. C'est ça ?

— T'as mis dans le mille. Mais nous avons établi que notre petit Giacomo n'est pas un crétin dans ces affaires. Il aura certainement compris le plan de Gargano et le contrôle avec le

cellulaire, en l'appelant sans arrêt. Et puis, quand arrive le moment, c'est-à-dire le trente et un août, à l'aube, il téléphone à Gargano et, en le menaçant de tout raconter à la police, le contraint à venir à Vigàta à tombeau ouvert. Ça veut dire que nous nous expatrierons ensemble, dit Giacomo, il est disposé à courir le risque. À ce point, Gargano sait qu'il n'a pas le choix, il monte en voiture et part, sans se servir de la carte d'abonnement autoroutière pour ne pas laisser de traces. Il arrive à l'endroit fixé qu'il fait déjà nuit. Peu après, surgit Giacomo, sur la motocyclette qu'il a gardée à la villa. Des grandes valises, il s'en fout, l'important est la mallette où sont réunies les preuves de l'arnaque. Et les deux se rencontrent.

— Je peux raconter la fin ? intervint Fazio, et il continua : Les deux hommes ont une discussion et Gargano, se voyant perdu, car il comprend que le jeune, maintenant, le tient, Gargano, donc, s'empare du revorber et lui tire dessus.

— En plein visage, précisa Augello.

— C'est important ?

— Oui. Quand on tire en plein visage de quelqu'un, c'est presque toujours par haine, parce qu'on veut l'effacer.

— Je ne crois pas que ça ait été une discussion, dit Montalbano. Gargano a eu tout le temps nécessaire, en roulant depuis Bologne jusqu'ici, pour raisonner sur la situation dangereuse où il se retrouvait. Et arriver à la conclusion que le jeune devait être tué. Bien sûr, je comprends qu'une violente dispute, peut-être sur le bord du précipice, avec tantôt l'un qui risque de tomber, tantôt l'autre, avec Giacomo qui tente de désarmer à Gargano, et au-dessous la mer en tempête, ça pourrait bien marcher au petit écran, en trouvant peut-être le bon appoint musical. Malheureusement, je pense qu'à la seconde où Gargano a vu arriver Giacomo, il lui a tiré dessus. Il n'avait pas de temps à perdre.

— Alors, selon toi, il l'a tué hors de la voiture ?

— Bien sûr. Puis il le prend et l'installe à la place du passager, le *catafero*, le cadavre glisse sur le côté, se met sur les deux sièges. Voilà pourquoi quand le Pr Tommasino passe, il ne voit pas le mort et pense que la voiture est vide. Gargano ouvre le coffre, en tire sa valise – qu'il aura aussi emportée à tout hasard,

comme objet de mise en scène, pour démontrer, s'il en était besoin, qu'il était prêt à partir –, à sa place il met la moto après avoir ôté du porte-bagages la mallette avec les documents, sa valise en fait, il la place sur le siège arrière. À ce point, arrive le Pr Tommasino, Gargano joue à cache-cache avec lui, attend qu'il s'éloigne puis ferme les portières et pousse la voiture jusqu'à ce qu'elle se précipite en bas. Il imagine, et il n'a pas tort, qu'il y aura un con pour chercher son cadavre, en se persuadant qu'il s'agit d'une vengeance de la Mafia. Moins d'un quart d'heure plus tard, la mallette à la main, il se retrouve sur une route où passent des voitures. Il demande de l'aide à quelqu'un qu'il paye sans doute généreusement pour qu'il ne parle pas.

— C'est moi qui finis, dit Mimì. Dernier plan. Musique. Nous voyons une route longue et droite...

— Il y en a, en Sicile ? demanda Montalbano.

— Ça n'a pas d'importance, la scène, on la tournera sur le continent et on fera semblant, au montage, qu'elle se passe chez nous. La voiture s'éloigne toujours plus, devient une tête d'épingle. Arrêt sur image. Apparaît une inscription : « C'est ainsi que le mal triomphe et que la justice se fait baiser. » Générique.

— J'aime pas ce final, dit Fazio, très sérieux.

— Moi non plus, commenta Montalbano, mais il faut te résigner, Fazio. Ça se présente vraiment comme ça. La justice, ces temps-ci, peut aller se faire mettre. Bah, laissons tomber.

Fazio prit une mine encore plus sombre.

— Mais rin de rin, on peut rin faire contre Gargano ?

— Va raconter notre scénario à Guarnotta et tu verras ce qu'il te dit.

Fazio se leva, voulut sortir et alla buter contre Catarella qui entrait, hors d'haleine, blême.

— Sainte Mère, *dottori* ! Monsieur le Quisteur juste maintenant, il me téléphona ! Sainte Marie, quelle trouille je prends chaque fois qu'y tiliphone !

— Il me voulait *a mia* ?

— Oh que non, *dottori* !

— Il voulait qui, alors ?

— *A mia, dottori, a mia !* Il me voulait moi ! Sainte Mère, j'en ai les jambes coupées ! Vous permettez que je m'asseye ?

— Assieds-toi. Pourquoi il te voulait, *a tia* ?

— Donque. Le tiliphone sonne. Moi j'adécroche et j'aréponds que je suis là. Et alors, j'entends la voix de M. le Quisteur : « C'est toi, Santarella ? » y me fait comme ça. « En pirsonne pirsonnellement », j'y fais moi. « Réfère ça au commissaire », il me fait comme ça. « Il est pas là », je fais moi sachant que vosseigneurie a pas envie de parler avec lui qu'est là. « Peu importe. Dis-lui que j'accuse réception. » Et y s'en va. *Dottori*, pourquoi M. le Quisteur, il a accusé la réception ? Qu'est-ce qu'elle y a fait, la réception ? Elle l'offensa ?

— Laisse tomber, ne t'inquiète pas. C'est à la réception qu'il s'en prend, pas *a tia*. Calme-toi.

M. le Quisteur, comme l'appelait Catarella, voulait lui offrir un honorable armistice ? Mais ça aurait dû être lui qu'est là, M. le Quisteur, à le demander, pas à l'offrir.

Rentré chez lui à Marinella, il trouva sur la table de la cuisine le pull que lui avait offert Livia et à côté un billet d'Adelina, laquelle écrivait qu'étant passée dans l'après-midi faire le ménage, elle avait découvert le pull sur l'*armuar*. Elle ajoutait que, ayant trouvé au marché des bons merlus, elle les lui avait préparés bouillis. Il suffisait de les assaisonner avec de l'huile, du citron et du sel. Que faire avec le pull ? Oh, mon Dieu, que c'était difficile de faire disparaître le corps du délit ! Lui, ce pull, il l'avait effacé, il aurait pu rester éternellement là où il l'avait jeté. Et en fait, le voilà. Il ne restait plus qu'à creuser le sable. Mais il se sentait fatigué. Alors, il prit le pull et le balança de nouveau sur l'armoire. Le téléphone sonna. C'était Nicolò qui l'avertissait d'allumer la télévision. Il y avait une édition extraordinaire à neuf heures et demie. La montre lui annonça que ce serait pour dans un quart d'heure. Il gagna la salle de bains, se déshabilla, se débarbouilla rapidement, s'installa dans le fauteuil. Les merlus, il se les mangerait après le journal.

Après le logo, apparurent des images qui semblaient tirées d'un film américain. Une grosse automobile en mauvais état sortait lentement de l'eau, tandis que la voix de Zito expliquait

que la difficile récupération de l'auto avait été effectuée un peu avant le coucher du soleil. Maintenant, on voyait l'auto déposée sur le ponton et des hommes qui la libéraient des câbles d'aciers au moyen desquels on l'avait soulevée. Puis apparut le visage de Guarnotta.

— *Dottore* Guarnotta, voulez-vous avoir la courtoisie de nous dire ce que vous avez trouvé à l'intérieur de la voiture de Gargano ?

— Sur le siège arrière, une valise contenant les effets personnels de Gargano.

— Et rien d'autre ?

— Rien d'autre.

Voilà qui confirmait que le comptable s'était emporté la précieuse mallette qui avait appartenu à Giacomo.

— Les recherches du cadavre de Gargano vont se poursuivre ?

— Je peux annoncer officiellement que les recherches sont terminées. Nous sommes plus que convaincus que le cadavre de Gargano a été entraîné au large par le courant.

Ainsi s'adémontrait que la mise en scène de Gargano avait été bien pînée, un con capable d'y croire, on l'avait trouvé. Le voilà, l'éminent *dottor* Guarnotta.

— Le bruit court, et nous le rapportons par souci d'information, qu'entre Pellegrino et Gargano, il y avait un rapport particulier. Vous le confirmez ?

— Nous aussi, nous avons eu connaissance de ce bruit. Nous effectuons des recherches pour le vérifier. S'il se révélait vrai, ce serait important.

— Pourquoi, *dottore* ?

— Parce que cela expliquerait comment il se fait que Gargano et Pellegrino se sont retrouvés en pleine nuit dans ce lieu solitaire et peu fréquenté. Ils étaient là, comment dire, pour se mettre à l'écart. Et là, ils ont été tués par ceux qui les avaient suivis.

Rien à faire, Guarnotta avait une idée dans la tête, il l'avait pas ailleurs. Ça devait être la Mafia et c'était la Mafia.

— Nous avons pu, voilà une petite heure, parler avec le Dr Pasquano qui a terminé l'autopsie sur la dépouille de Giacomo Pellegrino. Il nous a dit que le jeune homme a été tué

d'un seul coup de feu, tiré à distance rapprochée, qui l'a cueilli juste entre les deux yeux. Le projectile n'est pas ressorti, il a été possible de le récupérer. Le Dr Pasquano dit qu'il s'agit d'une arme de petit calibre.

Zito se tut, il n'ajouta rien d'autre. Guarnotta eut une expression perplexe.

— Et alors ? demanda-t-il.

— Eh bien, ça ne vous paraît pas une arme anormale pour la Mafia ?

Guarnotta eut un petit rire condescendant.

— La Mafia utilise n'importe quelle arme. Elle n'a pas de préférences. Du bazooka à la pointe d'un cure-dent. Gardez ça en tête.

On vit le visage ahuri de Zito. À l'évidence, il n'arrivait pas à s'expliquer comment un cure-dent pouvait advenir une arme létale.

Montalbano éteignit le téléviseur.

« Parmi ces armes, cher Guarnotta, pinsa-t-il, il y a aussi les gens comme *a tia*, les juges, les policiers et les carabinieri qui voient la Mafia quand elle n'est pas là et qui ne la voient pas quand elle est là. »

Mais il ne voulait pas céder à la fureur. Il se leva. Les mignons merlus l'attendaient.

Il décida d'aller se coucher tôt, comme ça, il aurait la possibilité de lire un peu. Il s'était à peine installé que le téléphone sonna.

— Mon chéri ? Ici, tout est arrangé. Demain après-midi, je prends l'avion. Je serai à Vigàta vers huit heures du soir.

— Si tu me dis l'heure exacte, je viens te prendre à Punta Raisi. Je n'ai pas beaucoup à faire, je viendrai avec plaisir.

— Le fait est que j'ai encore quelques tracas avec le bureau. Je ne sais pas à quelle heure précisément, j'arriverai à partir. Ne t'inquiète pas, je prendrai le bus. Quand tu rentres, tu me trouves à la maison.

— Bon, d'accord.

— Essaie de revenir vite, ne fais pas comme d'habitude. J'ai vraiment très envie de te voir.

— Pourquoi, moi non ?

Son œil, instinctivement, courut à l'endroit sur l'*armuar* où se trouvait le pull. Le matin, avant d'aller au commissariat, il faudrait l'enterrer. Et si Livia lui demandait où était passé son cadeau ? Il ferait semblant d'être surpris et comme ça Livia finirait par soupçonner Adelina qu'elle détestait, et qui le lui rendait bien. Alors, presque sans s'en rendre compte, il prit un siège, le plaça contre l'*armuar*, monta dessus, tâta de la main jusqu'à ce qu'il trouve le pull, le saisit, descendit de la chaise, la remit en place, agrippa le pull à deux mains, réussit à grande-peine à lui faire une déchirure, se mit à tirer dessus, y fit un, deux, trois trous, s'arma d'un couteau, le transperça de cinq ou six coups, le jeta à terre, le piétina. Un véritable assassin en proie à une crise homicide. Enfin, il le laissa sur la table de la cuisine pour ne pas oublier de l'enterrer le lendemain matin. Et en même temps, il se sentit profondément ridicule. Pourquoi s'était-il laissé prendre par cette stupide furie incontrôlée ? Peut-être parce qu'il avait complètement effacé le pull de son esprit et qu'en fait, despotiquement, le pull lui était reparu sous le nez ? Maintenant qu'il s'était soulagé, non content de se juger ridicule, il était pris d'une espèce de remords mélancolique. Pauvre Livia, qui le lui avait acheté et offert avec tant d'amour ! Et ce fut alors qu'il lui vint à l'esprit une comparaison absurde, impossible. Comment se serait comportée Mlle Mariastella Cosentino aux prises avec un pull offert par Gargano, l'homme qu'elle aimait ? Ou plutôt non, qu'elle adorait. Au point de refuser de voir que le comptable n'était qu'un grossier escroc, qu'il s'était enfui avec l'argent et que pour ne pas avoir voulu le partager, il avait tué un homme de sang-froid. Elle n'y croirait pas, ou plutôt rejetterait l'idée. Pourquoi n'avait-elle pas réagi quand il s'était inventé, pour calmer le pâtre géomètre Garzullo, que la télévision avait annoncé l'arrestation de Gargano ? Elle n'avait pas la télévision à la maison, il était en quelque sorte logique qu'elle crût à ce que disait Montalbano. Et en fait, rien, immobile, pas même un sursaut, un soupir. Plus ou moins, elle avait eu la même attitude quand il était venu lui donner la nouvelle de la découverte du cadavre de Pellegrino. Elle aurait dû sombrer dans le désespoir en supposant que le même sort

avait été réservé à son comptable adoré. Et en fait, même cette fois, elle s'était conduite de la même manière. Il s'était retrouvé à parler avec quelque chose d'assez semblable à une statue aux yeux écarquillés.

Le téléphone sonna. Mais comment était-il possible qu'on n'arrive jamais à trouver le sommeil en paix dans cette maison ? Et puis, il était tard, presque une heure. En jurant, il souleva le combiné.

— Allô ? Qui est à l'appareil ? demanda-t-il d'une voix qui aurait flanqué la trouille à un brigand de grands chemins.

— Je t'ai réveillé ? C'est Nicolò.

— Non, je ne dormais pas. Il y a du neuf ?

— Non, mais je veux te raconter quelque chose qui va te mettre de bonne humeur.

— J'en ai besoin.

— Tu sais pas la théorie que le procureur Tommaseo m'a sortie dans l'interview que je lui ai faite ? Que ça n'a pas été la Mafia qui a tué les deux hommes comme l'affirme Guarnotta.

— Alors, c'est qui ?

— Selon Tommaseo, un troisième homme jaloux qui les a surpris sur le fait. Qu'est-ce que t'en penses ?

— À Tommaseo, dès qu'il y a un peu de sexe, il a l'imagination qui prend la tangente. Quand est-ce que tu la diffuses ?

— Jamais. Le procureur général, quand il a su, il m'a téléphoné. Le pôvre, il était dans ses petits souliers. Et moi, je lui ai donné ma parole que je ne rendrais pas l'interview publique.

Il lut trois petites pages de Simenon mais il eut beau se forcer, il n'aréussit pas à poursuivre, il avait trop sommeil. Il éteignit la lumière et s'enfonça tout de suite dans un rêve plutôt désagréable. Il était de nouveau sous l'eau, près de la voiture de Gargano, et voyait le corps de Giacomo à l'intérieur de l'habitable qui bougeait comme celui d'un astronaute libéré de la gravité, esquissait une espèce de danse. Puis une voix arrivait de l'autre côté du rocher.

— Coucou ! Coucou !

Il se retournait d'un coup et voyait le comptable Gargano. Mort lui aussi et depuis un bon moment, le visage couvert de mucus vert, avec des algues qui s'entortillaient autour de ses bras, de ses jambes. Le courant le faisait tourner lentement sur lui-même comme s'il avait été enfilé sur une espèce de broche et mis à rôtir. Chaque fois que le visage, ou ce qui en tenait lieu, de Gargano se retrouvait devant celui de Montalbano, il rouvrait la bouche et faisait :

— Coucou ! Coucou !

Il se réveilla en s'arrachant avec difficulté au sommeil, trempé de sueur. Il alluma. Et eut l'impression qu'une autre lumière, plus violente et rapide qu'un éclair, lui avait un instant explosé dans la coucourde.

Il compléta la phrase interrompue par le coup de fil de Zito : Mlle Mariastella Cosentino se comportait comme si elle savait parfaitement où était allé se cacher le comptable Gargano.

Quinze

Après cette pînsée, il ne réussit quasiment pas à dormir. Le sommeil le gagnait et au bout de même pas une demi-heure, il s'aréveillait et tout de suite lui venait à l'esprit Mariastella Cosentino. De deux des trois employés du « Roi Midas », il avait réussi à se faire une idée précise, même si Giacomo, il ne l'avait jamais vu que mort. À sept heures, il se leva, mit la cassette qu'on lui avait préparée à Retelibera et la regarda attentivement. Mariastella y apparaissait deux fois à l'occasion de l'inauguration de l'agence à Vigàta et les deux fois, à côté de Gargano. Et elle le contemplait, en adoration. Un coup de foudre, donc, qui, avec le temps était devenu total, absolu. Il devait parler avec la vieille fille et avait une bonne excuse. Étant donné que ses propositions s'avéraient peu à peu confirmées par les faits, il lui demanderait si les rapports entre Gargano et Pellegrino, les derniers temps, apparaissaient tendus. Si elle répondait oui, peut-être que cette supposition, c'est-à-dire que les deux hommes s'étaient mis d'accord pour apparaître fâchés, se révélerait exacte. Mais avant d'aller la trouver, il décida qu'il avait besoin d'en savoir plus sur elle.

Il arriva au commissariat vers huit heures et appela aussitôt Fazio.

— Je veux des informations sur Mariastella Cosentino.

— Oh Jésus *biniditto*, Jésus béni ! s'exclama Fazio.

— Pourquoi tu t'étonnes ?

— Certes que je dois m'étonner, *dottore* ! Celle-là, elle paraît vivante, mais en fait, morte, elle est ! Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Si sur elle, des bruits courent au pays. Qu'est-ce qu'elle a fait et où elle a besogné avant de s'embaucher chez Gargano. Et quel genre de gens étaient son père et sa mère. Où elle vit et

quelles sont ses habitudes. Nous savons, par exemple, qu'elle n'a pas la télévision, mais le téléphone, oui.

— J'ai combien de temps ?

— Au maximum, à onze heures, tu dois me faire ton rapport.

— Bon, d'accord, *dottore*, mais vous, vous devez me rendre service.

— Si je peux, volontiers.

— Vous pouvez, *dottore*, vous pouvez.

Il sortit, revint avec sur les vras un quintal de papiers à signer.

À onze heures, Fazio frappa à la porte, entra. Le commissaire l'accueillit avec satisfaction : il était arrivé à signer les trois quarts des formulaires et avait le bras ankylosé.

— Prends-toi les papiers et emporte-les.

— Ceux qui sont pas signés aussi ?

— Ceux-là aussi.

Fazio se les prit, les porta dans son bureau, revint.

— J'ai pas appris grand-chose, annonça-t-il en s'asseyant.

Il tira de sa poche une feuille sur laquelle il avait écrit serré.

— Fazio, un préliminaire. Je te conjure de te laisser aller le moins possible à ta manie de l'état civil. Dis-moi seulement l'essentiel, je m'en fous complètement de savoir la date exacte et le lieu du mariage du père et de la mère de Mariastella. D'accord ?

— D'accord, dit Fazio en fronçant le nez.

Il lut la feuille deux fois, puis la plia et se la remit en poche.

— Mlle Cosentino a votre âge, *dottore*. Elle est née ici en février 1950. Fille unique. Son père, Angelo Cosentino, était négociant en bois, personne honnête, estimée et respectée. Il appartenait à l'une des familles les plus anciennes de Vigàta. Quand, en 43, arrivèrent les Américains, ils le nommèrent maire. Et maire, il resta jusqu'en 1955. Puis, il n'a plus voulu faire de politique. La mère, Carmela Vasile-Cozzo...

— Comment t'as dit ? le coupa le commissaire qui, jusque-là, avait suivi distraitemment.

— Vasile-Cozzo.

« Tu veux voir qu'il y a une parenté avec Mme Clementina ? pensa Montalbano. Si c'était le cas, tout serait plus facile. »

— Attends un moment, dit-il à Fazio. Je dois passer un coup de fil.

Mme Clementina se montra heureuse d'entendre la voix du commissaire.

— Depuis combien de temps vous ne venez plus à me trouver, espèce de garnement ?

— Il faut me pardonner, madame, mais le travail... Écoutez, madame, est-ce que par hasard, vous seriez parente de Carmela Vasile-Cozzo, la mère de Mlle Mariastella ?

— Bien sûr. Cousine au premier degré, filles de deux frères. Pourquoi vous me posez cette question ?

— Madame Clementina, ça vous dérange si je passe vous trouver ?

— Vous savez très bien le plaisir que ça me fait de vous voir. Malheureusement, je ne peux pas vous inviter à déjeuner, j'ai ici mon fils, sa femme et mon petit-fils. Mais si vous voulez passer vers quatre heures de l'après-midi...

— Merci. À tout à l'heure.

Il raccrocha, jeta un regard pinsif à Fazio.

— Tu sais quoi ? Je n'ai plus besoin de *tia*, de toi. Raconte-moi seulement s'il y a des bruits qui courent sur Mariastella.

— Quels bruits vous voulez qui courent ? Sauf le fait qu'elle était raide amoureuse de Gargano. Mais on dit aussi qu'entre eux, y a rien eu de concret.

— Très bien, tu peux t'en aller.

Fazio sortit en murmurant pour lui-même en dialecte :

— Toute la sainte matinée, il m'a fait perdre, ce chrétien-là !

À la trattoria San Calogero, il mangea de si mauvais gré que même le patron s'en aperçut.

— Qu'est-ce qu'on a, des pinsées ?

— Quelques-unes.

Il sortit et s'en alla à faire une promenade sur le môle jusqu'au phare.

Il s'assit sur le rocher habituel, s'alluma une cigarette. Il ne voulait pinser à rin, il voulait rester là, à écouter le ressac de la

mer entre les écueils. Mais les pinsées viennent à l'esprit, quels que soient les efforts qu'on fait pour les tenir éloignées. Celle qui lui arriva concernait l'olivier qui avait été abattu. Voilà, il ne lui restait plus que le rocher, maintenant, comme refuge. Il se trouvait à ciel ouvert, bien sûr, mais d'un coup, il eut la curieuse sensation de manquer d'air, comme si l'espace de son existence s'était soudain restreint. Et de beaucoup.

Mme Clementina commença à parler après que, assis au salon, ils s'étaient pris le café.

— Ma cousine Carmela s'est mariée très jeune avec Angelo Cosentino qui était cultivé, gentil, disponible. Ils n'eurent qu'une fille, Mariastella. Elle a été mon élève, elle avait un caractère particulier.

— En quel sens ?

— Dans le sens qu'elle était très fermée, réservée, presque querelleuse. À part ça, elle était aussi très formaliste. Elle a passé le diplôme de comptable à Montelusa. Le fait d'avoir perdu sa mère quand elle avait seulement quinze ans, je crois que cela l'a profondément et négativement marquée. De ce moment, elle s'est vouée à son père. Elle ne sortait même plus de chez elle.

— Sur le plan économique, ils allaient bien ?

— Ils n'étaient pas riches, mais je ne crois pas non plus qu'ils étaient pauvres. Cinq ans après la mort de Carmela, mourut aussi Angelo. Donc Mariastella avait vingt ans, ce n'était plus une gamine. Mais elle s'est comportée comme si elle en avait été une.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Beh, quand j'ai su qu'Angelo était mort, je suis allée trouver Mariastella. Avec moi, il y avait d'autres personnes, hommes et femmes. Mariastella vint à notre rencontre habillée comme d'habitude, elle n'avait pas non plus pris le deuil quand sa mère était morte. Moi, qui étais la parente la plus proche, je l'embrassai, je la réconfortai. Elle se détacha de moi et me regarda : « Qui est mort ? » me demanda-t-elle. Je fus pétrifiée, mon ami. Elle ne voulait pas admettre que son père était mort. L'histoire dura pendant...

— ... pendant trois jours, dit Montalbano.

— Comment le savez-vous ? demanda Mme Clementina Vasile-Cozzo, ahurie.

Le commissaire la regarda, plus ahuri qu'elle.

— Vous me croyez si je vous dis que je ne le savais pas ?

— Ça a duré trois jours, en effet. Nous nous y sommes tous mis, à essayer de la convaincre : le curé, le docteur, moi, les gens de l'entreprise funèbre. Rien à faire. La dépouille du pauvre Angelo était là, sur son lit, et Mariastella n'acceptait pas de la laisser aux croque-morts. Alors...

— ... juste quand vous aviez décidé de recourir à la force, elle céda.

— Beh, fit Mme Vasile-Cozzo, si vous la connaissez, l'histoire, pourquoi vous voulez que je vous la raconte encore ?

— Croyez-moi, je ne la connais pas, dit le commissaire, mal à l'aise. Mais c'est comme si cette histoire m'avait déjà été racontée. Sauf que je ne réussis pas à me rappeler ni comment ni pourquoi. Vous voulez qu'on fasse une expérience ? Si moi, maintenant, je vous demande : « Vous avez pensé que Mariastella était folle ? », je connais déjà votre réponse : « Nous n'avons pas pensé qu'elle était folle, il était compréhensible qu'elle se comporte ainsi. »

— Eh oui, dit la signora Clementina, surprise, c'est exactement ce que nous avons pensé. De toutes ses forces, Mariastella refusait la réalité, elle refusait d'être une orpheline, privée de quelqu'un sur qui elle puisse s'appuyer.

Mais Seigneur, comment faisait-il pour connaître même les pensées des personnages de l'histoire ? Vers 1970, son père et lui étaient absents de Vigàta depuis des années, ils n'y avaient plus ni parents ni amis, à l'époque, en plus, il étudiait à Catane. Donc cette histoire n'avait même pas été vécue par quelqu'un qui y avait directement participé. Et alors, comment cela s'expliquait-il ?

— Et puis, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

— Pendant quelques années, Mariastella vécut avec le peu que lui avait laissé son père. Puis un parent réussit à lui trouver une place à Montelusa. Elle y a travaillé jusqu'à cinquante-cinq ans. Mais elle ne fréquentait plus personne. À un certain

moment, elle a démissionné. Elle expliqua, je ne sais plus à qui, qu'elle avait démissionné parce qu'elle avait peur de la route qu'elle devait faire pour aller à Montelusa et en revenir. La circulation avait trop augmenté, elle s'énervait.

— Mais il n'y a même pas dix kilomètres.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise. Et à ceux qui lui faisaient remarquer que pour aller chez elle au pays, elle devait faire la route en voiture, elle répondit que sur cette route, elle se sentait plus en sécurité, parce qu'elle la connaissait.

— Et comment se fait-il qu'elle a décidé de se faire embaucher ? Elle en avait besoin ?

— Non. Durant tout le temps qu'elle avait travaillé à Montelusa, elle avait réussi aussi à mettre quelques sous de côté. Et en plus, je crois qu'elle avait une petite retraite. Petite, mais à elle, ça suffisait largement. Non, elle se fit embaucher parce que ce fut Gargano qui vint la chercher.

Montalbano bondit hors de son fauteuil, on aurait dit un arc qui vient de tirer. Mme Vasile-Cozzo sursauta à cause de la réaction du commissaire, et se posa une main sur le cœur.

— Ils se connaissaient déjà ?

— Commissaire, calmez-vous, vous avez bien failli me faire avoir un infarctus.

— Excusez-moi, dit Montalbano en retournant s'asseoir. Moi, je pensais que c'était elle qui s'était présentée à Gargano.

— Non, ça s'est passé comme ça. La première fois qu'Emanuele Gargano vint à Vigàta, il demanda des nouvelles d'Angelo Cosentino, en expliquant que son oncle, celui qui vivait à Milan et qui lui avait servi de père, lui avait raconté qu'Angelo, quand il était maire, l'avait aidé au point de lui éviter la faillite. En fait, moi-même, je me rappelle que jusqu'à la fin des années cinquante, il y avait un représentant de commerce qui s'appelait Filippo Gargano. On dit à Gargano qu'Angelo était mort et que, de la famille, il ne restait qu'une fille, Mariastella. Gargano insista pour faire sa connaissance, lui offrit un emploi et elle accepta.

— Pourquoi ?

— Vous voyez, commissaire, c'est elle-même qui est venue me parler de cette embauche. C'est la dernière fois que je l'ai vue,

après elle n'est plus venue me voir. Du reste, depuis la mort de son père, nous avons dû nous rencontrer, en tout et pour tout, une dizaine de fois. La réponse est simple, commissaire : elle s'était ingénument et éperdument éprise de Gargano. C'était évident à la manière dont elle en parlait. Et il ne me semble pas que Mariastella ait jamais eu un fiancé. La pauvre petite, vous la connaissez...

— Pourquoi ? répéta Montalbano.

— Vous ne m'avez pas entendu ? Mariastella s'était...

— Non, je me demandais pourquoi un saligaud comme Gargano l'a embauchée. Par reconnaissance ? Allez, Gargano est un loup. Il égorgerait les membres de sa horde. Il avait trois employés à Vigàta. Un, celui qui a été assassiné, était un malin, très compétent dans son métier, mais qui se faisait passer pour incompetent ou presque. Mais Gargano avait tout de suite compris comment il était fait. L'autre était une très belle jeune fille. Et là aussi, je peux comprendre la raison. Mais Mariastella ?

— Par intérêt, dit la vieille dame. Par pur intérêt. Avant tout, parce que aux yeux du pays, il passerait pour un homme qui n'oubliait pas ceux qui lui avaient, directement ou indirectement, fait du bien. Et que ce bien, il le remboursait en quelque manière en embauchant Mariastella. C'était pas une belle façade pour un escroc ? Et puis parce que, avoir sous la main une femme amoureuse, ça arrange toujours un homme, qu'il soit escroc ou pas.

Il lui semblait se souvenir que l'agence fermait à cinq heures et demie. En bavardant avec Mme Clementina, il ne s'était pas aperçu du temps qui passait. Il remercia, salua, promit de revenir bientôt, monta en voiture, partit. « Tu veux voir que je vais trouver l'agence fermée ? » Quand il arriva à la hauteur du « Roi Midas », il vit que Mariastella avait déjà clos la grande porte et qu'elle était en train de farfouiller dans son sac à main, évidemment à la recherche des clés. Il trouva presque aussitôt une place. Il se gara et descendit de la voiture. Et tout commença à se dérouler comme au ralenti dans un film. Mariastella était en train de traverser la rue, tête baissée, sans

regarder ni à droite ni à gauche. Et tout à coup, elle s'arrêta, juste comme surgissait une voiture. Montalbano entendit le coup de frein, vit l'auto qui, très lentement, cueillait en plein la femme, la faisait tomber, toujours avec une lenteur extrême. Le commissaire se mit à courir et tout reprit son rythme naturel.

Le conducteur descendit de sa voiture, se baissa sur Mariastella qui était recroquevillée à terre, mais elle bougeait, elle essayait de se relever. D'autres personnes arrivaient en courant. Le chauffeur, sexagénaire plutôt distingué, était mort de frousse, très blême.

— Elle s'est arrêtée d'un coup ! Moi, je pensais que...

— Vous vous êtes fait mal ? demanda Montalbano à Mariastella, en l'aidant à se relever, et tourné vers les autres, il lança : Circulez ! Il ne s'est rien passé de grave !

Les gens accourus avaient reconnu le commissaire et ils s'éloignèrent. Le conducteur, lui, ne bougea pas.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda Montalbano tandis qu'il se penchait pour ramasser le sac à main par terre.

— Comment, qu'est-ce que je veux ? Je veux accompagner la dame à l'hôpital.

— Je ne vais pas à l'hôpital, je ne me suis rien fait, dit Mariastella, décidée, en fixant le commissaire pour en obtenir le soutien.

— Eh non ! s'exclama le monsieur. Ce qui s'est passé ne s'est pas passé par ma faute ! Moi, je veux un constat médical !

— Et pourquoi ? demanda Montalbano.

— Parce que après, discrètement, la dame ici présente, si ça se trouve, elle va raconter qu'elle a subi des fractures multiples et moi, je me retrouve à avoir des ennuis avec l'assurance !

— Si vous nous lâchez pas la grappe dans la minute, dit Montalbano, moi je vous éclate la tronche d'un coup de poing et vous, ensuite, vous m'amènerez le constat médical.

L'homme ne souffla mot, il monta en voiture, partit sur les chapeaux de roues, ce qu'il n'avait peut-être jamais fait de sa vie, mais que cette fois la frousse lui faisait faire.

— Merci, dit Mariastella en lui tendant la main. Bonsoir.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Je prends ma voiture et je rentre chez moi.

— C'est tout à fait hors de question ! Vous n'êtes pas en état de conduire. Vous ne vous rendez pas compte que vous tremblez ?

— Oui, mais c'est normal. D'ici peu, ça passe.

— Écoutez, moi je vous ai donné un coup de main pour ne pas aller à l'hôpital. Mais maintenant, vous devez faire ce que je vous dis. Chez vous, c'est moi qui vous y emmène avec ma voiture.

— Oui, mais demain matin, comment je viens au bureau ?

— Je vous promets que d'ici ce soir, un de mes hommes vous ramènera votre voiture devant la porte de chez vous. Maintenant, donnez-moi les clés, qu'on ne les oublie pas. C'est la Fiat 500 jaune, non ?

Mariastella Cosentino tira les clés de son sac à main, les tendit au commissaire. Ils se dirigèrent vers l'auto de Montalbano, Mariastella tramait un peu la jambe gauche et tenait l'épaule du même côté relevée haut, position qui sans doute lui permettait de ressentir moins de douleur.

— Vous voulez vous appuyer à mon bras ?

— Non merci.

Ferme et courtoise. Si elle avait pris le bras du commissaire, qu'est-ce qu'auraient pu pinser les gens en la voyant si confiante avec un homme ?

Montalbano lui tint la portière ouverte et elle entra avec prudence et lenteur.

Manifestement, elle avait subi un gros choc.

Question : quel aurait dû être le devoir du commissaire Montalbano ?

Réponse : accompagner la malheureuse à l'hôpital.

Question : pourquoi alors, ne s'exécutait-il pas ?

Réponse : parce que en réalité, le *dottor* Salvo Montalbano, une vermine sous des apparences trompeuses de commissaire de police, voulait profiter de ce moment de trouble de Mlle Cosentino pour en abattre les défenses et savoir tout d'elle et de ses rapports avec Emanuele Gargano, escroc et assassin.

— Où est-ce que ça vous fait mal ? lui demanda Montalbano en mettant le contact.

— Sur un côté et à l'épaule. Mais c'est la chute.

Elle voulait dire que la voiture du sexagénaire ne lui avait infligé qu'une forte poussée, la jetant à terre. C'était la violence de la chute sur le pavé qui lui avait fait mal. Mais rien de grave, le lendemain matin, elle allait se réveiller avec le flanc et l'épaule d'une belle couleur bleu verdâtre.

— Montrez-moi la route.

Et Mariastella lui montra la route jusqu'à la sortie de Vigàta, en lui faisant prendre une voie où, à droite et à gauche, on voyait non des voitures, mais de rares et vieilles villas solitaires, dont quelques-unes dans un état d'abandon. Le commissaire n'avait jamais été dans ce coin, il en était certain, parce qu'il était étonné qu'il existât encore un endroit comme immobilisé avant la spéculation immobilière, la bétonisation sauvage. Mariastella dut comprendre l'étonnement du commissaire.

— Ces villas que vous voyez ont été toutes construites dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle. C'étaient les maisons de campagne des riches vigatais. Nous avons refusé des offres mirobolantes. La mienne est là.

Montalbano ne leva pas les yeux de la route, il savait que *c'était une grosse maison carrée qui avait été autrefois blanche, décorée de spires et de balcons à volutes dans la pesante légèreté du style des années 1870...*

Enfin, il leva les yeux, la regarda, la vit, elle était comme il avait pensé, mieux même, la maison coïncidait parfaitement, deux gouttes d'eau, à ce qui lui avait été suggéré de penser. Mais suggéré par qui ? Était-il possible que cette maison, il l'eût déjà vue ? Non, il en était certain.

— Quand a-t-elle été bâtie ? demanda-t-il, redoutant la réponse.

— En 1870, dit Mariastella.

Seize

— Au premier, il y a de nombreuses années que je ne monte plus, dit Mariastella tandis qu'elle ouvrait la grande porte. Je me suis installée au rez-de-chaussée.

Le commissaire nota les lourdes grilles aux fenêtres. Celles de l'étage étaient en revanche fermées par des volets qui avaient pris une couleur indéfinissable, avec de nombreuses lames qui manquaient. Le crépi se défaisait.

Mariastella se tourna.

— Si vous voulez entrer un moment...

Paroles d'invite mais les yeux de la femme disaient tout le contraire : « Par pitié, va-t'en, laisse-moi seule et tranquille. »

— Merci, dit Montalbano.

Et il entra. Ils traversèrent une vaste antichambre désordonnée, *peu éclairée, d'où un escalier montait vers des ténèbres encore plus épaisses. Cela sentait la poussière et l'abandon : une odeur fermée et moisie.* Mariastella lui ouvrit la porte du salon. *Il était rempli de meubles lourds et revêtus de cuir.* Cette espèce de cauchemar qui l'avait déjà affecté en écoutant le récit de Mme Clementina devenait toujours plus opprimant. Dedans sa coucouarde une voix inconnue disait : « Maintenant, cherche le portrait. » Il obéit, il regarda tout autour de lui et le vit sur un buffet, *un cadre patiné avec ses bords dorés, un portrait au pastel d'un vieil homme moustachu.*

— C'est votre père ? demanda-t-il, certain et en même temps effrayé de la réponse.

— Oui, dit Mariastella.

Et ce fut alors que Montalbano comprit qu'il ne pouvait plus reculer, qu'il devait s'enfoncer encore plus dans cette zone inexplicable et obscure qui s'étendait entre la réalité et ce que sa propre tête lui suggérait, une réalité qui se créait au fur et à

mesure qu'il la pensait. Il sentit que la fièvre lui était venue d'un coup, qu'elle montait de minute en minute. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Il ne croyait pas aux tours de magie, mais en ce moment, il fallait avoir beaucoup de confiance dans sa propre raison pour ne pas y croire, pour garder les pieds sur terre. Il s'aperçut qu'il suait.

Il lui était déjà arrivé, même si c'était rare, de voir pour la première fois un endroit et d'éprouver la sensation d'y être déjà venu ou de revoir des situations déjà vécues. Mais maintenant, il s'agissait de quelque chose de totalement différent. Les mots qui lui revenaient à l'esprit ne lui avaient pas été dits, ne lui avaient pas été racontés, n'avaient pas été prononcés par une voix. Non, maintenant, il était persuadé de les avoir lus. Et ces mots écrits l'avaient frappé, troublé peut-être, au point de s'imprimer dans sa mémoire. Oubliés, ils revenaient maintenant, vivants, violents. Et tout d'un coup, il comprit. Il comprit, en s'enfonçant dans une espèce de frousse qu'il n'avait jamais éprouvée de sa vie et jamais pîné qu'on pût éprouver. Il avait compris qu'il était en train de vivre à l'intérieur d'un récit. Il avait été transporté dans un récit de Faulkner, lu de nombreuses années auparavant. Comment était-ce possible ? Mais ce n'était pas le moment de se donner des explications. La seule chose à faire était de continuer à le lire et à le vivre, ce récit, pour arriver à la terrible conclusion qu'il connaissait déjà. Il n'y avait rien d'autre à faire. Il se mit debout.

— Je voudrais que vous me fassiez voir votre maison.

Elle le regarda d'un air surpris et aussi un peu irrité par cette violence à laquelle le commissaire lui demandait de se soumettre. Mais elle n'eut pas le courage de refuser.

— D'accord, dit-elle en se levant avec peine.

La vraie douleur de la chute commençait certainement à se faire sentir. En gardant une épaule plus haute que l'autre et en se tenant le bras d'une main, elle ouvrit le chemin à Montalbano vers un long couloir. Elle ouvrit la première porte à gauche.

— Ici, c'est la cuisine.

Très grande, spacieuse, mais peu utilisée. Sur un mur étaient accrochées des marmites de diverses tailles, blanchies par la poussière qui les recouvrait. Elle ouvrit la porte d'en face.

— C'est la salle à manger.

Meubles de noyer sombre, massifs. Dans les trente dernières années, elle avait dû être utilisée une fois, deux au maximum. La porte fut refermée.

Ils avancèrent de quelques pas.

— Ici, à gauche, c'est la salle de bains, dit Mariastella.

Mais elle ne l'ouvrit pas. Elle fit de nouveau quelques pas, s'arrêta devant une porte fermée.

— Ici, c'est ma chambre. Mais elle est en désordre.

Elle se tourna vers la porte d'en face.

— Ça, c'est la chambre d'amis.

Elle ouvrit la porte, tendit le vras, alluma la lumière, se mit de côté pour laisser passer le commissaire. *Un drap funéraire, léger et piquant comme dans une tombe, semblait couvrir toute chose dans cette pièce...*

Et Montalbano soudain vit ce qu'il s'attendait à voir, *d'une chaise pendait le costume soigneusement plié : au-dessous les deux chaussures et les chaussettes jetées à côté.*

Et sur le lit, marron de sang séché, soigneusement enveloppé dans le nylon et encore plus soigneusement scellé de ruban adhésif, *il était allongé lui*, Emanuele Gargano.

— Et il n'y a rien d'autre à voir, dit Mariastella Cosentino en éteignant la lumière de la chambre d'amis et en refermant la porte.

D'une démarche maintenant bancale, elle remonta le couloir vers le salon, tandis que Montalbano restait là, devant la porte fermée, incapable de bouger, de faire un pas. Mariastella n'avait pas vu le mort. Pour elle, il n'existait pas, il n'était pas sur ce lit ensanglanté, elle l'avait complètement effacé. Comme, tant d'années auparavant, elle avait fait pour son père. Le commissaire sentait à l'intérieur de sa coucoude siffler une espèce de bourrasque, tête venteuse parmi des espaces venteux, il ne réussissait pas à bloquer une phrase, deux mots qui, mis l'un après l'autre, eussent un sens achevé. Puis il lui vint une lamentation, une espèce de miaulement d'animal blessé. Il réussit à faire un pas, à sortir de la paralysie avec un arrachement presque douloureux, il courut au salon. Mariastella

s'était assise dans un fauteuil, elle avait blêmi, elle se tenait l'épaule d'une main, les lèvres lui tremblaient.

— Oh, mon Dieu, quelle douleur m'est venue !

— Je vous appelle un médecin, dit le commissaire, s'agrippant à ce moment de normalité.

— Appelez-moi le Dr La Spina, dit Mariastella.

Le commissaire le connaissait, c'était un sexagénaire retraité, il ne soignait que les amis. Montalbano courut dans le vestibule, il y avait un annuaire près du téléphone. Il entendait Mariastella qui continuait à se plaindre.

— Docteur La Spina ? Montalbano, je suis. Vous connaissez Mlle Mariastella Cosentino ?

— Bien sûr, c'est une de mes patientes. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Elle a été renversée par une voiture. Elle a très mal à une épaule.

— J'arrive tout de suite.

Et ce fut là qu'il trouva la solution convulsivement recherchée. Il baissa la voix, en espérant que le médecin ne soit pas sourd.

— Docteur, écoutez-moi. Je vous le demande sous ma responsabilité personnelle. J'ai besoin, et ne me posez pas de questions maintenant, que Mlle Cosentino dorme profondément pendant quelques heures.

Il raccrocha, inspira et expira profondément trois ou quatre fois.

— Il arrive tout de suite, annonça-t-il en rentrant au salon et en s'efforçant de prendre l'air le plus normal possible. Ça fait très mal ?

— Oui.

Quand il lui fallut ensuite raconter l'histoire, le commissaire ne réussit pas à se rappeler ce qu'ils s'étaient dit d'autre. Peut-être gardèrent-ils le silence. À peine entendit-il arriver une voiture qu'il se leva, alla ouvrir la porte.

— J'insiste, docteur, soignez-la, faites ce que vous devez faire, mais surtout faites-la dormir profondément. Dans l'intérêt même de la demoiselle.

Le docteur le fixa longuement dans les yeux, résolu de ne pas poser de questions.

Montalbano resta dehors, s'alluma une cigarette, se mit à aller et venir devant la maison. Il faisait sombre. Et il lui revint à l'esprit les paroles du Pr Tommasino. Que sentait la nuit ? Il inspira profondément. Elle sentait le fruit pourri, les choses qui se défont.

Le médecin sortit de la maison au bout d'une demi-heure.

— Elle n'a rien de cassé, deux vilaines contusions à l'épaule, que j'ai pansée, et à la hanche. Je l'ai persuadée de se mettre au lit, j'ai fait comme vous vouliez, elle dort déjà, ça va durer quelques heures.

— Merci, docteur La Spina. Et pour le dérangement, je voudrais...

— Laissez tomber, Mariastella, je la soigne depuis qu'elle est petite. Mais je ne me sens pas de la laisser seule, je voudrais appeler une infirmière.

— Je reste, moi, avec elle. Ne vous inquiétez pas.

Ils se dirent au revoir. Le commissaire attendit que la voiture eut disparu, entra dans la maison, ferma la grande porte. Maintenant venait la partie la plus difficile, retourner de sa propre volonté dans le cauchemar du récit, redevenir un personnage. Il passa devant la chambre de Mariastella, la vit qui dormait dans son lit sous la couverture d'une couleur rose passé, les lampes aux abat-jour roses, la table de toilette, la délicate série de cristaux et d'objets... Mais ce n'était pas un sommeil serein, ses longs cheveux gris fer semblaient bouger sans arrêt sur le coussin. Il se décida, ouvrit l'autre porte, alluma la lampe, entra. Sur le lit, l'enveloppe brillait des reflets de la lumière sur le nylon. Il s'approcha, se baissa pour regarder. Le tricot d'Emanuele Gargano était brûlé à la hauteur du cœur, le trou d'entrée était nettement visible. Il ne s'était pas suicidé, le pistolet était proprement rangé sur l'autre table de chevet. Mariastella l'avait tué dans son sommeil. En revanche, sur la table de nuit la plus proche du mort, étaient posés un portefeuille et une Rolex. À terre, à côté du lit, une mallette

ouverte laissait voir des disquettes d'ordinateur, des papiers. La mallette de Pellegrino.

Maintenant, il devait vraiment conclure le récit. *Sur l'autre oreiller était imprimée la forme d'une tête ?* Y avait-il, sur l'autre oreiller, *un long cheveu couleur gris fer* ? Il s'obligea à regarder. Sur l'autre oreiller, aucune empreinte d'une tête, pas de cheveu gris fer.

Il respira, soulagé. Cela au moins lui avait été épargné. Il éteignit, sortit, referma la porte, revint dans la chambre de Mariastella, s'assit à ses côtés. Une fois quelqu'un lui avait dit que le sommeil provoqué est dépourvu de rêves. Alors, pourquoi ce pauvre corps était-il de temps en temps traversé, secoué par des sursauts violents comme sous l'effet d'une décharge électrique ? Et la même personne lui avait également expliqué que dans semblable sommeil, on ne pouvait pas pleurer. Et alors, pourquoi de grosses larmes se glissaient-elles sous les paupières de la femme ? Qu'est-ce qu'ils en savaient, même les savants, de ce qui pouvait se passer dans le mystérieux, l'indéchiffrable, l'irracontable pays du rêve. Il lui prit une main entre les siennes. Elle brûlait.

Il avait surévalué Gargano, ce n'était qu'un escroc, il n'avait pas supporté le meurtre de Giacomo. Après avoir fait tomber la voiture dans la mer, agrippé la mallette, il avait couru frapper à la porte de Mariastella, certain que la femme ne parlerait jamais, ne le trahirait jamais. Et Mariastella l'avait accueilli, réconforté, hébergé. Puis, quand elle l'avait endormi, elle l'avait abattu. Par jalousie ? Une folle réaction à la révélation des rapports de son Emanuele avec Giacomo ? Non, Mariastella ne l'aurait jamais fait. Et alors, il comprit : elle l'avait tué par amour, pour épargner, à l'unique être vraiment aimé dans sa vie, le mépris, le déshonneur, la prison. Il ne pouvait y avoir d'autres explications. La partie la plus obscure – ou la plus claire – de son esprit suggérait à Montalbano une solution facile. Prendre l'enveloppe, la mettre dans le coffre de la voiture, aller à l'endroit où avait été tué Giacomo, la jeter à la mer. Personne ne penserait que Mariastella Cosentino fût impliquée. Et lui, il aurait pris son pied à voir la tête de Guarnotta quand il aurait découvert le *catafero* de Gargano soigneusement

enveloppé de nylon : pourquoi la Mafia l'a-t-elle emballé ? se demanderait-il, perdu.

Mais il était flic.

Il se leva, huit heures avaient sonné, il alla au téléphone, peut-être que Guarnotta était encore au bureau.

— Allô, Guarnotta ? Montalbano, je suis.

Et il lui expliqua ce qu'il devait faire. Puis il retourna dans la chambre de Mariastella, lui essuya la sueur sur le front de la pointe du drap, s'assit, lui prit de nouveau la main entre les siennes.

Puis, au bout d'il ne sut combien de temps, il entendit arriver les voitures. Il ouvrit la grande porte, alla à la rencontre de Guarnotta.

— Tu as appelé une infirmière et une ambulance ?

— Ils arrivent.

— Fais attention qu'il y a une mallette. Peut-être que tu vas réussir à récupérer l'argent volé.

Tandis qu'il rentrait à Marinella, il dut s'arrêter deux fois. Il n'y arrivait pas, à conduire, il était épuisé, et pas seulement dans son corps. La deuxième fois, il descendit de la voiture. Maintenant, il faisait vraiment nuit. Il respira à fond. Et alors, il sentit que la nuit avait changé d'odeur : c'était un parfum léger, frais, une senteur d'herbe jeune, de citronnelle, de menthe sauvage. Il repartit crevé, mais réconforté. Il rentra chez lui et tout de suite se pétrifia. Livia était au milieu de la pièce, le visage empourpré, les yeux étincelant de rage. Elle brandissait entre ses deux mains le pull qu'il avait oublié d'enterrer. Montalbano ouvrit la bouche mais il n'en sortit aucun son. Il vit alors le bras de Livia se baisser lentement, son visage changer d'expression.

— Mon Dieu, Salvo, qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui t'arrive ? (Elle jeta le pull à terre, courut l'embrasser.) Qu'est-ce qui t'arrive, mon amour ? Qu'est-ce que tu as ?

Et elle le serrait, désespérée, effrayée.

Montalbano n'arrivait toujours pas, ni à parler, ni à lui rendre son étreinte. Il n'eut qu'une pensée, nette, forte :

« Heureusement qu'elle est là. »

FIN

Note

L'idée de faire mener à Montalbano une enquête – assez anormale, presque un divertissement – sur un « magicien » de la finance me fut suggérée par la lecture d'un article de Francesco – « Ciccio » pour les amis – La Licata intitulé « *Multinazionale mafia* », où il était fait allusion à l'affaire de Giovanni Sucato – le « magicien », justement – qui « réussit, avec une sorte de chaîne de saint Antoine milliardaire, à mettre sur pied un empire. Puis il sauta en l'air avec son auto. » Mon histoire est beaucoup plus modeste et, spécialement dans la partie finale, très différente. Mes intentions, surtout, furent différentes, en la racontant. Et la Mafia, ici, n'y est pour rien, malgré les convictions du *dottor* Guarnotta, un des personnages. Cependant, je dois aussi toujours déclarer que les noms et les situations sont inventés et n'ont aucun rapport avec la réalité. Toute coïncidence, etc., etc. Le récit de William Faulkner, dans lequel Montalbano se retrouve à vivre, s'intitule dans la traduction italienne de Francesco Lo Bue *Omaggio a Emilia* (en français, *Une rose pour Emily*, Folio), et figure dans le recueil *Questi tredici* (Turin, 1948).

A. C.